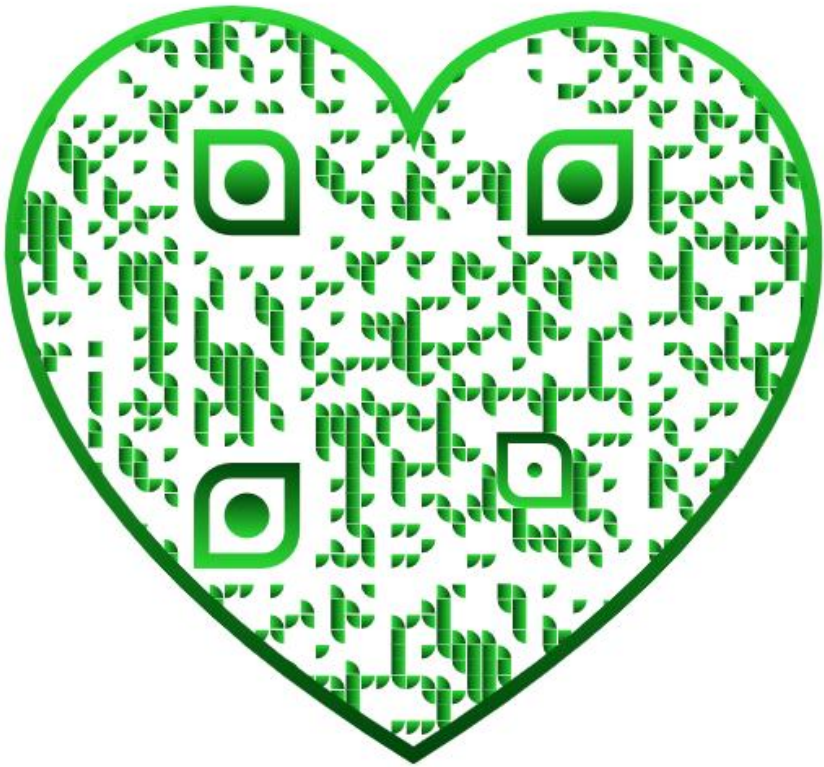
Jenny Richard

# LA VALLÉE DES BELLES RENCONTRES

TOME 3

FEEL So GOOD



Jenny Richard

# LA VALLÉE DES BELLES RENCONTRES

TOME 3

FEEL So GOOD

# LA VALLÉE DES BELLES RENCONTRES

**Tome 3 :**

Chez Bertille

**Jenny Richard**

FEEL So GOOD

www.feelsogood-editions.com

# Prologue

Quatre ans et un peu plus de dix mois s'étaient écoulés depuis les festivités du tricentenaire, n'affaiblissant pas la délicieuse ville de Château-sur-foin qui résistait au temps. Elle grandissait plus qu'elle ne vieillissait et les années passaient sur son visage avec la délicatesse d'une main caressante.

De la même façon que les montagnes encadraient sa figure et les cours d'eau sillonnaient sa peau en élégantes rides, le vent ébouriffait la ville avec la même insouciance.

Le rosabel était un vent régional qui faisait frissonner la vallée dès l'automne jusqu'à la sortie de l'hiver. Quand sonnait l'heure d'octobre et que les températures baissaient, le rosabel s'engouffrait dans le couloir de Torallefort et dessinait une courbe dans l'alcôve de Château-sur-foin. Il hurlait dans les pins et s'infiltrait dans les rues, faisant vibrer les toitures et les gorges dénudées.

Si toutes les conditions étaient réunies, on l'entendait fredonner et même rugir. Les années passant, le tumulte de la circulation et l'isolation moderne des habitations tendaient à couvrir ce chant tant particulier et évocateur de légendes parmi les anciens.

À n'en pas douter, toutes les saisons étaient belles dans la vallée, mais l'automne se révélait la plus énigmatique. Son charme était moins ostentatoire, moins facile d'appréciation, mais savait toucher les plus sensibles. Plus discrètes que les arbres en fleurs, les feuilles se teintaient de rouge comme les joues d'une enfant timide. La pluie tombait sur les carreaux et faisaient se réjouir ceux qui se trouvaient derrière au sec, comme ceux qui se mouillaient le dos. Les enfants jouaient dans les flaques et les escargots se laissaient suivre à la trace. C'était un temps où l'on ne mettait pas un chat dehors, mais on y laissait son âme d'enfant s'émouvoir.

Les journées raccourcissaient, le mercure tombait et les vêtements d'été se voyaient reléguer au fond des armoires d'où déborderaient bientôt laines et tricots. Les bonnets ponctuaient les rues, les écharpes étreignaient avec ferveur les cous pendant que d'autres plus téméraires se renfonçaient dans leurs épaules. On ne se risquait plus à étendre le linge dehors sous un soleil absent ; on y allait seulement pour accrocher des boules de graines aux oiseaux.

Après des semaines à les laisser ouverts en tuiles pour repousser la chaleur, on ouvrait grand les volets pour faire entrer la lumière. Puis, aux premières rafales, on se dépêchait de les refermer, par peur qu'ils ne

s'envolent avec l'été.

L'automne à Château-sur-foin, c'était aussi le temps des soupes de châtaignes, des tablées autour de fromages fondants et des chocolats chauds servis au coin du feu. C'était une saison de tendresse et de chaleur, n'en déplaise au thermomètre. Les âmes se rapprochaient par les mots et les attentions, trouvant d'autres moyens pour se tenir chaud.

Ce qui était valable pour les particuliers l'était tout autant pour les commerçants. Ces derniers, comme le reste de la population, se serraient les coudes. Les commerces étaient à l'automne ce que les magasins étaient à l'été : souvent moins choisis mais recelant de plus grands trésors. Ils rusaient pour attirer le chaland et ne pas le voir se faire avaler par les grandes surfaces qui se reproduisaient en périphérie de la ville.

Quand l'antique librairie du cœur historique condamna ses portes, la population entière retint son souffle. Si le pilier de la ville tombait, qu'en allait-il être des petites boutiques ? Craignant que la fièvre ne touche l'ensemble des enseignes du centre-ville, le maire prit les devants et dépêcha son équipe pour limiter la propagation.

Tous les commerçants accueillirent cette initiative avec empressement et ressentirent rapidement les effets positifs du plan de communication. Ce qui avait été source d'une grande inquiétude passa alors comme un mauvais rhume.

C'était le bon moment pour les rêveurs de ne plus avoir peur et de se lancer à leur compte. On voyait alors refleurir des métiers indépendants tels que disquaire, fripier, fleuriste ou bien encore chocolatier. De nouvelles enseignes, de nouvelles vitrines, de nouveaux visages, et autant de sourires.

Seule l'ancienne librairie semblait être condamnée à ne pas trouver de repreneur stable. Les plus motivés, enthousiastes et confiants tentaient leur chance comme autant de prétendants au trône devant une épée prise dans son rocher, et tous finissaient par repartir, devant l'évidence qu'ils n'en étaient pas dignes. Les rumeurs commençaient à courir autour de ce local maudit, faisant revivre des mythes et naître autant de superstitions.

La ville comptait huit mille deux cent treize habitants et n'en compterait ni plus ni moins dans les prochains mois à venir. Deux d'entre eux suffiraient cependant à lever l'étrange malédiction qui pesait sur cette adresse abandonnée.

# Chapitre 1
# La récréation et la lampe de chevet

Victor avait hésité à prendre une colocation. Il s'était fait la réflexion que le loyer serait moins cher s'il partageait une maison avec plusieurs personnes. Il en avait bien repéré une, composée de gens de tout âge dont la moyenne venait subitement de chuter à vingt-cinq ans avec le départ de leur doyen. Mais il s'était dit aussi qu'il manquerait inévitablement de calme. Or, le calme, c'est ce qu'il était venu chercher à Château-sur-foin.

Victor avait donc loué une chambre de bonne.

Un couple de retraités avait aménagé leurs combles pour en faire un logement indépendant avec accès séparé. Ils avaient assuré à leur nouveau locataire que l'isolation ayant été refaite il y a deux étés de cela, il n'aurait aucune nuisance sonore ni problème de température. Cerise sur le bail, le chauffage était compris dans le loyer car les propriétaires chauffaient au rez-de-chaussée et la chaleur étant diffusée par les radiateurs… Victor avait signé un contrat d'un an.

Victor s'était donné un an. Un an pour réaliser son rêve : écrire un roman. Une année entière durant laquelle il s'autorisait à ne pas chercher un *vrai* emploi et s'interdisait de culpabiliser. C'était la promesse qu'il s'était faite quand il avait pris la décision de tenter sa chance comme écrivain.

Il avait donc refusé le renouvellement de son contrat, accepté les indemnités et les avait mises de côté avec le reste de son épargne afin de s'assurer une vie tranquille les douze prochains mois. Il avait rendu son bel et grand appartement de l'autre côté de la vallée, laissé le plus gros de ses affaires et ses meubles chez ses parents, et avait donc emménagé dans un studio mansardé tout équipé dans le cœur historique de Château-sur-foin.

Une semaine était passée depuis son emménagement et Victor ne s'était pas encore mis au travail. Il avait retardé le moment sous prétexte de soigner chaque détail. Il avait mis tout en œuvre pour faire de son logement un temple dédié à la création. Rien n'avait été laissé au hasard. Tout devait être parfait. Plus aucun carton ne traînait. La disposition des meubles avait été soigneusement réfléchie. Son bureau était au centre de la pièce, face à la fenêtre. Il aurait ainsi tout le loisir de le contourner et d'arpenter la pièce de long en large en triturant une barbe imaginaire comme il prévoyait déjà le faire.

À mesure que le temps s'écoulait, les tâches le séparant de son but s'amenuisaient. Il réglait à présent les derniers détails administratifs. Il

accueillit la furtive pensée qu'il fuyait ce qu'il avait toujours rêvé avec une pointe de déni et la chassa aussitôt. Ce n'était plus qu'une question de minutes avant qu'il s'y mette.

La batterie de l'ordinateur était pleine et le téléphone éteint. Sa chaise était très bien, pas bancale, seulement un peu basse – il l'avait réhaussée de deux coussins. Le réfrigérateur et les placards étaient suffisamment approvisionnés pour ne pas avoir à sortir avant plusieurs jours, et Victor s'était préparé un litre de café et avait ouvert un paquet de gâteaux. Plus rien ne faisait obstacle à ses plans.

Confortablement installé devant son logiciel de traitement de texte, un cahier grand format et grands carreaux et un pot de stylos neufs, Victor inspira.

— Y'a plus qu'à !

Il ouvrit le cahier, saisit un stylo noir et, le tenant fermement en l'air comme le père fondateur s'apprêtant à signer la déclaration d'indépendance de la ville, dévisagea la première page.

Plein de bonnes intentions, il attendit que les mots jaillissent d'eux-mêmes du stylo. Puis, sans se laisser abattre, se ravisa.

— Un p'tit café me fera du bien, se convainquit Victor en se tapant dans les mains.

Il en profita pour entamer la boîte de biscuits.

Réveillé, hydraté, repu, soulagé, Victor revint à sa mission.

— Bon, de quoi ai-je envie de parler ?

Son cahier était si grand, si bien ligné, si propre, si blanc. Il se demanda s'il ne devait pas faire une page de garde. Peut-être arriverait-il plus facilement à écrire si son cahier était accueillant.

Mais il ne sut pas comment s'y prendre. Il leva le nez en quête d'inspiration et ne vit rien d'autre que le ciel nuageux à travers la fenêtre. Ne lui restait-il pas des papiers à remplir ? Mais c'est avec une légère déception faussement tintée de soulagement qu'il remarqua qu'il avait déjà tout réglé. Plus rien ne s'opposait donc à ce qu'il se mette au travail, à ce qu'il fasse la seule chose pour laquelle il avait chamboulé toute sa vie, quitté une situation confortable, une carrière prometteuse et un avenir sécurisé. Il ne pouvait plus reculer, il devait écrire.

— Je vais faire un tour et après, c'est sûr, je m'y mets.

Victor se répéta que, de toute façon, prendre l'air ne pouvait lui faire que du bien. C'était bien connu : se balader stimulait l'inspiration et, dans le pire des cas, lui ferait éliminer la moitié du paquet de gâteaux qu'il avait

ingurgitée.

Victor fut porté par un élan de gaieté comme un élève que l'on envoyait en récréation. Il avait obtenu un sursis contre lui-même et comptait bien en profiter avant de changer d'avis.

Il souriait encore quand il arriva à la place de la mairie.

L'hôtel de ville s'érigeait fièrement sur sa droite et un grand rectangle de pelouse s'étirait devant lui, jusqu'à sa gauche. Quelques massifs de couleurs ponctuaient la verdure. Des bancs et des arbres étaient plantés tout autour, tantôt face au jardin, tantôt face aux boutiques. Une fine route à sens unique ourlait le parc, offrant la possibilité de stationner tout du long.

Les véhicules quittaient la circulation et se garaient en épi. Les usagers en descendaient, trottaient de vitrine en vitrine jusqu'à faire le tour de la place et revenaient ballotant de grands sacs comme des assistants personnels d'héroïnes de comédies romantiques à qui l'on délivrait une carte bancaire déplafonnée.

Victor inspecta chacune des vitrines. S'arrêtant à intervalles réguliers, il eut l'impression de faire du sur place comme on ferait la queue dans un parc d'attraction. Las de ce manège, il prit place sur un banc, à l'opposé de l'endroit par où il était arrivé. La mairie se tenait alors sur sa gauche, le parc devant lui, et l'ancienne librairie sur sa droite.

Il semblait y avoir de l'animation dans la boutique et elle n'avait pas échappé au groupe de commères qui avaient leur observatoire depuis leur propre banc, en face de l'enseigne, dos à Victor.

— On en est au combien ? fit Iris.

— Ça doit bien faire sept, maugréa Ernest.

— Et c'est quoi ? s'enquit-elle.

— Ça m'a tout l'air d'une librairie, répondit un troisième.

— On a déjà eu *ça* ? souffla Ernest.

— Pas depuis l'ancienne, c'est la première.

— Qu'avons-nous eu entre temps ?

— Eh bien… il y a eu la friperie. Avant cela, de la décoration.

— Le toiletteur, se souvint Iris.

— Juste avant, le confiseur. Le plus court. Il a fermé quand le dentiste a ouvert au bout de la rue.

Ils tournèrent tous les trois leur tête sur leur gauche, dans la

direction du cabinet. On aurait dit que le vent avait poussé des girouettes à s'orienter.

— Il n'y a pas eu un vendeur de cuisines ? se rappela Iris.

— Si. Juste après la fermeture de l'ancienne librairie.

— Ça fait cinq, compta Ernest.

Les trois réfléchirent, se passant en revue les commerçants qui avaient défilé dans ce local en quelques années seulement.

— L'antiquaire.

— Bien sûr !

— Vous avez bonne mémoire, cher Baron, souligna Iris.

L'homme roula des yeux, feignant le génie.

— Comment l'oublier..., se sermonna la femme. Il a laissé ses meubles. Pourquoi est-il parti, déjà ?

— À part la malédiction, vous voulez dire ?

Iris leva les yeux au ciel.

— Ce n'était pas une histoire de polichinelle ?

— Un comble, pour un vendeur de meubles, hoqueta le Baron.

Les deux autres froncèrent les sourcils.

— Dans le tiroir, le polichinelle.

Les trois commères pouffèrent, le regard perdu sur la vitrine.

— Ça faisait combien de temps que c'était inoccupé ? reprit l'un.

— Depuis le printemps.

— Et combien de temps, ça le restera ? s'amusa Ernest.

— Oh, ne commencez pas, messieurs. Ils n'ont pas encore ouvert.

— Plus longtemps que le confiseur, espérons, fit le Baron.

Ernest passa sa langue sur ses dents, comme en souvenir du temps passé chez le vendeur de bonbons.

— Avons-nous vu leur tête ? S'agit-il d'un couple ? s'enquit le Baron.

— Un homme d'âge mur et une jeune femme. Une blonde. Un père et sa fille, peut-être.

— Si ce n'est pas un couple, cela change la donne.

Iris leva de nouveau les yeux au ciel.

— Vous n'avez pas honte ? Parier sur leur affaire, tout de même.

— Justement, les affaires sont les affaires, objecta Ernest. Je parie qu'ils ne feront pas mieux que le confiseur, et même pire !

— Quoi, moins de sept mois ? C'est une librairie, s'indigna Iris. J'espère qu'ils feront bien plus.

— Je parie qu'ils les tiendront, les sept mois, surenchérit le Baron comme pour rassurer sa voisine. En plus, ça m'a tout l'air d'un achat cette fois, pas d'une location.

Ernest grogna pour montrer qu'il ne se laisserait pas déstabiliser.

— Qu'est-ce qu'on mise ? fit-il.

Les deux hommes regardèrent Iris.

— C'est cela, oui ! Je ne suis pas à gagner.

— Tu n'as qu'à jouer.

— Je parie que vous êtes deux félons et que ce brave homme et sa fille ne méritent pas d'être encouragés de pareille façon. Et si cela vous amuse autant, je décrète que celui qui gagne verra le perdant sortir avec moi, minauda Iris.

Iris rit de sa ruse, entre ces deux hommes qu'elle menait par le bout du nez.

Ernest et le Baron l'encadraient, le premier appuyé sur sa canne qu'il tenait à deux mains devant lui, le second confortablement adossé, la jambe droite repliée sur la gauche, un baluchon posé à côté de lui. Sa queue de pie tombait entre les lames du banc. Ils l'escortaient partout où ils se rendaient ensemble, attendant qu'elle prenne sa décision, qu'une bonne fois pour toutes, elle en choisisse un des deux.

— Tenu.

Auguste et Grace passèrent la journée dans les cartons. Ils occultaient les passants qui s'arrêtaient devant et les observaient tranquillement comme s'ils étaient derrière une vitre sans teint. Les enfants avaient encore moins de scrupules : ils collaient leur front à la vitre et joignaient leurs mains en visière de façon à mieux y voir. Auguste surprit le regard espiègle de deux curieuses petites filles identiques et son rire se mêla aux leurs quand celles-ci prirent la poudre d'escampette, leur gouvernante sur les talons.

L'après-midi défila si vite qu'Auguste et Grace durent rapidement allumer la lumière et tirer les rideaux.

— Nous n'avons toujours pas de nom, souleva Auguste en balayant pour la énième fois de la journée. Que dis-tu de « À livre ouvert » ?

Assise par terre, en train de brancher des lampes trouvées au grenier, Grace s'arrêta et le regarda.

— Non, papa.

— Je pensais aussi à « Marque-page ». C'est mignon « Marque-page », non ?

Grace grimaça.

— C'est commun.

Auguste donna un coup de balai sous l'étagère et tenta une nouvelle fois.

— « Livres et vous », en trois mots. Ça fait un jeu de mots. « Livrez-vous », articula-t-il. Tu comprends ?

— Papa, les jeux de mots, ce n'est pas recommandé. « L'ivre », « L'ivresse » ou « Des livres et nous » ou que sais-je, encore. Laissons-les aux coiffeurs.

— « Délivrez-nous du mal ! » pouffa son père.

— Voilà. Tout ça, fit Grace en agitant la prise de la lampe, il vaut mieux éviter.

— Bon, d'accord. Mais au lieu de rouspéter, as-tu des idées ?

Grace se releva et s'épousseta les genoux.

— J'ai regardé ce que faisaient les autres commerçants et c'est assez familier, humain. Il y a beaucoup de prénoms, ceux des commerçants en fait. Comme *Chez Léonie*.

— Tu veux l'appeler « Chez Grace et Auguste » ?

Grace se mordit la lèvre, pas très convaincue.

— Trop long.

— Juste « Chez Grace » ? s'emballa Auguste. Ça m'irait très bien, que ma petite fille soit sur l'enseigne.

— Non, je préfère encore « Libre air » !

— « Chez Auguste » ne me paraît pas très vendeur. Difficile de faire familier si on ne met ni ton prénom, ni le mien… « Chez Francine » ?

— Pourquoi tu veux mettre le prénom de maman ?

— Je ne sais pas, comme ça, éluda Auguste.

— Si elle était là, elle trouverait ça bizarre.

Le père et sa fille reprirent leurs corvées, à quelques jours de l'ouverture de la librairie. Ils y étaient encore quand les autres commerçants tirèrent leurs rideaux métalliques.

Grace continuait de mettre en rayon les livres quand son père l'appela du haut des marches pour le dîner.

— Laisse donc, on finira demain.

— Je défais juste ce carton et j'arrive.

Auguste descendit l'escalier et vint donner un coup de main. Grace étouffa un rire en entendant grincer les marches.

— Heureusement que je peux rentrer chez moi par l'escalier extérieur, car celui-là me trahirait à ma première escapade nocturne.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'un nouveau chuintement se fit entendre.

— J'ai dû laisser la porte de l'étage ouverte, rassure-toi.

— Mmh.

Et la porte claqua.

Grace sursauta, ce qui fit rire son père.

— Arrête, ce n'est pas drôle.

— N'ai pas peur, ce n'est qu'un courant d'air.

— Ouais, bah c'est un vrai courant d'air, cette baraque. On dirait que le vent s'infiltre dans les murs. Tu entends comme ça chuinte ?

— Tant que ce ne sont pas des fantômes.

— Il ne manquerait plus que ça.

Grace finit de vider le carton et le posa avec les autres. Un monticule d'emballages et de papier journal s'amoncelait près du comptoir.

Auguste prit la lampe de chevet dans la main et, en veillant à ne pas la débrancher, la brandit autour de lui comme une torche.

— Ça rend bien, je suis content.

Grace se tint à son côté et admira avec la même satisfaction le travail qu'ils avaient abattu dans leur librairie.

L'antiquaire avait laissé sa boutique en plan. Il avait mis la clef sous la porte quoiqu'en disaient les rumeurs, et alors que le gros des bibelots avait été liquidé pour éponger les dettes, il n'avait pas eu cœur à jeter à la

benne des étagères qui pouvaient encore servir. Il les avait alors laissées là, comme des garde-fous errants sans folie à protéger.

Les nouveaux libraires avaient su y mettre la leur.

Auguste guida la lumière et ils suivirent les étagères de livres du regard, comme deux explorateurs déchiffrant une incantation magique sur le mur d'une crypte.

La librairie tenait dans le rez-de-chaussée de la maison et était composée de deux pièces qui avaient dû être séparées autrefois par une large porte vitrée. On pouvait encore voir les gonds. Si le fond était consacré aux sciences et à la littérature jeunesse, on retrouvait dans la moitié principale le top des ventes et les coups de cœur des libraires qui étaient mis en lumière sur une vaste table. De basses étagères exploraient les différents genres de la littérature, classique et moderne.

Auguste posa son bras sur l'épaule de Grace et la serra contre lui.

— Ah, ma fille. Quel plaisir d'être enfin arrivé là. Quoique puisse être la suite de cette aventure, je suis déjà heureux d'avoir pu vivre tout cela.

— Moi aussi, papa.

*Flip flap.*

Un petit bruit qui n'était ni un grincement d'escalier ni un chuintement de porte fit bondir Grace.

— C'était quoi, ça ?

Elle s'empara d'une autre lampe de chevet et tenta d'éclairer dans la direction du bruit, retenue par le peu de longueur de fil électrique.

— Il faut impérativement changer les ampoules, celles-là n'éclairent plus ! brailla-t-elle.

*Flip flap.*

C'était un petit bruit qui venait du sol, à la fois doux et percutant.

— Ça recommence ! Tu entends ? Il y a quelque chose !

Auguste plissa les yeux pour chercher l'origine du bruit qui effrayait sa fille.

— C'est peut-être une souris.

— Surtout pas ! On n'a pas besoin de ça, pas au milieu des livres.

*Flip flap, flip flap.*

— Ah, regarde-donc, ma chérie, fit Auguste par-dessus le cri de sa

fille. C'est une araignée, pointa-t-il tout penaud de son abat-jour. Elle marche sur le papier journal.

*Flip flap.*

Grace la repéra et se figea.

— Elle est énorme !

— Elle est juste un peu grasse, rétorqua Auguste. C'est une araignée de maison.

— Mais pas du tout ! C'est une mygale ! Ou une tarentule !

— Rien que ça, ricana son père.

— Il y a eu quoi avant, ici ? Une animalerie ? C'est peut-être une de leurs araignées exotiques ! Elle s'est enfuie et ils ne s'en sont pas aperçus !

Elle ne vit pas son père rouler des yeux dans la pénombre tant son attention était fixée sur le petit être aux pattes articulées.

— Écoute, elle fait « flip flap » ! C'est quand même dingue pour une si petite chose de faire « flip flap ».

— Tu vois, elle est petite.

— Elle est quand même grosse.

Grace regardait l'araignée et ses huit pattes progresser sur le papier journal qui clapotait sous son passage. Son corps ne bougeait pas, seul ses yeux la suivaient comme les jumelles depuis un mirador.

Elle s'habituait étrangement à ce que ces grandes et grosses pattes crapahutent sur le papier, enjambant probablement les avis de décès ou les prédictions astrologiques d'une période passée. Ce bruit ridiculeusement effrayant lui décrocha un sourire.

— C'en est presque…

— Tendre ?

— N'exagérons rien. Ça me passe partout, dit-elle après un moment.

— Tu veux que je la mette dehors ?

— Ça va la tuer…, rechigna Grace. Et elle était là avant nous. On l'a dérangée avec tout notre chambardement.

— En soi, elle ne fait pas de mal, remarqua Auguste. Ce n'est pas comme une souris, les livres ne craignent rien.

Grace ne quittait pas l'intruse des yeux.

— Laissons-la, fit son père. Elle va aller se cacher. Elle doit avoir plus peur de nous et le dîner va refroidir.

Auguste laissa le temps à Grace de rejoindre l'escalier qui se dressait face à la porte d'entrée et éteignit les lampes. Il traversa la pièce suffisamment éclairée par les réverbères qui brillaient dehors.

— Toujours est-il qu'il nous faut un nom, rappela Auguste devant son assiette. Le peintre vient la semaine prochaine et si nous n'avons pas choisi de nom, je serai contraint de lui faire peindre « Librairie » sur la devanture.

— « Chez… chez… chez Micheline », tiens.

— C'est qui Micheline ?

— L'araignée.

— Pourquoi un prénom de fille ?

— *Une* araignée, c'est forcément une fille.

— Bien sûr. Et si ç'avait été un cafard, on aurait dit Michel ?

— Si ç'avait été un cafard, nous ne l'aurions pas gardé, papa.

— C'est juste. Et un prénom mixte ? Michel, c'est mixte.

— Il y a une différence d'écriture : Michel et Michèle.

— D'accord, mais à l'oreille, ça sonne pareil. Tu ne comptes pas l'écrire ? ricana Auguste.

— Si, en grand, sur la vitrine : « Chez Michèle, librairie et animalerie », fit Grace en ouvrant les mains devant elle comme pour balayer l'enseigne.

Auguste manqua de s'étouffer en vidant son verre.

— Il faut lui trouver un prénom plus mignon à cette pauvre bestiole, et ça sera d'autant mieux pour nos affaires, argua Grace.

— « Chez Lou » ?

— Trop actuel. Tu imagines une maman : « Oh, ma fille s'appelle comme votre boutique ! C'est rigolo », entonna Grace d'une voix suraiguë. « Oui, c'est le nom de notre araignée domestique ».

— Berthe ! pouffa Auguste. On ne risque pas d'en croiser tous les jours.

— On ouvre une librairie, pas un magasin de prothèses de hanche, s'esclaffa sa fille.

— Bertille, alors ?

— Bertille, répéta Grace comme pour en apprécier la saveur.

— C'est mignon, fit Auguste sur un ton qui relevait plus de la question que de l'affirmation.

— Oui, c'est mignon, reconnut-elle. Pour l'araignée ou la boutique ? voulut vérifier Grace.

— Les deux ?

Auguste lui sourit, Grace le sonda.

— Ce n'est pas sérieux, c'est pour plaisanter, n'est-ce pas ?

Elle n'obtint pas de réponse.

— On ne va quand même pas nommer notre librairie, le projet de toute une vie, en fonction d'une araignée ?

— Et pourquoi pas ? Ça fait des semaines qu'on cherche un nom et on n'en trouve pas. Et là on se met d'accord sur un. On aura tout le loisir de changer le prénom de l'araignée, si on veut.

— Ah non ! Il faut qu'il y ait un minimum de cohérence. Qu'est-ce qu'on va dire aux clients ? Qu'on aimait bien ce prénom et puis c'est tout ?

— On ne peut pas leur dire qu'il y a une araignée. Les gens n'aiment pas trop les araignées, rappela Auguste en repensant à la réaction de sa fille.

— Ça vit combien de temps, une araignée ? Si ça se trouve, elle meurt le mois prochain et toute notre histoire tombe à l'eau.

— Personne ne saura. Et je suis sûr que d'autres araignées apparaîtront.

— Mmh. Je ne sais pas ce qui est le pire… Et il faudrait changer le nom à chaque fois ?

— On garde le même : Bertille I, Bertille II, Bertille III…

— Stop ! Je ne veux pas en compter plus.

— Tu dis ça, mais tu finiras par t'y attacher à notre petite Bertille.

— Tu en parles comme si on l'avait adoptée dans un refuge et qu'on lui avait acheté une écuelle à son nom…

Une lueur passa dans les yeux d'Auguste.

— N'y pense même pas !

# Chapitre 2
# Le code et la danse

Franklin patientait avec son père dans la voiture, garée au fond du parking devant le lycée de Bois-en-terre.

Ils regardaient en silence d'autres jeunes quitter la voiture de leurs parents, ou la leur pour les plus vieux, et rejoindre l'entrée de l'établissement.

Si Horace ne voyait qu'une bande de gosses dégingandés tantôt rieurs tantôt fumeurs, son fils voyait une foule d'adultes en devenir avec autant de rêves et de projets.

Franklin restait le plus longtemps possible dans la voiture. Horace se retenait de consulter l'heure sur le tableau de bord pour ne pas mettre une pression supplémentaire à son fils. Il se fit la réflexion que, soit il roulerait plus vite pour rejoindre son client, soit ce dernier l'attendrait. Bien sûr, il n'envisageait pas sérieusement l'une de ces deux possibilités.

Il finit par rompre le silence.

— Tu te sens comment ?

— Ça va. J'ai hâte que tout ça se termine.

— Le lycée ?

— Aussi. Je pensais juste à la journée.

— Elle est loin d'être terminée…

Franklin soupira d'acquiescement.

— C'est à quelle heure ?

— La rentrée, dans six minutes, fit Franklin en consultant l'horloge de la voiture. L'examen, à 15 heures. Et j'ai l'escrime juste après.

Un groupe de filles passèrent devant les voitures en riant aux éclats. Devant la grille, les jeunes retardaient également leur entrée dans l'enceinte du lycée. Ils traînaient des pieds et faisaient vivre une dernière fois les grandes vacances avant de s'engouffrer dans leur année scolaire sans possibilité de faire marche arrière. Ils ne tarderaient pas à faire le décompte des jours restants avant les vacances d'automne.

Franklin regarda l'horloge. Il restait quatre minutes. Il consulta son téléphone en espérant que celle de la voiture soit en avance, en vain. Son père était très à cheval sur la ponctualité. Il se dit que quatre minutes lui suffiraient à retrouver sa classe et permettraient à son père d'éviter les bouchons matinaux. S'il anticipait le flot d'élèves agglutinés dans les couloirs qui le ralentiraient dans sa course, il comptait également sur le retard de son professeur principal pour rétablir l'équilibre. Il estimait que, comme lui, il n'aurait pas non plus envie, une année de plus, de faire sa rentrée scolaire. Franklin était certain que n'importe quel professeur

normalement constitué, même très investi, freinait des quatre fers quant à tourner le dos à ses congés. La seule différence étant que, pour Franklin, c'était sa dernière. Peut-être pas sa dernière année scolaire, mais sa dernière année de lycée.

— Bon, j'y vais.

— Ça va bien se passer.

Franklin hocha vigoureusement la tête, à la fois pour acquiescer à ses propos, à la fois pour le faire taire. Il s'était bien assez répété ces mêmes mots, *ça va aller*, pour comprendre que les entendre à nouveau, même d'une voix réconfortante comme celle de son père, ne suffirait pas à faire passer cette journée plus vite, et encore moins cette année qu'il redoutait.

Il attrapa son sac à dos couché à ses pieds comme un chien triste et ouvrit la portière. Horace le regarda serrer ses bretelles en tirant sur les lanières et disparaître dans la foule d'élèves peu enjoués, puis s'en alla à son tour, consultant pour la première fois depuis quelques secondes l'horloge de la voiture.

Franklin ne se retourna pas, mais entendre le ronronnement de la voiture de son père lui procura toute l'énergie nécessaire pour fendre la masse d'adolescents excités qui le noyait et rejoindre sans surprise le couloir obstrué devant sa salle de cours, vide de tout professeur principal.

Nouvelles têtes oblige, il n'échappa pas à la sempiternelle présentation et, quand vint son tour, il récita comme prévu nom, âge, provenance et hobbies. Il fut cependant pris de cours quand le professeur, plus réveillé que ce à quoi il s'était attendu, lui demanda quels étaient ses projets d'études supérieures, avant de rectifier devant son silence : « Si tu en as », puis enfin d'ajouter :

— Heureusement, tu as encore le temps de te décider !

La matinée passa et la question demeura dans l'esprit de Franklin. Son avenir restait un mystère. Il avait réussi à planifier son année mais n'était pas aller plus loin que le passage de son permis de conduire et celui de son baccalauréat.

En ce sens, il était déjà sur la bonne voie pour atteindre l'un des deux objectifs.

Histoire de cumuler dans la même journée toute l'appréhension qui lui pesait, Franklin avait programmé l'examen du code de la route le jour même de sa rentrée, première étape dans l'obtention de son permis.

Franklin attendait devant le cinéma. Ce serait dans une de ces salles qu'allait se dérouler le test, faisant se rencontrer toutes les auto-écoles de la ville.

Les moniteurs exhibaient leurs poulains en espérant que ces derniers ne les déçoivent pas. Ils leur auraient demandé de tourner sur eux-mêmes en montrant leur parfaite dentition que ça n'aurait pas été différent. Autant d'élèves lauréats, autant de places proposées à la prochaine session. Les auto-écoles avaient tout intérêt à ne pas faire se présenter n'importe qui.

Mais comme toujours, un nombre certain de candidats se verraient recaler à l'examen qui serait alors devenu *si facile* pour ceux l'ayant réussi.

Franklin trouva sa place sur un fauteuil en bout de rangée et saisit la télécommande qui reposait sur l'accoudoir.

La tribune se remplit rapidement et le maître de cérémonie officia. La salle fut plongée dans le noir et l'écran annonça en pleine lumière le début des hostilités. L'assemblée observa alors le silence sans qu'on eût besoin de le lui demander.

Il n'y avait pas de quota. Ce n'était pas un concours, pas d'unique gagnant. Tout le monde avait ses chances. Tout le monde pouvait l'avoir.

L'examinateur lança la session et, trop concentré pour s'en inquiéter, Franklin se délesta de toute l'appréhension qui lui pesait sur l'estomac. Il répondit à la série de questions comme l'aurait fait un robot sorti d'usine : sans émotion.

Une fois l'examen fini, Franklin reprit son souffle. Les candidats étant appelés par ordre alphabétique, Franklin avait encore un peu de temps devant lui pour se faire du mauvais sang.

Il regarda les gens descendre les gradins comme s'ils allaient à la potence. Tant qu'ils ne savaient pas, ils n'avaient ni échoué ni réussi. Une fois avertis, ceux n'ayant pas obtenu le code se retournaient et remontaient lamentablement l'escalier, laissant apparaître aux autres personnes encore en attente le visage qu'elles risqueraient également de revêtir. Ceux qui le décrochaient se répartissaient en deux camps supplémentaires. Un où l'on faisait fi des convenances et on affichait ouvertement sa réussite à grands coups de « Oui ! » et de sourires dentés comme un canasson en bonne santé, et l'autre où on attendait poliment d'être dehors pour évacuer sa joie et son soulagement.

— Deux fautes. Vous avez réussi. Bravo. Signez-ici, dit mécaniquement l'examinateur sans une once d'enthousiasme.

S'il avait été médecin, il aurait annoncé une grossesse ou une maladie incurable sur le même ton. À sa décharge, certains patients auraient accueilli ces deux diagnostics de la même façon.

Franklin enchaîna avec son entraînement d'escrime. Il rejoignit son partenaire Colin, d'onze ans son aîné, déjà sur la piste à s'échauffer.

Colin était un jeune homme accompli qui avait les responsabilités d'un homme de dix ans de plus et l'énergie d'un homme de dix ans de moins. Franklin aurait pu le considérer comme son mentor s'il n'avait pas eu la maturité de voir que son ami se comportait davantage comme un vieil adolescent plutôt qu'en adulte. Il était le grand frère qu'il n'avait jamais eu.

Franklin serra la main de son adversaire, enfila son gant et son masque, empoigna son fleuret et, sans préliminaire, engagea le combat. En face, Colin répondit.

Ce dernier se déplaçait avec beaucoup d'adresse. C'était un tireur agile qui connaissait les techniques et les meilleurs enchaînements. Son jeu de

jambes lui garantissait des déplacements aussi fluides que ceux d'un petit oiseau.

Franklin était davantage impulsif. Il se révélait dans l'escrime un tout autre jeune homme. Lui aussi était adroit, souple et endurant, mais il était également brut. Il fonçait sur Colin avec toute la force et la désinvolture de son âge, l'obligeant à le pousser dans ses retranchements, un pied derrière la ligne d'avertissement.

— Tout doux, Frankie. Tu as mangé quoi au goûter ? fit Colin en l'assénant de coups à son tour.

Ils étaient ex-aequo, quatre touches chacun et plus beaucoup de temps pour se départager. En regardant le minuteur, Franklin se déstabilisa et Colin le toucha à la poitrine, remportant le duel.

Sans se laisser le temps de récupérer, ils enchaînèrent les combats et se répartirent les victoires.

— Tu dois y aller plus doucement, Frankie, fit Colin dans les vestiaires. Il faut te ménager. L'escrime, ce n'est pas un sport de bourrin. Vois cela plutôt comme une danse.

— Je ne danse pas.

— Eh bien, tu vas t'y mettre. Tu verras, tu gagneras en coordination et en anticipation.

Franklin maugréa quelque chose, mais Colin ne releva pas, trop occupé à consulter ses messages.

— C'est laquelle ?

— Lily. Une brune, très mignonne. Je l'ai rencontrée samedi au *Volcanon*.

— Tu ne revois pas la blonde ?

— Si, mais pas ce soir. Ce week-end, peut-être. Elle est sur un long-courrier.

— Elle non plus, elle n'arrive pas à se poser ? Et Lily, elle est quoi ?

— Lily est en fac de droit.

— La dernière n'était pas en droit, déjà ?

— En fac de lettres.

Franklin acquiesça silencieusement à la nuance.

— Et vous ne vous parlez plus ?

Connor inspira et esquissa un haussement d'épaule.

— On était trop différent. J'ai fini par…

— Te lasser, ouais, devina Franklin sans difficulté. Et Lily sait que tu en fréquentes plusieurs à la fois ? Tu leur dis à quel moment ?

— Dès le début, répondit Colin sans détour. Elles sont prévenues. Comme ça, pas de surprise.

— « Pas de surprise ». On dirait presque tu t'y attends, à te lasser, railla Franklin.

Colin fit une moue qui traduisait son fatalisme.

— Tu tiens un journal pour les différencier ? renchérit Franklin.

— Pas besoin. Je leur pose à toutes les mêmes questions, et je leur raconte la même chose sur moi.

— Tu m'étonnes que tu te lasses, pouffa Franklin. Et ce n'est jamais arrivé qu'elles refusent de jouer à ton petit jeu ?

— Elles y jouent de leur plein gré, Frankie. C'est elles qui mènent la danse.

— « Danser », décidément.

— Tout est une question de danse, le sport, les femmes. Tout est une question de danse.

# Chapitre 3
# La clochette et l'infusion

Septembre agonisait et Victor aussi. Les semaines étaient passées et bien qu'il eût trouvé la volonté d'écrire, rien de bon n'en était sorti.

Il avait arpenté les ruelles du centre-ville si souvent qu'il savait à présent se repérer les yeux fermés. Fort heureusement, cette fuite intempestive lui était passée.

À présent, Victor écrivait. Ou, plutôt, il tapait.

Il avait délaissé le papier pour le clavier et le nombre de mots indiqués en bas à gauche de son écran ne faisait que varier. Pas nécessairement en augmentant, cela dit.

Victor suivit un conseil qu'il avait lu sur un des nombreux blogs que tenaient de jeunes auteurs.

— Sans doute des auteurs qui clament haut et fort que c'est facile d'écrire un livre seulement une fois qu'ils l'ont fait, avait-il murmuré à son ordinateur. Essayons quand même…

Alors il avait essayé. Il avait suivi le conseil de ce type et avait entrepris d'écrire tout ce qui lui venait à l'esprit. Dans ce tas de phrases sans queue ni tête, Victor avait mentionné des prénoms qu'il aimait bien, donné quelques descriptions physiques, écrit à différents temps de conjugaison. Et puis, surtout, il avait épilogué sur les humeurs qui le traversaient, abusant des majuscules et d'une ponctuation fantaisiste. Il y en avait plusieurs pages, des comme celles-là.

Victor se référa au deuxième conseil prodigué par cet auteur trop enthousiaste pour être honnête : « s'inspirer ».

— Je n'y avais pas pensé ! cracha-t-il de mauvaise foi.

Cependant, il lut le conseil en détail et vint à la conclusion que le bloggeur avait raison, sans toutefois le formuler, pas même dans sa tête.

Lire ou regarder des films, en soi, n'était pas une perte de temps. Il se leva péniblement de son canapé et ébranla la maigre pile de livres qu'il lui restait à lire. Ceux qu'il avait déjà lus étaient soigneusement rangés sur l'étagère avec autant de déférence que s'il les avait aimés. En effet, son premier mois en ville n'avait pas donné de bonnes récoltes, autant en pages écrites qu'en pages lues.

Il jeta un regard méfiant sur les romans encore intouchés, redoutant

de ne pas non plus les aimer, comme si la médiocrité des précédents les avait contaminés. Victor se dit qu'il ferait mieux de se réapprovisionner en nouveautés, toujours dans l'objectif de s'inspirer, bien entendu.

Victor fuyait les librairies comme un dépendant à l'alcool abstinent évitait les débits de boisson. La tentation était trop grande. Il s'était interdit d'en approcher une ; il ne pouvait plus se le permettre. Son budget était serré, pas question de le siffler en bouquins. Il savait comment cela se terminerait.

Mais ça faisait longtemps qu'il n'en avait pas visité une ; il crut bon d'arroser ça.

— Juste un livre.

La clochette annonça son entrée et Auguste, au comptoir, répondit à son bonjour. D'autres clients le saluèrent en risquant un œil vers lui.

Victor se dit qu'il donnait l'impression d'être en retard à une réunion d'anonymes. Il avança sans faire de bruit et repéra au centre de la pièce une large table sur laquelle miroitaient plein d'alléchantes couvertures. Il les étudia, laissant traîner son doigt sur le bois vernis, comme on jouerait avec le feu. Il en caressa plusieurs, en tourna certaines.

Victor se félicita de ne pas céder à la première tentation. Il prolongea le pas et alla goûter à tous les rayons. Plusieurs fois il crût détenir son futur achat mais, pour chacune, il relâcha sa prise, comme finalement peu désireux de se laisser séduire par la première couverture venue.

Alors qu'il était penché en avant, une main appuyée sur la cuisse et l'index de l'autre faisant basculer chacun des livres par le haut de la tranche pour l'extirper de l'étagère, une voix le sortit de sa quête.

— Je peux vous aider ?

Ces quelques mots lancés, comme ça, sans pincettes, sans roulement de tambour, sans bande-annonce ni préliminaires, le firent sursauter.

— Je… je regarde juste, répondit-il comme prit en flagrant délit d'ivresse.

Puis il posa ses yeux sur elle.

Elle l'aveugla. Littéralement.

Grace faisait écran entre lui et le soleil couchant qui inondait la pièce par la vitrine. Il perçait le ciel juste au-dessus de l'hôtel de ville, courait sur tout le jardin public et venait s'épandre dans la librairie comme un malchanceux qui trébuche et vous tombe dans les bras.

La lumière nimbait la jeune femme blonde, réchauffant les boucles de ses cheveux.

D'abord ébloui, sa vision s'ajusta et il découvrit son visage. Il en tomba immédiatement sous le charme. Victor battit des cils pour s'habituer à cette merveilleuse apparition et sa figure se fendit d'un sourire béat. En tant que bonne commerçante, Grace le lui rendit.

— N'hésitez pas !

Victor opina du chef sans mot dire, tout médusé qu'il était, et elle s'en alla.

S'il avait cru aux sirènes qui envoûtaient les marins et les distrayaient de leur route, il aurait cherché sur elle des écailles ou la moindre trace d'une queue de poisson. Elle était belle à couper le souffle. Belle à ne plus trouver ses mots, c'est ce que n'importe qui aurait dit. N'importe qui, mais pas Victor s'il avait pu retrouver l'usage de la parole. La vérité est que mille mots lui venaient à l'esprit pour décrire son apparition enchanteresse. Les mots forçaient portes et serrures et s'immisçaient dans tout son être. Victor sentait s'emplir d'images, de sonorités et de figures de style, comme flottant de l'intérieur. Les mots s'appesantissaient sur sa langue, ne demandant qu'à être lâchés sur une feuille immaculée. Il régurgitait des phrases entières et déglutissait pour les empêcher de s'enfuir.

Menaçant de perdre connaissance tant ce jaillissement lui tournait la tête, Victor prit congé en oubliant les gants, les pincettes et le générique de fin.

— Au… au revoir, bégaya-t-il à la volée en faisant de nouveau tinter la cloche.

Après avoir remis à leur place des bandes dessinées égarées, Grace retourna voir son père.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? Il était tout pâle.

— Rien ! Je lui ai à peine parlé, il m'a regardée et il est parti en balbutiant. Je n'ai pourtant pas une tête à faire peur, si ?

— Mais non, tu es radieuse, ma chérie. Il a peut-être vu Bertille, ajouta Auguste. Ça fait un moment qu'on ne l'a pas croisée…

— Ah non ! Bertille doit rester planquée la journée. Elle sort tant qu'elle veut la nuit, mais le jour, on ne doit pas la voir. Que vont dire les gens ? Heureusement qu'on ne tient pas un restaurant… Tu crois qu'il y a un service d'hygiène qui peut passer incognito ? souffla-t-elle entre ses lèvres serrées.

— Mais non, Grace. Et si on fermait un établissement pour une… araignée, dit-il plus bas, il n'y aurait pas grand monde d'ouvert dans la région.

Grace acquiesça des sourcils et reprit l'aménagement de sa vitrine.

Voilà trois semaines que *Chez Bertille* avait ouvert ses portes. Juste avant que la cloche ne sonne pour la première fois, le peintre était venu faire les ornements sur la façade. De grandes lettres dorées épelaient la nouvelle enseigne au-dessus de la vitrine, et des enluminures encadraient cette dernière comme s'il s'agissait d'un codex de vie. Les deux propriétaires en étaient très satisfaits, au grand soulagement d'Auguste qui redoutait que sa fille ne cesse de faire revenir l'artiste pour modifier son tableau.

Depuis, Grace n'avait cessé de réaménager les éléments présentés à la vue des passants. Elle avait d'abord mis en lumière des romans, des recueils qui lui tenaient à cœur et peu connus du grand public puis s'était fait la réflexion qu'une librairie, bien qu'un sanctuaire pour les initiés, était avant tout un commerce. Elle avait alors échangé quelques-uns de ses coups de cœur contre des romans à succès, non sans revenir une nouvelle fois sur sa décision.

Elle avait également passé son temps à réajuster les décorations. Grace n'avait pas attendu que le calendrier annonce l'automne pour créer une ambiance de saison, puis s'était demandé si mettre des citrouilles dès la mi-septembre n'était pas un peu précipité. Mais avec la pluie, le vent et les arbres rougissants, il était quand même un peu tard pour recréer une plage de sable blanc...

Auguste la laissait faire, ayant déjà réussi à négocier de ne plus toucher à la table de nouveaux livres exposés devant le comptoir. Il la connaissait par cœur. Grace était nerveuse – il faut dire que l'ouverture de la librairie lui avait demandé beaucoup d'énergie – et elle ne pouvait s'empêcher de la canaliser en remaniant sans cesse la décoration et les meubles.

Son père la vit reculer, les mains sur les hanches. Il devait saisir la balle au bond.

— Tu as fini avec la vitrine ?

— Oui…

— Mais ?

— C'est ce chiffonnier…

— Il te chiffonne ? gloussa-t-il.

— J'aurais aimé qu'il ne colle pas autant la vitrine, mais cette commode ne lui en laisse pas la place.

— Pousse-la. Si tu recules l'autre meuble, tu auras la place…

— Souviens-toi, elle est fragile. Elle a menacé de tomber la dernière fois que je l'ai touchée…

— Eh bien, si elle doit tomber, elle tombera ! On la réparera.

Auguste et Grace vidèrent les étagères, se positionnèrent de part et d'autre et, comme des déménageurs chevronnés, ils décomptèrent les secondes avant de la déplacer.

— … à la trois !

Du fait du jeu des cloisons, la première étagère se détacha et atterri en un claquement sonore sur celle du dessous, arrachant un sursaut à Grace.

— 'Tombera pas plus bas, jugea le libraire en lâchant sa prise.

Ils se frottèrent les mains et Auguste replaça la planche.

— Il faudrait mettre un point de colle ou une cheville pour la maintenir en place...

Grace ne l'écoutait pas tant elle était subjuguée.

— Mais c'est quoi ça ? C'est pour une cheminée ?

Auguste suivit son regard, absorbé par la bouche béante du conduit d'évacuation désormais visible.

— Voilà d'où il vient, le courant d'air ! Et regarde, Grace, ajouta Auguste en approchant son nez de l'ouverture, Bertille a des petites sœurs !

La clochette retentit de nouveau. Auguste, qui ne s'y était toujours pas habitué, tourna frénétiquement la tête pour accueillir la formidable personne qui avait eu envie de pousser la porte de son humble boutique. Quelle démonstration de gentillesse lui faisait-on là.

Il vit une grande dame aux cheveux argentés refermer la porte derrière elle et avancer prudemment, le sac à main serré à l'épaule. Auguste et Iris se saluèrent avec retenue. L'une par indifférence, l'autre pour feindre un manque d'enthousiasme ; sans quoi il sortirait les cotillons à chaque entrée. Il reposa les yeux sur l'écran et se répéta que si elle avait besoin d'aide, elle le lui ferait savoir.

Iris s'avança assez dans la pièce principale pour avoir une idée des lieux sans pour autant s'aventurer entre les étagères. La curieuse attention qu'elle portait à la pièce n'échappa pas au propriétaire qui leva discrètement un œil sur sa personne.

Si on lui avait demandé de la décrire, il n'aurait pas su par quoi commencer. Son âge était indéfinissable. Il se serait risqué à lui donner plus que lui, avec le honteux espoir qu'on le lui confirme. Elle avait franchi le cap des soixante sans heurt, tandis qu'il se complaisait dans sa cinquantaine. Elle avait une chevelure courte mais épaisse, tandis qu'il apprenait encore à assumer son début de calvitie. Elle était élégante comme une femme de quarante ans, il était pataud comme un jeune papa.

Il décida finalement de lui proposer son aide :

— Je peux vous renseigner ? Vous me semblez perdue.

Iris se retourna pour lui faire face. Il s'était levé. Elle baissa son regard sur lui aussi bas que le permettait le comptoir. Son visage se mua en un mutin sourire.

— Bien sûr, laissa-t-elle courir d'une voix suave. Vous me faites visiter ?

— Euh… si vous voulez.

En quatre semaines à son compte et vingt ans de métier de libraire employé, Auguste avait déjà eu l'occasion d'organiser des visites guidées. Mais celle-ci était différente. La demandeuse semblait pouvoir sortir un mètre ruban à tout moment.

— Ici, on a les nouveautés. Les dernières parutions. Des romans, surtout. Ceux-là connaissent un bon démarrage, ajouta-t-il en désignant une rangée.

Iris leva le menton, à peine intéressée par les livres qui y étaient exposés. Elle le suivit. Ses yeux naviguaient davantage sur le guide que sur le site touristique, si bien que quand ils revinrent vers l'entrée, elle en redemanda encore.

— Et là-haut, c'est le rayon pour adulte ? s'enquit-elle en pointant le doigt sur l'escalier.

— Euh… non, c'est chez moi.

— C'est bien ce que je dis.

Les lèvres d'Iris frémirent comme pour retenir des mots qu'on ne dit pas le premier soir et la pomme d'Adam d'Auguste fit un aller-retour. Elle lui souhaita une bonne soirée et fit derechef carillonner la porte.

Auguste regagna son tabouret au côté de sa fille qui lui avait servi une infusion pour fêter la découverte de la cheminée.

— Attention, c'est chaud.

— J'ai remarqué. Si elle revient, tu t'en occupes.

— Je parlais de la tasse, mais si tu préfères que je m'occupe de ma future belle-maman, je veux bien, s'amusa Grace.

— Oh, oh, s'effraya Auguste. Quand même ! Elle pourrait être…

— Si tu dis « ta grand-mère », tu abuses, papy.

— Elle est quand même plus âgée que moi, non ?

— Si tu continues de te laisser pousser le front, plus pour longtemps, rigola-t-elle le nez dans sa tasse.

Il bougonna et se risqua à tremper les lèvres. Il préférait encore se brûler qu'alimenter les moqueries de sa fille.

— Il y a des hommes chauves très séduisants, papa.

— Je ne suis pas chauve, maugréa-t-il.

Grace le taquinait sur ses cheveux car elle le savait un brin sensible. Mais si on lui avait demandé, loin des oreilles attentives – puisque dégagées – de son père, elle aurait reconnu qu'il était loin d'être dégarni. Elle voulait juste le faire râler.

— Plus pour longtemps…

Victor avait ouvert un nouveau fichier sans se préoccuper de l'embryon gisant sur son bureau. Il avait sans réfléchir déverser tout ce qu'il avait en tête. Il suivait le premier conseil donné par l'écrivain sur son site internet avec cette fois-ci plus de conviction – et de bonne foi.

Il ne revenait pas en arrière, il ne se relisait pas, il ne se corrigeait pas. Il écrivait juste. Il déposait les phrases par paquet avec empressement, comme on se hâte de sortir un plat du four. Il ne faisait ni confiance à sa mémoire pour s'en souvenir plus tard ni à ses maniques pour prendre le temps de la réflexion. Il n'allait pas attendre que ça refroidisse. Les paragraphes lui étaient offerts sur un plateau d'argent – ou d'or, comme les boucles de cette femme –, et il devait les servir, eu égard aux palais trop sensibles.

Il dépeignit la rencontre qu'il venait de faire en dressant le portrait de la libraire. Il s'efforça de se souvenir des moindres détails, puis son imaginaire prit la relève, faisant s'égarer Victor entre le rêve et la réalité. Le doute de savoir s'il était vraiment sorti de chez lui, s'il l'avait vraiment rencontrée, l'effleura.

Il ne savait pas encore à quoi allait ressembler ce personnage, mais une chose était sûre, c'est que la jeune femme blonde de la nouvelle librairie était devenue son héroïne.

# Chapitre 4
# Les œufs et le volant

Les premiers rayons du soleil s'infiltraient doucement à travers les volets. Ces derniers avaient beau être modernes, ils n'en demeuraient pas moins perméables à la lumière. Les meubles sortaient de la pénombre de la même façon que la route se devine au fur et à mesure qu'on progresse dans le brouillard.

Billie gardait les bras au chaud sous la couverture, les yeux braqués sur le plafond, contemplant les teintes de bleu que revêtait la peinture. À mesure que les murs blanchissaient, Billie reprenait possession de tous les détails de la décoration.

S'y attendant pourtant, elle soupira quand son réveil sonna. Elle désactiva l'alarme aux premières notes et se leva. Elle passa une main sur ses cheveux courts hirsutes et ouvrit son lit et la fenêtre en grand pour laisser l'air frais passer par l'une afin d'aérer l'autre.

La jeune femme fonça prendre sa douche et sortit moins d'une dizaine de minutes plus tard dans un écran de fumée. Souvent, quand elle prenait des douches bien chaudes et qu'elle finissait par en sortir, elle s'imaginait dans la salle des machines d'un vieux navire à esquiver les sorties de vapeur.

Emmitouflée dans une grande serviette de bain, elle retourna dans sa chambre et se présenta à son armoire dans l'expectative qu'elle lui recrache une tenue complète. Considérant ses paires de jean plus ou moins identiques et sa palette de t-shirts très confortables, elle en tira un ensemble discret et indémodable.

En se brossant vigoureusement les dents au-dessus du lavabo, Billie soutenait son propre regard. La bouche écumeuse et la brosse à dent pointée sur son propre reflet, elle s'encouragea de ses sourcils froncés.

— Aujourd'hui, c'est la journée parfaite.

Billie prit une grande inspiration comme si, concentrée dans sa routine matinale, elle n'avait pas respiré depuis que son réveil avait sonné.

Le trajet à pied pour se rendre à l'auto-école lui donna tout le temps de réfléchir à son plan et surtout, le courage de s'y tenir.

Billie travaillait à l'auto-école depuis trois ans et peu après son arrivée, Nicolas avait été embauché.

Nicolas était un homme drôle, pétillant et très gentil. C'était un formidable collègue, chose si rare de nos jours, que Billie, comme le reste de l'équipe, ne pouvait s'empêcher de le souligner. Il était apprécié de tous, et plus encore de Billie.

Elle était tombée sous son charme entre deux leçons de conduite. En

définitive, ils ne passaient pas beaucoup de temps ensemble, chacun occupé à enseigner les joies de la route à ses élèves, mais le peu de temps qu'ils passaient tous les deux à attendre leur prochain cours était suffisamment riche en échanges pour qu'elle tomba amoureuse de lui.

Alors, leurs moments à deux étaient devenus des instants privilégiés. Elle chérissait chaque pause, chaque réunion et chaque retardataire qui la faisait patienter près de son collègue pour peu que lui aussi attende quelqu'un. Elle s'arrangeait pour traîner un peu quand il faisait la fermeture ou venir avec un peu d'avance quand elle le savait commencer tôt.

Billie n'avait jamais osé lui avouer son attirance. Elle cultivait ses sentiments, sans chercher à en récolter les fruits.

Jusqu'à ce jour.

Début septembre, Nicolas était parti trois semaines en congé, temps durant lequel il ne lui avait pas ou peu donné de nouvelles, et il lui avait affreusement manqué.

Alors, prise d'un regain d'énergie et d'un courage débordant, Billie s'était motivée à l'inviter à boire un verre. Boire un verre semblait accessible.

« Ça te dit d'aller boire un verre ? » avait essayé Billie à voix haute en remuant les pâtes dans l'eau chaude. « T'as pas envie de sortir un soir, pour aller boire un verre ? » s'était-elle entraînée devant la porte ouverte de son réfrigérateur. « Oui, tous les deux », avait-elle répondu à une question imaginaire. « Ou un café ? » avait-elle suggéré à sa paire de chaussures en nouant ses lacets.

Mais Billie espérait qu'il préférerait boire un verre. Ils buvaient déjà assez de café au boulot et un verre en appelait souvent un autre. Elle avait également réfléchi à ses disponibilités : elle était entièrement libre les dix prochains soirs. Ils ne pourraient que trouver une date qui leur conviendrait à tous les deux.

C'est donc avec beaucoup d'excitation et un peu d'appréhension qu'elle ouvrit l'auto-école. Nicolas ne tarderait pas et ils ne seraient que tous les deux un bon moment avant que le reste de l'équipe ne les rejoigne.

Sans surprise, Nicolas arriva peu après Billie. Elle se retint de lui sauter dessus et respira profondément. Elle connaissait son script par cœur. Elle ne devait pas brûler les étapes. Tout allait bien se passer. Il n'aurait qu'à suivre le parcours fléché qu'elle avait dessiné rien que pour lui.

— Bah alors ! Je vois que rien n'a changé. Toujours là, Billie ? s'avança-t-il les bras ouverts.

— Eh oui, toujours là !

Elle fondit sous son sourire mutin et accepta son accolade sans se faire prier.

— Bonjour, Nicolas, murmura-t-elle enfin. Tu as passé de bonnes vacances ? Tu as bonne mine, ajouta-t-elle en s'écartant de ses bras.

— Parfaites ! Ça m'a fait un bien fou. J'ai plein de choses à vous raconter. D'ailleurs…, fit-il en trépignant. Bon, je n'attends pas.

Nicolas ouvrit sa sacoche et en sortit un petit objet maladroitement emballé dans du papier journal.

— Oh, tu m'as ramené quelque chose ? C'est gentil, il ne fallait pas ! mentit-elle, radieuse d'avoir été dans les pensées de cet homme si attentionné.

— Oui, j'ai ramené un souvenir pour toute l'équipe.

— Ah, bien sûr.

Billie déchira le papier et découvrit un gros coquillage. Elle écarquilla les yeux de plaisir et un grand sourire apparut sur son visage.

— Il est magnifique. Merci !

Bien que ses joues étaient encore imprégnées de leur contact avec celles de Nicolas, Billie profita de la coutume de s'embrasser quand on recevait un présent. Elle se fit la réflexion que les habitants des régions où l'on faisait trois ou quatre bises étaient bien chanceux.

— Je l'ai trouvé joli et… je sais que tu n'es pas partie cette année, alors j'ai pensé que te ramener un peu de la plage ici te ferait plaisir.

— Tu as bien pensé. Il me plaît beaucoup.

Elle porta le coquillage à son oreille pour entendre le bruit de la mer.

— J'ai l'impression d'y être !

— Tu sais que c'est ton sang dans ta tête que tu entends ?

— Je sais bien, ne gâche pas tout. Ça me donne l'illusion d'avoir été en vacances, comme si j'y étais allée avec toi…, se risqua-t-elle.

Il ne broncha pas.

Elle rangea le coquillage dans le papier journal et plaça délicatement ce dernier dans son casier, comme si elle manipulait une douzaine d'œufs. Elle inspira profondément.

— Dis, Nicolas, je me demandais, fit-elle en lui refaisant face, puisque que ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus, je me suis dit que ça serait bien qu'on se retrouve…

Billie s'efforçait de ne pas baisser les yeux le temps qu'elle récite son texte. L'air interrogateur de Nicolas doublé de sa mine radieuse et bronzée l'encouragèrent à expédier sa tirade.

— Ça te dit d'aller boire un verre ? Après le travail. Un soir. Cette semaine. Je peux ce soir, demain… comme tu veux.

— Oui !

La bouche de Billie s'étira de surprise. Avide de connaître la date, elle le laissa enchaîner sans l'interrompre.

— Justement, je voulais t'inviter.

— Ah oui ? s'étrangla Billie.

— Je comptais attendre que les autres soient là pour vous l'annoncer. Mais puisque tu en parles : je voudrais qu'on sorte tous ensemble un soir. J'ai quelqu'un à vous présenter ! J'ai rencontré une fille.

Billie ne se défit pas de son sourire qui, contre toute attente, devint très douloureux.

— Ah oui ? répéta-t-elle, à peine audible.

— Je l'ai rencontrée à la plage, et tu ne me croiras pas, mais elle habite à Haut-Lavoir ! C'est dingue, non ?

— Dingue.

— Ç'a été le coup de foudre ! continua-t-il. On a quasiment passé toutes nos vacances ensemble et on a décidé de continuer à se fréquenter ici.

— Mmh.

— Je lui ai parlé de vous et elle veut vous rencontrer.

Billie gémit sur la même intonation que son interlocuteur. Puis elle déglutit douloureusement, tourna le dos à Nicolas, et fit semblant de chercher quelque chose dans son casier.

Tandis qu'elle l'entendit ouvrir le sien, elle se mordit les lèvres. Elle ne devait pas craquer.

Elle arrêta cependant de chercher quelque chose qui n'existait pas et demeura prostrée.

Billie avait toujours ri des films romantiques pour la naïveté des héroïnes. Ces filles ridicules qui pleuraient pour un rien et tombaient amoureuses pour pas beaucoup plus. Elles en faisaient toujours des tonnes sur l'amour qu'elles ressentaient comme si avant de rencontrer ce bel inconnu, elles n'avaient jamais rien ressenti d'aussi intense.

Et quand ce super héros quittait l'héroïne aux trois quarts du film – pour mieux la reconquérir dans la scène finale –, la fille se faisait ramasser à la petite cuillère. Car en à peine une heure d'histoire, les deux étaient tombés follement amoureux l'un de l'autre et leur rupture justifiait ses larmes, si abondantes de surcroît.

Mais le fait est que, comme ce qui pouvait se dire dans ces films à l'eau de rose, Billie sentit son cœur se briser. Ce n'était pas tant la sensation d'un muscle qui s'arrête de battre mais le bruit d'une vitre qui se casse. Précédé d'un silence, elle entendit le verre éclater et se détacher de son encadrement. Incapable de prévenir ou d'éviter sa chute, elle sentit son cœur si ce n'est toute la vie qui l'animait se figer et tomber. Comme si son muscle cardiaque pouvait se libérer de ses artères qui le maintenaient suspendu en l'air dans une cage vide et qu'il était tombé par terre, au niveau de son ventre, sur un sol dur et froid.

Billie imagina que son cœur était un petit oiseau gazouillant dans une cage dorée. Alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir la porte de la cage pour le laisser chanter sa joie au dehors, elle découvrit son corps froid et raide sur le plancher.

Son cœur ne chanterait plus.

Bien qu'elle ne crût pas un jour penser cela, elle fut soulagée quand elle vit leurs collègues arriver et rompre leur tête-à-tête.

Billie s'empara de son sac de travail et en même temps qu'elle saluait les nouveaux venus à la cantonade, elle les informa de son emploi du temps chargé qui excusait donc son départ précipité. Elle renouvela sa gratitude

quand elle tomba sur son nouvel élève qui l'attendait dehors en avance et qui lui changerait les idées.

— Franklin, c'est toi ?

— Oui, bonjour.

— Billie. Monte. On va commencer.

Billie déverrouilla la voiture garée devant l'auto-école et prit naturellement la place côté passager. Franklin se sentit étrangement idiot quand il ouvrit la portière côté conducteur.

Il s'assit avec l'impression qu'il faisait erreur et qu'on allait bientôt l'expulser.

— Détends-toi. Ça va aller.

Billie se répéta ses mots pour elle-même et fit de gros efforts pour mettre de côté ce qui venait de se passer.

Elle regarda son dossier et Franklin joignit ses mains entre ses cuisses.

— Tu n'as jamais conduit ?

— Non, c'est ma première leçon.

— Pas même avec tes parents ou des frères et sœurs ?

Franklin pinça les lèvres et hocha la tête de gauche à droite avec l'air de s'excuser.

*Je n'ai pas eu le temps.*

— Très bien. C'est d'autant mieux. Je n'aurai rien à déconstruire.

Franklin fronça les sourcils d'incompréhension.

— Ceux qui arrivent à leur première leçon en sachant déjà conduire ont en général aussi appris les mauvaises manies de leurs parents, expliqua Billie. Je te rassure : même si tu ne sais pas conduire, ça ne t'empêche pas de chopper des mauvaises habitudes. On verra ça… Mets le contact.

Elle tendit son pied gauche sur son jeu de pédales et vérifia la position du levier de vitesse.

— Mais… euh… je vais être tout seul ? Il n'y aura personne d'autres ? bredouilla-t-il en cherchant la serrure à tâtons.

— Tu cherches à retarder l'inévitable ? devina Billie tout en consultant son programme. Valentina et P-A vont nous rejoindre. Mets le contact, répéta Billie. Règle numéro un : préchauffer le moteur avant de démarrer.

Billie le regarda faire pour savoir si ses connaissances en conduite étaient vraiment inexistantes. Il démarra le véhicule avec succès, elle en prit note.

— Tiens, ils sont là.

Billie baissa la vitre et héla ses élèves.

P-A avança tout penaud et s'installa derrière Billie. Valentina accourut et fit devant la vitre du conducteur le désagréable constat qu'elle ne conduirait pas tout de suite, et qu'elle devrait donc s'asseoir à l'arrière.

— Franklin, P-A, Valentina, annonça la monitrice en guise de présentations. Moi, c'est Billie.

Elle jonglait entre le rétroviseur interne et Franklin pour s'adresser à tout

le monde.

— Pierre-Antoine ? s'enquit la jeune fille.

— Non et toi ? lui répondit l'intéressé.

— Franklin et Valentina, continua Billie, c'est votre première leçon. P-A a un peu plus d'expérience… Pourquoi t'as été recalé, déjà ?

— Excès de vitesse. Ça va, c'était pas beaucoup. Il a abusé…

— Ah oui, c'est vrai. Enfin, 50 devant une école où c'est marqué 30, hein…

— J'ai une très bonne blague sur les écoles et les gens qui ralentissent…

— On la connaît, la blague du pervers, P-A, le coupa Billie. Tu la fais à chaque fois qu'on passe devant une école.

— Mais ils ne la connaissent peut-être pas, eux ? s'enquit innocemment P-A.

— S'il y avait des types louches qui attendaient devant les écoles de Château-sur-foin, appareil photo en main, ça se saurait…

Billie entendit Valentina lui demander de lui raconter, ce qu'il s'empressa de faire. Billie leva les yeux au ciel quand ils pouffèrent de rire. Franklin ne leur prêta pas attention, trop occupé à essayer de se détendre.

— On va commencer. Cette première leçon va me servir à définir le nombre d'heures qu'il te faudra faire.

— Ah bah pour moi, ça va être rapide, je sais déjà conduire ! se glorifia Valentina pour impressionner son voisin.

Billie ne releva pas et procéda à ses premières instructions concernant le réglage du siège, de la ceinture, des rétroviseurs…

— Tu ne t'occupes que du volant aujourd'hui, je gère les pédales et les vitesses. On y va ?

— Euh…, fit-il d'une voix chevrotante.

Elle ne lui laissa pas le choix et desserra le frein à main avec une expression qui signifiait qu'il devait se tenir prêt, qu'il devait faire preuve d'une grande réactivité.

Il ne se passa rien.

— Le sol est plat, s'amusa Billie, ça ne bougera pas. On va devoir faire une marche arrière pour sortir d'ici, reprit-elle sérieusement.

Elle lui expliqua dans quel sens il fallait tourner le volant et il se réserva quelques secondes pour intégrer la logique des roues et celle de la direction qu'elles devaient prendre. Il braqua son volant et tordit sa tête en arrière pour surveiller les autres usagers de la route tout en prenant soin d'éviter le regard de ses congénères assis derrière.

Valentina avait dépassé son sentiment d'agacement tandis qu'elle cherchait l'attention de P-A.

— Paul-Anatole ?

— Non plus.

— Et on écoute derrière, rappela Billie. Je sais que tu sais, P-A, mais ça

ne te fera pas de mal.

Billie emmena Franklin faire le tour de Château-sur-foin en le confrontant progressivement au flot de circulation, d'autant plus élevé à cette heure matinale.

En dépit des nombreux rappels de la monitrice, Franklin restait tendu. À chaque fois qu'elle le rassurait, il fondait comme un œuf que l'on casse dans une poêle et l'instant d'après il se raidissait, comme figé à nouveau dans sa coquille.

Elle le nota dans son dossier.

Quand il laissa le volant à Valentina sur le parking d'une grande surface, Franklin redécouvrit avec beaucoup d'étonnement et de soulagement la joie de se tenir debout. Ses jambes ne flageolaient pas mais étaient douloureuses d'avoir été trop crispées. À l'arrière, il les tendit, profitant de la petite taille de la nouvelle conductrice.

Quand Valentina voulut démarrer, avant même que Billie le lui demande, elle cala.

— Il y a une vitesse d'enclenchée…, releva Billie.

Si on le lui avait demandé, peut-être aurait-elle avoué qu'elle avait fait exprès de mettre la quatrième. Ce n'était pas la première fois qu'un élève soutenait savoir conduire, et ce ne serait pas non plus la dernière fois que Billie s'amuserait à le vérifier.

— On va reprendre les bases, si tu veux bien.

P-A conduisit en dernier. Billie l'invita à refaire le circuit que l'examinateur lui avait fait prendre le jour de l'examen. La monitrice interrogea les deux nouveaux élèves sur les pièges à éviter. Les priorités à droite eurent raison des deux. P-A refit le parcours sans difficulté et prit soin de ralentir devant l'école, en exagérant.

— Ne fais pas l'idiot. Rouler trop lentement est aussi pénalisable, je te rappelle. Ramène-nous à l'auto-école.

— Bien, madame !

Le nez dans ses papiers, Billie jetait de temps à autre un coup d'œil à sa conduite. Elle était si confiante que Franklin se demanda si c'était très sérieux de le laisser sans surveillance.

— Ton rapport de vitesse… Écoute ton moteur, P-A.

Alors qu'il avait les yeux braqués sur la route, Franklin n'avait pas fait attention au grondement qui provenait du devant de la voiture. Billie n'était peut-être pas si distraite finalement…

— Conduire, c'est regarder mais c'est aussi écouter, ajouta-t-elle à l'attention des deux apprentis.

Franklin ne répondit pas, mais Valentina se sentit obligée d'intervenir.

— Mes parents ont des voitures silencieuses. Je n'ai pas l'habitude d'entendre des bruits…

— Il te sera donc encore plus facile de les repérer !

Valentina se renfrogna dans son siège.

Quand P-A coupa le contact, Billie prit une minute pour féliciter deux de ses élèves pour leur première leçon et le troisième pour sa persévérance.

— La prochaine fois, c'est la bonne !

— Il me le faut absolument pour les vacances d'octobre. Je dois partir avec des potes.

Valentina s'imagina déjà rouler cheveux au vent à bord d'une décapotable, lovée contre son nouvel ami.

Billie ne préféra pas répondre. Elle ne voulait ni lui donner de faux espoirs ni le décourager. P-A n'était pas le premier qui comptait sur son permis de conduire pour véhiculer tous ses amis. Elle préféra les chasser de sa voiture avant d'accueillir ses prochains élèves.

Franklin reprit le chemin du lycée. Une légère allégresse l'accompagna toute la journée. Il avait conduit. Et il avait aimé.

Le soir venu, alors qu'il s'apprêtait à quitter l'établissement, il reçut un message de son père l'informant qu'il venait le chercher.

Horace sortit de la voiture et fit de la place dans le coffre pour accueillir le sac de cours et le sac de sport de son fils.

— Ç'a été la journée ? Laisse, je m'en occupe, fit Horace en chargeant ses affaires au côté des siennes. Installe-toi.

Franklin donna une réponse vague à son père et, pressé par ce dernier à rejoindre l'habitacle, monta à la place du conducteur.

Réalisant tout juste son étourderie, son père le considéra, amusé.

— Je ne crois pas qu'une leçon de conduite soit suffisante pour te laisser le volant, fiston !

— Oui, bien sûr, pouffa-t-il. Je parlais et j'ai pas réfléchi…

Horace recula pour laisser à Franklin la place de descendre et de faire le tour de la voiture, mais ce dernier préféra rejoindre son siège par l'intérieur.

— Attention à ne pas défaire le frein à main…

— T'inquiète, je me souviens comment on fait, lâcha-t-il en même temps qu'il se laissa tomber sur son siège.

— Je me rappelle, vous étiez toujours en train de grimper partout avec ta sœur…

Franklin ne répondit pas.

— Tu as tellement grandi. Regarde-moi ces jambes… Il te faudra reculer mon siège quand tu la conduiras !

— Je ne conduirai pas ta voiture, papa.

— Pourquoi pas ? Tu ne l'aimes pas ? Je voulais en changer justement. Tu aurais pu la prendre… ?

Franklin s'était refermé. Il ne riait plus. Il ne grimpait plus. Il était assis et réarborait son expression éteinte.

— Très bien. Nous irons en acheter une, alors, conclut Horace en quittant le parking.

# Chapitre 5
# L'outre et les intentions

L'excitation de Victor était retombée.

Alors qu'il avait perdu la notion du temps à noircir des pages plusieurs jours durant, il était arrivé à bout de course de son inspiration. Il l'avait épuisée. Vidée. Comme si elle avait été une outre d'eau qu'il aurait tenue au-dessus de sa bouche sèche en plein désert. Victor avait tout bu.

Il était fatigué, il dormait peu. Il peinait à s'endormir le soir tellement il était pris dans ses récits. Il éteignait la lumière, fermait les yeux et des mots lui apparaissaient comme écrits sur l'intérieur de ses paupières. Il luttait, se retournait, se disait qu'il s'en souviendrait le lendemain matin. Mais le risque d'oublier était trop grand. Alors il attrapait son téléphone et rédigeait des notes sur une application dédiée. Ou bien il cédait complètement et rallumait la lampe de chevet. Assis dans son lit, il écrivait toutes ses pensées sur son cahier. Au réveil, il relisait ses notes et se surprenait à les redécouvrir, se confortant dans la nécessité de les écrire tout de suite, de ne pas attendre que la nuit passe dessus avec sa touche « effacer ».

Victor nageait dans l'euphorie. Il découvrait ce sentiment nouveau et se complaisait dans cette brasse aphrodisiaque. En définitive, peu lui importait d'être fatigué ou de manger avec plusieurs heures de retard : ça valait le coup.

Toujours est-il que Victor avait tout bu, et il avait de nouveau soif. Il devait refranchir la porte de *Chez Bertille* et faire carillonner son entrée dans la boutique comme l'apparition de la libraire avait tintinnabulé dans son esprit.

Il avait besoin de la revoir, cette créature enchanteresse qui lui donnait tant de pouvoir. Elle saurait le réapprovisionner en inspiration, comme on va quérir son épicier pour un peu de farine ou réveiller son voisin de palier pour un sachet de sucre.

Il se prépara sans trop de cérémonie et s'en alla, le cœur gonflé de toute la joie qu'il était prêt à recevoir. Il allait retrouver la personne qui lui insufflait tant de plaisir et s'en réjouissait d'avance.

Victor rejoignit la librairie en moins de temps qu'il en avait le souvenir et poussa la porte, actionnant la clochette. Ne l'avait-il pas refermée que Grace le gratifiait d'un vif : « Bonjour ! ».

— Bonjour, lui sourit-il à son tour.

La jeune femme se tenait devant la table des nouvelles parutions, en train de réagencer les piles. S'il avait cru en l'existence d'une fontaine miraculeuse qui donnait la beauté éternelle à celui ou celle qui s'y baignait, il était clair que cette femme faisait quelques longueurs dans son eau chaque matin.

Victor regardait Grace, heureux. Il sentait déjà la magie opérer. Il dût se contraindre à poser ses yeux ailleurs, sur les meubles, sur les livres, pour ne pas l'abîmer de son regard insistant. Mais ces derniers devenaient fades, maintenant qu'il avait goûté à mieux.

— Vous allez bien ? s'enquit-elle.

Victor se demanda pourquoi elle s'en inquiétait. Ils n'étaient pas amis, ils n'étaient pas proches. Était-il revenu la voir et l'avait-il oublié ? Même s'il avait déjà douté de ses capacités à distinguer le fantasme de la réalité, cela était impossible.

— Oui, oui, expédia-t-il comme si sa personne ne devait nullement la préoccuper.

Elle seule était préoccupante.

Victor s'approcha de la table qui les séparait.

— Je suis contente de vous revoir.

— Vous vous souvenez de moi ? hoqueta-t-il.

Il n'en espérait pas tant.

— Je me souviens surtout vous avoir fait peur : vous êtes parti sitôt que je vous ai proposé mon aide. Je crois que cette fois, je ne vais pas vous déranger !

— Si ! Si… Dérangez-moi, fit-il dans un souffle.

Grace réprima un rire.

— Que cherchez-vous ?

— Un livre.

Elle ouvrit la bouche, prête à répliquer une moquerie de son cru, mais se ravisa, ne voulant pas une nouvelle fois le voir prendre ses jambes à son cou.

— Mais encore ?

— Je ne sais pas. N'importe quoi. Surprenez-moi !

Victor avait une fois croisé un personnage qui avait tenu cette

même répartie. Il s'était toujours demandé dans quelle situation autre que dans une fiction on pouvait demander à un inconnu de le surprendre.

Grace considéra le livre qu'elle tenait entre ses mains et releva les yeux sur cet étrange client.

— Avez-vous envie d'une romance ? J'ai beaucoup aimé celle-ci, ajouta-t-elle encouragée par son hochement de tête. L'histoire raconte l'amour impossible entre deux personnes que tout oppose…

Il lui arracha presque des mains. Surprise, elle afficha un sourire gêné.

Victor avait un livre. Un livre, c'était raisonnable.

Mais Victor en voulait plus. Il voulait plus de livres, plus de conseils, plus de temps, plus de cette fille et de sa magie.

— Quoi d'autre ?

— Un policier, ça vous tente ?

Il acquiesça, tout sourire.

Elle rechercha sur la table celui qu'elle avait en tête et le lui tendit. Tandis qu'il parcourait la quatrième de couverture sans franchement la lire, elle argumenta son choix.

— Le style de l'auteur est vraiment agréable à lire et c'est plein de rebondissements.

— Je le prends !

— Vous êtes facile à convaincre, s'amusa Grace.

Elle le regarda. Il l'intriguait. Cela l'amusait de jouer à la marchande avec lui, mais son empressement commençait à l'inquiéter.

Ses yeux ronds comme des soucoupes l'encouragèrent à lui proposer un troisième livre.

En se mordillant l'intérieur de la joue, Grace regarda sa tablée de nouveautés avec perplexité. Enfin, elle trouva deux œuvres exposées côte à côte.

— Avec l'automne qui arrive, vous allez peut-être avoir envie de frissonner ? Il y a deux nouvelles sorties dans le genre épouvante…

— Vous préférez lequel ? lui demanda-t-il brusquement.

— Euh… je n'ai pas encore lu celui-là, mais j'ai de bons retours. Celui-ci, par contre, fit-elle en lui montrant, je l'ai lu. Et j'ai beaucoup aimé.

Il le saisit et arrêta de la dévisager avec ses yeux pleins d'avidité. Il

sentait qu'il était temps de repartir. Il était suffisamment resté auprès d'elle. Il avait pris sa dose et l'effet se ressentait. Il devait la laisser tranquille.

— Quand vous aurez fini, revenez me voir, l'enjoignit Grace.

— Comptez sur moi !

Requinqué, Victor retourna se terrer dans sa garçonnière pour mettre à profit le regain d'énergie qu'il venait d'assimiler. Il aurait encore quelques jours devant lui avant de devoir retourner se fournir.

Et les quelques jours passèrent.

Quand il vint à bout de son inspiration, le jeune consommateur reprit le chemin de *Chez Bertille* avec autant d'assurance qu'un habitué.

— Vous revoilà ! Vous les avez dévorés ? s'étonna Grace en le voyant s'avancer d'un pas confiant.

Victor mit quelques secondes à faire le lien. Elle parlait des livres, bien sûr. Il les avait complètement oubliés : il ne les avait pas lus.

Les trois livres achetés avaient été pour lui comme le ticket de caisse d'une transaction qu'on trimballe dans son sac à main des semaines après la date de péremption. Personne ne lisait les tickets de caisse. Et aucun vendeur ne tenait des comptes avec leurs clients.

— Qu'en avez-vous pensé ?

— Beaucoup de bien, dut-il mentir. Je peux en avoir d'autres ?

Grace accueillit sa requête avec amusement. Il lui donna l'impression d'être un enfant qui réclamait plus de bonbons. Aurait-il répété « encore », les mains en coupe, qu'elle n'aurait pas été surprise.

Elle vint à la table des nouveautés.

— J'ai un nouveau livre justement.

Quoi que ça pouvait être, il le prendrait. Il prendrait tout ce qu'elle lui donnerait, tant qu'elle lui parlerait.

— C'est un roman fantastique.

— C'est son genre ou votre avis ?

Sa question la fit sourire.

— Le genre, le genre. Je ne l'ai pas encore lu. Vous me direz s'il vous a plu !

Victor inspira, comme pris au piège dans une promesse qu'il venait de faire.

— Vous avez tout votre temps. Ou vous n'êtes pas obligé, bien sûr,

se rétracta-t-elle, voyant soudainement sa mine s'assombrir. Tout va bien ? Vous n'avez pas l'air…

Grace le dévisagea tandis que le roman fantastique vivotait en apesanteur entre les deux.

— Si, si, ça va. Je suis juste un peu fatigué. Mais ce n'est rien.

— C'est la lecture qui vous fatigue ou votre travail ?

— Je ne travaille pas.

— Ah. Et ce sont les livres, alors, qui vous mettent dans cet état ? Le livre d'épouvante était peut-être trop…

— Seulement celui que j'essaie d'écrire.

— Vous êtes écrivain ? s'écria-t-elle. C'est formidable !

Victor découvrit la jeune femme encore plus rayonnante qu'elle ne l'était déjà auparavant et se félicita d'en avoir été la cause, bien qu'elle se trompait.

— Non, non. Je ne le suis pas. Je ne suis pas publié, et, surtout, je suis loin de l'avoir fini.

— L'un n'empêche pas l'autre ! Et, d'ailleurs, vous travaillez, le corrigea-t-elle. Si vous écrivez, vous travaillez.

Le regard de Grace sur son client avait changé. Elle était d'une part rassurée de ne pas avoir affaire à un type étrange qui la regardait comme si elle était une bête curieuse, une bête comestible de surcroît. Et d'autre part, elle était tombée en admiration devant l'être auréolé qu'il représentait alors soudain.

C'était un écrivain. Il devait donc passer ses journées à écrire et en ça, ses manières étranges étaient toutes justifiées et pardonnées. Les artistes, que de gens incroyables.

— C'est grâce aux gens comme vous que je travaille, fit-elle en ouvrant le bras sur la pièce. Vous êtes du coin ou vous êtes venu pour écrire ?

Grace s'imaginait avoir affaire à un romantique sensible qui avait pris ses distances avec le monde pour se retrouver lui-même.

— Je me suis installé ici pour écrire, oui. Et je…

Il se sentit dans l'obligation de se confesser.

— Je suis venu *ici*, dit-il en désignant des yeux le lieu où il se trouvait plus précisément, car *ça* m'inspire.

Ses yeux étaient plongés dans les deux perles bleues de son

interlocutrice.

Elle soutint son regard et lui sourit.

— Vous avez raison : cette librairie est si stimulante !

— Oui… La librairie.

Elle baissa son regard sur le livre fantastique qu'il tenait fermement, comme une ancre qui le raccrochait à sa réalité.

— Vous allez le lire ? Vous les avez lus ? devina-t-elle.

Il étouffa un rire, pris la main dans le sac.

— Vous n'êtes pas obligé de le prendre… Vous avez le droit de venir sans acheter. Si c'est ce dont vous avez besoin, être ici.

Bien sûr qu'elle voulait qu'il achète des livres. Qu'il les lise ou pas, elle aurait dû n'en avoir que faire. C'était un commerce.

Elle alla pour lui reprendre le livre, comme pour le soustraire à une vie de désolation sur une étagère poussiéreuse avec une romance, un policier et un roman d'épouvante.

Mais il serra sa main sur le livre.

— Je vais le lire.

Il prononça ses mots comme on dit « je le jure » à la barre d'un tribunal ou comme on dit « je le veux » devant le maire. Et il n'en fallut pas plus à Grace pour le croire.

— Et je vous dirai ce que j'en ai pensé.

Il s'était engagé.

Victor lâcha à contre-cœur la jeune femme et s'adressa à l'homme bien moins souriant à la caisse.

Son achat sincèrement serré contre lui, il ressortit, non sans jeter un dernier regard à la femme comme on remplirait une gourde à l'en faire déborder.

— Tu sais, les clients, il ne faut pas les dissuader d'acheter des livres, fit Auguste sans lever les yeux de sa caisse. Ce n'est pas bon pour les affaires.

— Papa… Il achète les livres juste pour ne pas se sentir coupable de repartir les mains vides. Vaut mieux qu'il en achète un de temps en temps que trop la première fois. S'il se ruine, il ne reviendra pas.

Auguste avait toujours le nez dans ses comptes et Grace les yeux sur la porte qui s'était refermée.

Quand elle se rouvrit, Grace sursauta et son père déglutit.

— Bonjour, messieurs-dames, les accueillirent les deux libraires.

— Bonjour, lança Iris de sa voix lascive.

Ernest, sur les talons, répondit vaguement la même chose, l'air badin en moins.

Iris l'invita à avancer, maintenant qu'elle *connaissait* la maison. Lui, était plus sur la défensive. On aurait dit qu'il s'attendait à ce que l'ancien propriétaire ressurgisse de derrière une étagère.

Auguste et Grace les laissèrent avancer, prendre pleinement connaissance des lieux. À leur attitude, ils se doutaient bien qu'ils ne venaient pas pour acheter, juste pour regarder.

Regarder pour juger, estimer, comparer. Les nouveaux propriétaires se sentaient déshabillés, mis en examen, en attente d'un verdict. Recevraient-ils leur bénédiction ?

L'ancien propriétaire avait donné son accord. Le notaire, la banque, aussi. La candidature n'était-elle donc pas finie ? Fallait-il qu'ils prouvent encore leur compétence, leur solvabilité, leur motivation ?

Ernest regarda les deux tenanciers d'un œil curieux.

— Vous êtes qui l'un pour l'autre ?

Auguste afficha une tête offusquée.

— Grace est ma fille, si c'est ça votre question.

— Très bien.

Le libraire ne sut pas comment interpréter sa réaction, mais la sienne ne fut pas dénuée de reproches.

— J'ignore quelles sont vos intentions envers ma fille, monsieur, mais vous feriez mieux de les garder pour vous.

— Mes intentions sont pour Iris, l'assura Ernest avec un sourire enjôleur dans sa direction.

Tandis qu'Auguste et Grace fronçaient leurs sourcils, Iris minaudait. Elle leva les yeux au ciel et mit fin à cette hasardeuse et étrange rencontre.

La femme prit le soin toutefois de saluer son hôte avec délectation, un regard par-dessus l'épaule.

De nouveaux seuls, Grace et son père se lancèrent un regard empli de questionnement.

— Il vient de se passer quoi, là ?

— J'ai cru qu'il allait te sauter dessus.

— Et elle sur toi.

— Il pourrait être ton père. Voire plus. Il est plus vieux que moi, fit Auguste sur un ton à égale distance de l'affirmation et de l'interrogation.

— C'est certain.

Auguste était encore en train de ressasser les allusions du vieil homme quand de nouvelles clientes firent leur entrée. Auguste rangea ses préoccupations derrière un sourire pour les saluer.

— Bonjour Catherine, bonjour les filles.

— Les filles, soyez sages, leur intima leur mère avant de les lâcher dans la librairie.

Deux fillettes habillées de la même façon se ruèrent dans la deuxième partie de la librairie, au rayon sciences naturelles. On les entendit d'abord crier et rire, puis, plus rien. Le silence. Elles lisaient le même ouvrage.

— Je suis exténuée, lâcha la mère sans qu'on ait besoin de prendre de ses nouvelles. Il n'y a qu'ici qu'elles se tiennent tranquilles. Je vais finir par vous les confier !

— Vous n'aviez pas une gouvernante ? se souvint Grace.

— Si. Mais elle est partie. Comme la précédente. Et j'en ai marre de chercher. Je n'ai pas le temps de faire passer des entretiens toutes les semaines. Autant que je m'en occupe moi-même…

Auguste et Grace conversèrent avec Catherine suffisamment longtemps pour que cette dernière se sente soulagée. Bien qu'elle fût debout, lestée de deux cartables, une journée de travail dans les pattes, cette pause lui faisait le plus grand bien.

Elle y mit fin quand d'autres clients sollicitèrent les libraires, sortant ses jumelles de leur silence.

# Chapitre 6
# Le prénom et la concession

Billie évitait Nicolas. Depuis le jour-même où elle avait appris que l'homme dont elle était éperdument amoureuse était amoureux de quelqu'un d'autre.

Comme promis, il l'avait conviée, elle, et leurs collègues à rencontrer un soir dans la semaine sa nouvelle petite-amie. Billie avait accepté par un hochement de tête et un sourire figé, incapable de refuser. Puis, à la dernière minute, elle s'était défilée, prétextant un contretemps, un souci familial qui la requérait auprès des siens. Elle était restée très mystérieuse, il n'avait pas demandé de détails. Nicolas ne demandait jamais de détails.

Le lendemain matin au bureau, tout le monde avait l'air fatigué. Nicolas et leurs collègues, parce qu'ils avaient veillé très tard à siroter leurs cocktails en terrasse. Billie, car elle était restée à se morfondre chez elle.

— Oh, tu as une petite mine, fit Nicolas en lui sautant dessus. Ça va mieux avec ta famille ?

Elle n'eut pas le temps de l'esquiver.

— Oui, répondit-elle simplement en s'éloignant.

Bille s'était toujours demandé comment faisaient les héros des films pour ne pas se rappeler leurs faux prétextes et se voyaient alors demandé « de quoi tu parles ? Ah mais oui, bien sûr ». Elle, elle n'avait clairement pas oublié qu'elle lui avait menti.

Billie se mêla aux autres moniteurs dans la petite salle de réunion et tous ne manquèrent pas de lui faire savoir combien elle leur avait manqué la veille.

— Dommage que tu ne sois pas venue, ça t'aurait fait du bien de sortir !

— C'était vraiment sympa, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas passé une si bonne soirée.

— En plus, tu as manqué Candice, c'est vraiment une chic fille.

Billie découvrit le prénom de la bien-aimée de son bien-aimé et grimaça de dégoût.

— Il a décroché le gros lot, notre Nic !

C'était inéluctable. Billie l'avait anticipé. Elle n'y couperait pas. Tout le monde lui ferait son retour sur la rencontre avec la charmante nouvelle petite-amie de Nicolas. Candice. Quel prénom effroyable. Quel prénom parfait.

Si elle avait porté un prénom passé de mode ou à la sonorité désagréable, Billie aurait au moins eu quelque chose à détester. Mais non, la petite-amie de Nicolas était parfaite, jusqu'au prénom de poupée.

Le chagrin qui avait creusé le cœur de Billie toute la semaine s'en était

allé et avait laissé la place à l'amertume. La colère. Tant de place pour tant de contrariété.

Billie était contrariée et ne manquait pas de le montrer. Non pas au principal responsable puisqu'elle l'esquivait mais à ses élèves avec qui elle passait le plus clair de son temps.

À commencer par Valentina.

— T'as pas oublié quelque chose ? lui invectiva-t-elle à sa troisième leçon de conduite.

— Euh…

— *Euhhh*… Ta ceinture de sécurité.

Valentina leva sa main droite pour aller chercher sa ceinture et la boucla. Tout le reste du trajet.

Billie lui donnait ses instructions et relevait tout ce qu'elle faisait de travers.

— Tu serres trop à droite. Trop à gauche. Contrôle tes rétros. Regarde la route, répétait Billie comme un disque qui tournait en boucle.

Alors que la monitrice n'avait pas fait de remarques depuis une centaine de mètres, Valentina s'autorisa une légère distraction.

— Quand je dis que tu dois surveiller ce qui se passe derrière, je parle des voitures qui te suivent, Valentina. Pas de la banquette. Et, P-A, laisse la conductrice tranquille. Personne ne veut connaître tes blagues sur les accidentés de la route.

— Mes blagues sont très drôles. Elles ne te font pas rire, c'est tout.

Valentina chercha l'horloge des yeux sur le tableau de bord et se rassura quant au peu de temps qui lui restait à tenir derrière le volant. Si elle avait su que sa monitrice était mal lunée, elle n'aurait peut-être pas autant forcé pour être la première à conduire. Elle aurait laissé un autre essuyer les plâtres.

À l'arrière, on n'en menait pas large non plus.

— Ça lui arrive souvent d'être comme ça ? souffla Franklin.

— Pas une fois en six mois, s'étonna P-A. Je ne sais pas ce qu'il lui prend… Tu veux que je passe avant toi pour la calmer ?

— Je n'osais pas te le demander, Patrick-Alban.

— Patrick…, pouffa P-A. Tu ne vas pas t'y mettre !

— C'est à cause de Valentina, j'y ai pris goût. Tu comptes lui dire un jour ?

— Pas tout de suite, c'est marrant. Je veux voir jusqu'où elle peut aller.

Billie s'agaça à l'avant et s'en prit aux garçons.

— Vous allez vous taire ? Je n'entends pas Valentina conduire en sur-régime.

— Valentina, je ne sais pas, reprit Franklin dans sa conversation avec P-A, mais Billie, elle est partie loin. J'espère que tu ne vas pas te sacrifier pour rien…, laissa-t-il en suspens.

— Tu me cherches un autre prénom ? ricana P-A. Bah ! On dira que je le

fais *Par Amitié*.

— On ne rentre pas ? s'enquit Franklin en voyant son père prendre un nouvel itinéraire. On va où ?

— J'ai pensé qu'une petite visite nous ferait du bien, fiston.

— Visite de quoi ?

— Attends, tu vas voir.

Son père s'engagea sur le pont qui reliait Château-sur-foin à Haut-Lavoir. Il évitait les yeux interrogateurs de son fils et souriait de son stratagème. La surprise ne serait toutefois pas longue puisqu'ils arrivaient bientôt dans la zone commerciale à l'entrée de la ville.

Franklin entrevit l'objet de leur virée quand son père ne fit pas que traverser la zone des concessionnaires automobiles mais s'arrêta dans l'un d'eux.

— Surprise ! fit Horace en se garant au milieu de voitures resplendissantes. On va t'acheter une voiture ! se sentit-il obligé de sous-titrer devant l'incompréhension de son fils. Ta mère ne voulait pas que je t'en achète une directement. Elle craignait qu'on prenne un modèle qui ne te plaise pas… Tu n'es pas content ?

— Si, papa. Très. Je ne pensais pas que ça arriverait si vite. Je pensais qu'on avait encore le temps.

— Ils construisent les voitures en flux tendu pour répondre à la demande. Donc ça met un peu de temps à être livré ; il vaut mieux si prendre tôt si tu veux l'avoir pour ton anniversaire.

— Mais je ne sais même pas encore quand je passe le permis ! Je viens tout juste de commencer.

— D'ici là, tu sauras !

Horace était enthousiaste à l'idée d'acheter une voiture et la taciturnité de son fils n'y changerait rien.

Ils allèrent à la rencontre d'un vendeur qui les accueillit avec l'appétit d'un requin. Horace avait prévenu le magasin de leur visite et ils furent reçus en conséquence.

Le vendeur, en bon commercial, emmena ses clients vers les modèles d'exposition et récita son discours de présentation, vantant les performances de chacun, leur confort et leur sécurité.

— Le meilleur qu'un père puisse offrir à son fils !

Franklin qui avait écouté son plaidoyer d'une oreille distraite, répondit à son accroche par un semblant de sourire. Il fit le tour des voitures en prenant soin de vérifier le montant de chacune.

— C'est trop cher, papa, lui dit-il une fois le vendeur éloigné.

— Et ça, c'est sans les options ! railla-t-il. Mais ne t'inquiète pas pour ça. Laquelle te plaît ?

— Je ne sais pas… Je ne peux pas aller au lycée, avec n'importe laquelle d'entre elles.

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas assez bien ?

— Si. Justement, papa. C'est un peu trop… voyant.

Ils jaugèrent la rangée de voitures alignées en épi. Elles étincelaient de nouveauté.

— Je ne veux pas une voiture neuve… Je vais forcément l'abîmer.

— Ah bon ? Je pensais que c'était pour ça que tu ne voulais pas récupérer la mienne. Tu veux une occasion ? Je pense qu'ils ont ce qu'il faut, ici. Choisis et je te la prends !

— Je pensais qu'on l'achèterait ensemble…

— C'est ce qu'on fait !

— Non. Tu me demandes de choisir et toi, tu payes.

— Où est le problème ? Je ne vais pas te laisser tout payer tout seul, quand même.

— Bah… J'aimerai bien, justement.

— C'est trop cher, voyons.

— On est d'accord. D'où l'occasion. Mais au moins j'aurai fait un effort pour l'avoir.

— Et tu vas payer comment ?

— J'ai des économies. Je n'ai pas dépensé tout ce que vous me donnez avec mamie et papy. Puisque vous m'achetez tout aussi.

— Ce ne sera pas suffisant. Même pour une occasion. Une *bonne* occasion, insista Horace, qui refuserait de laisser son fils conduire une épave.

— J'avais envie de travailler. Un petit boulot.

— Tu n'es pas majeur, tu vas te retrouver à promener des chiens ou des enfants.

— S'il le faut, fit Franklin en haussant les épaules.

Horace regarda son fils et réfléchit. Leur escapade à Haut-Lavoir ne prenait pas du tout la tournure qu'il avait attendue. En bon négociateur qu'il était, il ne lâcha pas si vite :

— Avec les cours, les leçons et l'escrime, soit tu vas mettre en péril l'un des trois pour gagner de l'argent, soit tu ne conduiras ta voiture qu'à tes trente ans. Je te propose de payer la moitié.

Franklin qui avait été embarqué dans cette aventure sans qu'on le consulte, n'avait pas réfléchi à son emploi du temps déjà chargé. Il valait mieux qu'il accepte avant de se retrouver à conduire un vieux taco.

Horace attendait patiemment que son fils, figé dans sa réflexion, donne sa réponse. Quand celle-ci lui vint, il ne put que le flatter.

— Dur en affaires, hein !

— Tu m'as tout appris, papa.

Cela faisait un moment que Billie ne l'avait pas fait. Mais une fois n'est pas coutume, Billie s'autorisa une nouvelle session d'espionnage. Elle laissa son pouce ouvrir l'application d'un réseau social sur lequel était présent Nicolas et se dirigea en pilotage automatique sur le profil de ce dernier.

Il n'avait rien publié depuis sa dernière visite. Son dernier post exposait les reliefs d'un apéritif pris par pas moins de deux personnes à la terrasse d'un bar sur la plage. On voyait nettement une main apparaître dans le champ – ce n'était pas celle de Nicolas –, le sable et la mer. Nicolas avait posté cette photo bien plus tard que le jour où elle avait été prise. Peut-être était-il bien trop occupé à vivre le moment présent pour partager son allégresse de se rincer la goule en charmante compagnie. Billie avait présumé aussi que cette photo avait dû ressurgir récemment dans la galerie de Nicolas et qu'il avait décidé de la poster quand son couple avait passé le cap de « l'amour de vacances » en lequel avait cru un temps Billie.

En revanche, Billie remarqua un élément nouveau. Quelqu'un avait commenté la photo. Un simple émoticône cœur d'une dénommée Candice_Candice.

— Une seule ne suffisait pas ? ricana-t-elle.

Billie s'était abstenue de la rechercher, mais force était de constater que si elle la fuyait, cette fille semblait mettre tout son cœur à la suivre.

Billie céda et alla voir son profil dont le contenu était accessible au public.

Parmi les nombreux clichés de plantes, de paysages et quelques déjeuners peu caloriques, Candice avait publié plusieurs autoportraits. Quoiqu'en dise Billie, elle était forcée de reconnaître que Candice était une photographe très douée, bien plus douée que Nicolas.

Elle avait une nette préférence pour la photo en noir et blanc. À dire vrai, pas un seul de ses portraits n'était en couleurs.

— Ah ! Ça veut forcément dire qu'elle a une peau affreuse.

Billie faisait défiler avec lassitude ces sublimes clichés, la regardant dans les yeux parfois, ou souvent dans un seul car le modèle jouait avec les ombres et les lumières, dissimulant une moitié de visage sur la plupart.

Billie prit soin de n'aimer aucun post pour ne pas trahir sa visite sur son profil ni sa jalousie maladive. Alors qu'elle allait s'apprêter à le quitter, une notification la surprit, comme prise sur le fait : « Candice_Candice veut vous envoyer un message. »

Billie resta stoïque, écartant ses doigts de l'écran, pour que rien ne vienne ouvrir le message par erreur. Elle retint son souffle.

— Elle lit dans mes pensées ou quoi ?

Billie étira la notification et entraperçut le début de son message : « Coucou Billie ! Je suis… » Elle ne l'ouvrit pas. Candice le verrait et Billie serait contrainte de lui répondre.

— Tu es quoi ? fit Billie comme si Candice pouvait lui répondre. « La petite veinarde » ? proposa-t-elle comme fin de phrase. Tu es « désolée de me déranger » ? Tu es « impatiente de me rencontrer » ? Tu es « dans l'obligation de m'informer que mon ami est trop bien pour toi et que tu dois me le rendre » ? Ou, tout simplement, tu es « Candice » car « Candice_Candice » ne m'avait pas mis la puce à l'oreille et j'avais encore

un doute de qui pouvait bien m'écrire !

Billie continua ses élucubrations pendant un moment puis se résolut à lire le message quand suffisamment de temps s'était écoulé pour ne pas donner l'impression que sa vie était vide et qu'elle attendait après son téléphone :

« Coucou Billie ! Je suis la petite amie de Nic. J'espère que tu vas bien et j'espère aussi que je ne te dérange pas. Je t'écris pour te dire que je suis impatiente de te rencontrer. J'ai hâte d'en apprendre plus encore sur Nic. Tu as de la chance de travailler avec lui ! À très vite, Candice. »

— Si prévisible, en plus, pesta Billie.

Au même instant, dans un appartement plus grand, Colin venait de prendre sa douche. La vapeur d'eau chaude recouvrait de buée le grand miroir de sa salle de bain éclairé par plusieurs projecteurs dont les faisceaux se croisaient.

Colin attrapa une épaisse serviette et la noua autour de sa taille, laissant le haut de son corps fin et sec à l'air libre. Il saisit son téléphone, qui n'en avait pas fini de vibrer, posé près du lavabo.

Lily lui avait envoyé plusieurs messages dans lesquels elle lui faisait un compte rendu de sa journée. Colin les fit défiler sans grand enthousiasme, le visage teinté d'indifférence. La serviette menaçait de tomber tant son propriétaire se ratatinait d'ennui.

Lily sut toutefois piquer sa curiosité quand elle en vint à son projet de prendre elle aussi une douche et qu'elle lui décrivit étape par étape comment elle allait procéder, en nommant notamment chaque partie de son corps et les sensations qu'elle allait ressentir.

Colin était encore planté à moitié nu dans sa salle de bain quand la buée commençait à dévoiler dans le miroir un sourire badin. Lily ignorait qu'elle venait de profiter d'un sursis dans la vie de Colin.

# Chapitre 7
# Le bureau et le sucre

Château-sur-foin connut sa première gelée au mois d'octobre. La nuit déposa en partant une fine pellicule blanche sur les toitures, les voitures et les trottoirs. Il faisait froid.

Auguste se leva, réveillé par la fraîcheur de la pièce. Avant d'abandonner l'idée de se rendormir, il resserra sa couette autour de lui dans l'espoir de gagner un peu de chaleur. Puis, les paupières encore closes, il se souvint que sa fille, un étage au-dessus, avait peut-être encore plus froid. Cette pensée lui arracha un grommellement et il s'obligea à quitter le confort de son lit.

Quand il tomba sur Grace au rez-de-chaussée, dans la librairie, affairée devant le poêle à bois, il se dit que s'il n'avait pas été un si bon père, il dormirait encore.

— Bonjour ma chérie, je ne t'ai pas entendue descendre.

— Pas faute d'avoir claqué des dents !

— Ah, toi aussi… C'est ce qui m'a réveillé.

Auguste regarda sa fille jouer des allumettes au-dessus des brindilles et la magie opéra. De petites flammes vinrent lécher les morceaux de bois que Grace empilait dans le foyer. Elle resta admirative un moment devant son œuvre puis se résolut à fermer la vitre et recula.

En début de semaine, Grace et Auguste avaient fait venir une sœur et deux frères ramoneurs qui n'avaient pas été trop de trois pour remettre aux normes l'installation. Grace avait reculé d'un pas en voyant les frangins retirer à pleines mains les toiles d'araignée du hérisson de ramonage. Puis la fratrie leur avait assuré son bon fonctionnement et les heureux propriétaires étaient allés acheter en quatrième vitesse un poêle à bois rutilant de nouveauté et un coude de raccordement. Au prix de quelques billets – prochainement rentabilisés par les achats compulsifs de Victor, comme l'avait soufflé Auguste – ils avaient fait glisser ce bijou de fonte sur du papier journal pour préserver le parquet jusqu'à l'emplacement dédié.

Haute de toute la maison, la cheminée traversait les trois étages, chauffant par son conduit les appartements d'Auguste et de Grace.

Le surlendemain matin, Grace et son père avaient donc été surpris par le froid et le temps était venu d'inaugurer leur nouveau jouet.

— À croire que le ciel se retenait de geler tant qu'on ne l'avait pas découvert.

— Les radiateurs auraient suffi, mais ça n'aurait pas été pareil, concéda Auguste.

— Comment se fait-il que le notaire n'en ait pas fait mention ? C'est un comble.

Auguste haussa les épaules.

— Je vais faire le café.

Il s'éloigna péniblement du poêle, emmitouflé dans sa robe de chambre en velours qui lui donnait des airs de chatelain, et se hissa à la rambarde de l'escalier comme s'il partait en expédition polaire.

À l'aide du petit balai et de la petite pelle de cheminée, Grace balaya les poussières de bois occasionnées par le rangement des bûches dans leur panier, les jeta dans le feu, et reposa ses instruments sur le serviteur. Cette tâche ménagère, inédite dans sa vie de citadine habituée au chauffage électrique, l'amusait beaucoup.

Après le départ des ramoneurs, Grace n'avait pas perdu de temps pour remettre en ordre les étagères. Elle avait profité de cette occasion pour revoir l'agencement des meubles et les fauteuils de lecture furent les premiers cobayes de son intervention. Ils se virent déplacer face au feu, près de la vitrine. L'ilot central s'éloigna pour ne pas donner de matière aux flammes et un recoin, jusqu'alors occupé par un pot de fleurs, accueillit un meuble d'angle sur lequel se retrouva un beau livre ouvert, mis en valeur sur son présentoir. Le pot de fleurs alla se jucher plus loin sur une hauteur inexploitable.

Grace avait gagné en espace. Pas beaucoup, mais suffisamment pour y mettre un petit meuble.

— Une table. Papa, je pensais que là, on pourrait mettre une table.

— Tu veux y mettre quoi dessus ? s'enquit-il, une tasse de café dans chaque main.

— L'écrivain.

— C'est-à-dire ?

— Je me suis dit que si on lui faisait une place à la librairie, il pourrait rester écrire.

— Et pourquoi voudrais-tu qu'il reste ?

— Pour l'aider. Il aime bien venir. La librairie l'inspire, m'a-t-il dit.

— Ah oui ? Vraiment ? La librairie ?

Associée dans cette affaire, Grace ne voulait pas avoir à demander la permission à son père d'installer un coin confortable pour qu'un homme sympathique vienne s'y établir comme si elle préparait la chambre d'ami à un petit copain en première visite.

— Fais comme tu veux, se résolut Auguste en prenant place dans un fauteuil. Fais inscrire son nom sur la table pour qu'on donne l'impression aux autres clients qu'un célèbre auteur a écrit son bouquin chez nous. Entre ça et le secret de Bertille, notre librairie devient très mystérieuse, ricana-t-il, le nez dans son café.

Grace planta ses poings dans ses hanches et imagina la scène. Elle délesta son père de sa deuxième tasse et la but debout, l'esprit perdu dans les vapeurs de la boisson.

Victor ne vint pas ce jour-là ni le suivant. Il apparut le troisième. Quand il fit son entrée, Grace bondit de joie. Il parut très surpris de son accueil. Peut-être le voyait-elle comme un joueur de cartes plein aux as qui était venu dépenser sa rente dans son établissement lucratif.

Elle ne lui laissa pas le temps de dire bonjour et l'invita à la suivre. Il ne se fit pas prier. Peu importe le livre qu'elle essaierait de lui vendre, avec un entrain pareil, il le lui prendrait, quand bien même s'agirait-il du bottin.

Victor suivit Grace comme on suit son amie dans la foule pour ne pas la perdre. Elle lui aurait tendue la main qu'il l'aurait prise.

— Tadaa ! fit Grace les deux bras tendus telle l'assistante du magicien. C'est pour vous.

— Comment ça ? s'exprima-t-il enfin.

Grace répéta les mêmes explications qu'elle avait données à son père trois jours plus tôt et découvrit avec impatience la réaction de Victor qui se faisait attendre.

— Je risque de vous déranger…

— Pas du tout ! Vous n'êtes pas obligé d'y passer vos journées, juste de rester un peu, le temps de vous… vous ressourcer ou, si vous avez envie, d'écrire. Vous avez envie ?

— Là, maintenant ? Je n'ai pas mes affaires.

— Vous avez besoin de quoi ? De feuilles, de crayons ? Je peux vous en fournir.

Victor, comme positivement pris au dépourvu, se vit répéter des « euh » et des « oui » sans poser de questions.

Grace accourut avec une pile de brouillons et un pot de crayons,

assez pour recopier l'encyclopédie.

— Est-ce que ça vous irait ? Ce sont des erreurs d'impression, mais le verso est utilisable.

— C'est parfait, la rassura Victor. Tout est parfait.

Il accepta la table, les feuilles, les stylos, la chaise qu'elle lui tirait.

Grace lui avait fait beaucoup d'honneurs en lui installant un espace rien que pour lui et Victor n'arrivait pas à ôter le sourire qui lui étirait le visage.

— Le poêle, c'est nouveau ?

— Oh, c'est rien. On est tombés dessus, expédia-t-elle maintenant que la surprise était retombée. Je… C'est bizarre, mais je ne me suis jamais présentée. Depuis le temps que vous venez… Je m'appelle Grace, fit-elle la main tendue vers lui.

Il la regarda, les yeux grands ouverts.

— Grace…, murmura-t-il en prenant sa main. Ça vous va très bien. C'est un très joli prénom.

Elle rougit sous sa chevelure blonde et se sentit idiote de devoir lui demander :

— Et vous ? Je peux connaître le vôtre ?

Elle aurait pu tout à fait consulter le registre des ventes et retrouver son nom puisqu'il réglait ses achats par carte bancaire, mais elle préférait l'entendre de sa bouche.

— Victor, dit-il enfin.

Il serra sa main, longtemps.

— Enchantée, Victor. Je vous laisse vous installer. Faites comme chez vous, vous pouvez faire un tour. Ne vous sentez obligé de rien, lui répéta-t-elle.

Grace recula comme pour le laisser agir naturellement dans son nouvel habitat. Mais elle était bien trop curieuse pour s'en éloigner indéfiniment. N'avait-il pas juste eu le temps de tester l'assise de sa chaise qu'elle revint à la charge – ce n'était pas pour lui déplaire. On aurait dit qu'elle venait d'adopter un chaton.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ? N'hésitez pas à venir me voir.

Elle lui aurait tendu un bol de lait qu'il l'aurait accepté. Du moment que ça venait d'elle.

Grace reprit son travail de libraire non sans jeter un œil

régulièrement à son petit protégé. Elle passait près de lui, guettant un ronronnement.

Victor se disciplina pour ne pas lever les yeux à chaque courant d'air. Il étala les feuilles devant lui et piocha un crayon. Bien qu'équipé, il se sentit désarmé devant sa feuille blanche à travers laquelle se distinguaient des cadres et des lignes de factures imprimées au recto.

— Tout va comme vous voulez ? surgit Grace.

Il rit de son apparition.

— Je suis embêté ; il me manque mes textes. Je ne sais pas comment reprendre.

— Vous en êtes où dans votre histoire ?

— Mon histoire ? Eh bien… je dois dire en fait que je n'en ai pas.

— Comment ça ? Vous disiez que vous écriviez des pages à chaque fois que vous sortiez d'ici.

— Oui, j'écris des pages. Je décris des personnages, des décors, des émotions. Je fais le portrait de tout un tas de choses mais sans rapport entre elles…, reconnut-il tristement. J'ai bien quelques scènes, mais je n'ai pas d'histoire.

— Alors, c'est parfait, c'est le moment ! Vous avez tous les ingrédients, plus qu'à les lier entre eux.

Victor perdit son regard dans le bleu intense des yeux de son interlocutrice comme s'il s'attendait à y lire la quatrième de couverture de son propre livre.

— Parlez-moi de vos personnages, fit Grace en rapprochant un fauteuil.

Elle s'y assit en repliant ses pieds sous elle. Elle n'avait pas l'intention de bouger avant qu'il ait fini d'écrire son roman.

— Eh bien, j'ai une héroïne. Elle est forte, commença Victor. Très intelligente. Et elle très belle.

Il fit cette description de mémoire ou peut-être ne faisait-il que lire ce qu'il avait devant les yeux. Victor avançait pas à pas dans son discours comme attendant l'aval de son auditrice à chaque fin de phrase.

— Comment elle s'appelle ?

— Je ne sais pas encore… Je ne lui ai pas trouvé de prénom.

Victor repensa au si beau prénom que portait Grace et se fit la réflexion que c'était un peu osé de lui demander s'il pouvait le lui emprunter.

Elle continua cependant son interrogatoire qui semblait être très bénéfique pour le jeune auteur qui se tenait en face d'elle. Il babillait comme un nouveau-né. S'entendre en parler donnait de la perspective à son invention. En répondant à de subtiles questions sur les projets et les aspirations de ses personnages, des débuts d'intrigues vinrent balbutier à son esprit.

Grace laissa Victor à sa méditation et, le voyant gratter d'indéchiffrables mots dans une écriture anguleuse et serrée, s'éloigna pour reprendre le cours de son activité de libraire. Elle avait mis, le temps d'une pause, son existence entre parenthèses et s'était plongée dans celles de héros encore inconnus.

Grace rejoignit son père d'un pas las qui se tenait derrière le comptoir.

Sans lever les yeux de ses catalogues numériques, il l'apostropha.

— Fais lui signer un contrat pour que tu deviennes son agent littéraire. Bah quoi ? répondit-il à son dédain audible. Il faut bien rentabiliser le mètre carré.

Grace roula des yeux et rétorqua :

— Sois gentil avec mon poulain ou il ne nous fera pas de publicité quand son livre se vendra comme des petits pains.

Les deux lancèrent un regard discret à Victor par-dessus une étagère pour s'assurer qu'il ne les entendait pas.

— Laissons-le travailler. Ses oreilles doivent siffler.

Victor resta plusieurs heures assis, face à la vitrine, le nez dans ses feuillets, à en oublier de boire ou de manger. Le poêle concurrençait son esprit en ébullition. Quand ses besoins primaires prirent le dessus sur son inspiration, il rassembla ses affaires et se prépara à quitter son nouveau sanctuaire. Son agitation n'échappa pas à Grace.

— Vous nous quittez ?

— Je le crains, oui. Je dois rentrer chez moi, je…

Victor se demanda comment formuler élégamment qu'il avait besoin d'aller aux toilettes et qu'en plus de ça il lui fallait se réapprovisionner. À la réflexion, il pouvait très bien n'évoquer qu'un des deux points.

— Je vais me faire un café.

En le disant, il se fit la remarque que c'était un bien maigre argument, mais personne ne pourrait l'ignorer.

— Si ce n'est que ça, Grace peut vous en faire un. Tu veux bien,

ma chérie ? lui demanda Auguste.

Grace et Victor écarquillèrent les yeux. Elle, étonnée par la proposition de son père qui jusqu'alors n'abondait pas dans son sens. Lui, parce qu'il ne savait pas comment refuser. Elle ne lui laissa pas, de toute façon, le temps de le faire.

— Bon, je reviens avec du café alors.

— Non, non, pas de café dans la librairie. Il vaudrait mieux que vous le preniez à l'étage, insista Auguste.

Grace renouvela son écarquillement d'yeux, se souvenant très bien que, chaque matin, ils prenaient le leur ici-même. Il ne lui laissa pas le temps d'objecter.

— Il ne faudrait pas laisser penser à nos chers clients que c'est un salon de thé. Nous ne sommes pas *Chez Léonie*.

Grace, qui n'avait donc plus le choix, invita un premier étranger à pénétrer dans leurs appartements privés. Elle détacha la cordelette au bas de l'escalier et invita Victor à la suivre.

— Les toilettes sont en face, si vous avez besoin, n'omit-elle pas de préciser à son grand soulagement. Et la cuisine est par là.

Victor la retrouva peu après, appuyée contre le plan de travail. Il se sentit très mal à l'aise, comme s'il n'avait pas le droit d'être là.

— Je fais couler du frais.

— Il ne fallait pas vous donner cette peine, c'est très aimable à vous…

— Aucun problème. Ça nous fait plaisir.

À vrai dire, elle était aussi mal à l'aise que lui. Elle n'avait pas l'habitude de recevoir. Et par le passé, les seules personnes qu'elle recevait étaient des amis. Ils faisaient donc comme chez eux. Elle se rappela alors ses bonnes manières.

— Asseyez-vous, lui pressa Grace en désignant le salon. J'arrive avec les tasses.

Victor voulait lui proposer son aide, mais une pointe d'appréhension l'intima de prendre une place et de s'y détendre.

Grace lui tendit une tasse après s'être renseignée sur sa consommation de sucre.

— Vous êtes un homme sucré, déclara-t-elle tout naturellement en s'asseyant en face du canapé sur lequel il avait porté son dévolu. Je ne bois pas assez de café pour vouloir me passer de sucre non plus. Et si j'en bois

plus, je suis excitée comme une pile !

— Cela me fait le même effet. J'essaie de limiter ma consommation, sinon je pourrais devenir vite accro !

Grace lui sourit mais ne te trouva rien à redire. Ils se sentaient obligés de faire la conversation alors que ni l'un ni l'autre n'avaient de sujets en tête.

— Ne faites pas attention à la décoration, mon père n'est pas très porté là-dessus. Je n'ai moi-même pas vraiment eu le temps de décorer chez moi. On a préféré d'abord aménager la librairie…

— Vous habitez au-dessus, c'est ça ? s'enquit Victor en pointant le plafond de son index libre.

— C'est ça. J'ai la même disposition des pièces qu'ici, avec une deuxième entrée par l'extérieur. On s'est dit que ça me donnerait un minimum d'indépendance… même si tout compte fait je mange tous les soirs avec mon père, souffla Grace du nez.

— Et ça se passe bien la cohabitation et le travail ? Vous passez vos journées ensemble, en fin de compte.

— Très bien, même. On s'est vite répartis les tâches pour éviter de se marcher dessus. Bon, ça ne fait que deux mois qu'on a emménagés. Et c'est vrai que j'ai plus vécu avec ma mère qu'avec mon père.

— Parents séparés ?

— C'est plus compliqué que ça, même si au final, oui, j'ai connu la garde partagée, s'amusa-t-elle.

Grace dévia aussitôt la conversation sur le roman de Victor. Qu'elle le fasse entrer dans leurs appartements était une chose – et déjà une grande chose –, qu'elle lui fasse part de son éducation particulière en était une autre.

— J'ai pas mal avancé. Pas tant dans l'écriture, mais dans la réflexion. Je n'ai rien écrit pour ainsi dire, mais j'ai noté toutes les idées qui me venaient et j'ai senti que j'étais sur la bonne voie. Il me manque comme un angle, un cadre pour vraiment cerner l'histoire que je veux traiter.

— Voulez-vous m'en dire plus sur vos idées ou préférez-vous taire le sexe du « bébé » jusqu'à sa naissance ? compara Grace dans un amusement non dénué de fierté.

Son analogie lui plut également, comme tout le reste.

— C'est une histoire d'amour.

Victor fit cette déclaration de manière solennelle. Il ne risqua pas

d'ailleurs un regard vers elle, craignant d'y lire un mauvais jugement. Peut-être l'avait-elle imaginé plus aventurier, plus policier, plus fantastique, différent en somme. Il en fut autrement. Il s'était mépris, elle s'était enthousiasmée.

— Oh, mais c'est formidable ! J'adore les romances.

— J'ai hâte de vous lire !

Il se fut inquiété.

— Ce n'est pas pour tout de suite, hein. Je suis incapable de vous donner une date.

— Alors disons que je serai toujours très impatiente de vous lire. Moins oppressant ?

— Moins oppressant, confirma-t-il. Mais encourageant.

Sur ces mots, Victor et Grace finirent leur boisson chaude, mettant fin à leur pause à tous les deux.

— Merci beaucoup pour votre hospitalité, fit Victor par-dessus son épaule en descendant l'escalier.

— Je vous en prie. N'hésitez pas à vous manifester plus souvent. Ça me fait du bien aussi de me poser pour discuter…

Sans qu'elle le vit, il sourit. Sans qu'il la vit, elle en fit autant.

Arrivés en bas, Victor contourna les nouveaux venus pour rejoindre son bureau, et Grace surprit son père en bonne compagnie.

— Bonjour Catherine, comment allez-vous ? s'enquit Grace en cherchant les jumelles des yeux. Vous venez chercher cinq minutes de répit ?

Catherine acquiesça vivement, comme libérée d'un poids.

— Il faudrait que j'installe mon bureau chez vous pour que je garde un œil sur les filles !

Auguste eut un rire jaune ; aucune des deux femmes ne releva. Grace se fit toutefois la réflexion qu'il serait délicat de caser un deuxième bureau dans la librairie et qu'elle se demandait bien comment son père arriverait à rentabiliser sa présence.

Grace laissa son père discuter avec leur cliente et reprit son réassort de livres, tâche abandonnée depuis sa pause avec Victor. Elle évita son secteur pour ne pas le déconcentrer et se limita à la seconde pièce de la librairie, où se trouvait notamment les rayons jeunesse et science, ainsi que Prune et Pernelle, les deux fillettes turbulentes qui étaient extraordinairement calmes quand elles lisaient.

— Que lisez-vous, les filles ?

Grace s'approcha voyant dépasser des paires de pieds et des paires de jambes de derrière une étagère. Une des deux fillettes au moins devait être allongée sur le ventre, à tourner sans doute les pages d'un gros album.

Mais Grace ne vit ni livre ni album. Juste deux fillettes étalées l'une en face de l'autre dans l'allée, toutes deux la tête penchée sur quelque chose.

— Qu'avez-vous trouvé ?

Celle qui était probablement Pernelle se retourna en s'appuyant sur son coude et, ouvrant sa bouche sur un sourire édenté, cria joyeusement :

— Une araignée !

Grace se pétrifia, écarquilla les yeux une nouvelle fois, mais de manière encore plus flagrante que si elle s'adressait à son père, et découvrit la petite bête gesticulant sur le sol, prise entre les bras écartés des deux prédatrices.

— Ne lui faites pas de mal !

Grace ne s'entendit pas.

— Mais non, elle est mignonne, la rassura Prune.

— On la regarde, ajouta sa sœur.

— Elle est marrante, avec ses grandes pattes, reprit la première. On dirait un pantin.

L'araignée tournait en rond, s'arrêtant parfois, sans aucun bruit. Le parquet ne lui permettait pas de faire *flip flap*. Grace se perdit dans sa réflexion et un rictus passa momentanément sur son visage, puis elle mit fin à leur contemplation.

— Laissez-la aller se cacher, vous l'effrayez.

— Faut pas avoir peur, fit l'enfant directement à l'araignée.

Prune proposa sa main à cette dernière pour que celle-ci y grimpe, mais l'araignée préféra la contourner pour regagner l'obscure quiétude que conférait le dessous du meuble.

— Il faut lui donner un nom, fit Pernelle.

— Elle en a déjà un, coupa Grace face aux propositions que formulaient déjà les jumelles.

Elles la regardèrent, l'une levant la tête du plancher, l'autre se retournant. À présent que l'objet de leur discussion avait disparu, elles se

relevèrent comme d'un même esprit et s'assirent côte à côte, en attente d'une révélation.

Grace n'avait pas le choix que de dire la vérité.

— L'araignée s'appelle Bertille, s'étrangla-t-elle.

— Vous lui avez donné le nom de la librairie !

— C'est exact. On lui a donné le nom de la librairie, répéta-t-elle comme pour s'en convaincre. Mais ne le dites pas. Vous savez, tout le monde n'est pas comme vous, deux adorables petites personnes. Les gens ne comprendraient pas et voudraient faire du mal à Bertille. Donc si vous tenez à elle, vous devez m'aider à la protéger. Vous tenez à elle ? voulut s'assurer Grace.

Les jumelles affichèrent leur mine la plus sérieuse et acquiescèrent en rythme comme si leurs esprits étaient reliés. Et elles détalèrent rejoindre leur mère.

— Ma pause est terminée, fit Catherine.

La petite famille quitta la librairie non sans des regards en arrière, aussi bien du côté des filles curieuses de revoir Bertille que de leur mère nostalgique du calme qu'elle laissait derrière elle.

— Bertille va bien, répondit Grace sans détour.

— Tu sais ménager tes effets.

— Elles l'ont trouvée et j'ai été obligée de leur dire comment elle s'appelait.

Auguste sonda sa fille.

— Elles ont fait la conclusion inverse, qu'on a nommé l'araignée par rapport à la boutique.

— L'honneur est sauf, conclut son père sur un ton faussement inquiet. Quand bien même elles auraient deviné, ce n'était pas grave. C'est même marrant comme anecdote.

— Elles vont le répéter…

— Répéter quoi ? les interrompit Iris en se faufilant par la porte laissée entrouverte telle une chatte entrant par la chatière.

— Bonjour, madame ! lança Auguste. Et bonjour… monsieur, dit-il à l'homme qui prenait soin de fermer la porte derrière eux.

Auguste ne reconnut pas Ernest mais le second homme qui passait ses journées sur le banc avec les deux autres commères.

Le Baron leur adressa un signe de tête en guise de salutation et

posa ses yeux sur Iris qui, décidément, aimait jouer les guides touristiques.

Encore une fois, Auguste se sentit mal à l'aise, comme un mannequin en vitrine tandis que Grace tentait de cacher son air interrogateur.

— Il voulait voir à quoi cela ressemblait de l'intérieur… Il a connu la première librairie, justifia Iris.

Auguste comprit la nostalgie qui devait animer l'homme et acquiesça lourdement. Il se mit en retrait près du comptoir et invita sa fille d'un regard à les laisser tranquilles.

— Elle va nous ramener tous les hommes de la ville, tu crois ? chuchota Grace. Elle veut les caser ? On dirait qu'elle cherche à se montrer avec comme si elle exposait une nouvelle paire de boucles d'oreilles. Et ces deux-là, c'est une sacrée paire !

— Je ne sais pas…, répondit Auguste tout bas. Ils n'ont pas l'air d'être en couple. Et puis il y a l'autre petit bonhomme aussi. Je pensais qu'elle le… enfin qu'elle était avec, quoi.

— Elle est peut-être moderne ; elle a peut-être plusieurs amants.

Auguste rassembla une liasse de brouillons en les tapotant sur le comptoir. Il surveillait du coin de l'œil ces visiteurs.

— Oui, merci, bonne journée à vous ici ! leur lança-t-il quand ils décidèrent subitement de partir.

— Tu crois qu'elle va nous en ramener un autre ? On va finir par faire payer l'entrée…

— Je ne sais pas…, répéta Auguste. Il me semble qu'ils ne sont que trois sur le banc dehors.

Grace se rangea à son avis et resta dubitative, les yeux fixés sur la porte.

— Deux mecs…, fit Grace pour elle-même, à demi épatée par ses performances. Tu devrais lui demander conseil, papa !

— À quel sujet ?

— Tu sais bien. Ça te ferait du bien de sortir un peu, du voir du monde, faire des rencontres, ce genre de choses.

Auguste lui jeta un vif coup d'œil et tapota encore ses feuilles.

— Je ne crois pas t'avoir déjà vu avec une femme, papa… Pas depuis maman.

# Chapitre 8
# Les acteurs et les sourcils

Franklin quitta le lycée en milieu d'après-midi et, sur le chemin le ramenant à la maison, fit un détour par le centre-ville pour allonger de quelques minutes le trajet qui le séparait de ses leçons de physique.

Il passa devant un vendeur ambulant de gaufres. Alléché par le doux effluve qui s'en échappait, il trouva de l'autre côté de la rue un camion ouvert sur son flanc et le cuisinier qui s'affairait à rassasier ses clients. Il vit une famille se faire servir. Les enfants, un petit garçon et sa grande sœur, se délectaient sans attendre. Franklin inspira profondément, comme pour se nourrir de ce spectacle et du souvenir que cela lui évoquait, et passa son chemin.

Il s'aventura dans le jardin public qui faisait face à l'hôtel de ville et que de nombreux arbres encerclaient comme des badauds autour d'une personne tombée au sol. « Reculez, il a besoin d'air ! » Un d'entre eux aux ramifications biscornues donnait l'impression d'être penché au-dessus du jardin comme l'aurait fait un homme proclamant « Laissez passer, je suis médecin ! »

Franklin arpenta si lentement le parc qu'il finit par s'arrêter. Debout, immobile, les mains dans les poches de son blouson, l'une tenant son téléphone, l'autre triturant ses écouteurs, il prenait de plein fouet un bol d'air frais. Aussi statique qu'un des arbres en attente d'un diagnostic « Alors docteur, va-t-il s'en sortir ? », Franklin était invisible dans le paysage. Il se rapprocha d'un banc et s'y laissa tomber.

Son attention se porta sur une mère assise non loin et ses deux fillettes qui chahutaient autour d'elle. On aurait dit des électrons gravitant avec énergie autour de leur noyau. Le noyau était étrangement las.

— Mangez vos compotes ou on ne va pas à la librairie, les menaça Catherine.

Franklin vit les fillettes, qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, s'asseoir avec regret et biberonner leur gourde de pomme-poire.

Franklin les observait d'un air absent. Il laissa ses pensées se perdre un moment, son regard partant à la dérive. Le vent ébouriffait ses cheveux. Puis son attention convergea de nouveau sur les fillettes. Elles étaient assises sagement sur le banc, les jambes battant la mesure dans le vide.

Prune et Pernelle finirent leur goûter et reprirent leurs enfantillages, sous le harassement non dissimulé de leur mère. Elles courraient autour du banc et Catherine se concentrait pour ne pas avoir le tournis.

Pernelle tomba, Prune s'arrêta pour la secourir. Catherine soupira. Et Franklin étouffa un rire.

— Hé, c'est pas drôle ! l'attaqua Prune. Elle aurait pu se faire mal.

— J'ai rien dit ! l'arrêta Franklin en croisant pour la première fois son regard.

La petite fille soutint le sien. Franklin baissa les yeux sur son téléphone. Fâchée, Prune fronçait les sourcils et guida sa sœur jusqu'à leur mère.

Catherine regarda en soupirant le vêtement tâché qui lui demanderait encore tout un savant calcul de prélavage et profita du répit pour lever le camp. La petite famille quitta le parc, non sans jeter des regards menaçants de la part d'un de ses membres à cet ignoble personnage qui s'était moqué d'une des leurs.

Puis Franklin rentra également chez lui. De nombreuses fois appâté sur le chemin, la faim le guettait. Son goûter ne serait pas cependant préparé par sa mère ni son père, et il n'avait aucune sœur après qui courir.

Le cartable toujours sur le dos, Franklin fit le tour des placards et sortit un bol, un verre, une cuillère dans l'un, ainsi que de quoi se constituer un petit-déjeuner à cinq heures de l'après-midi dans un autre. Il monta chargé à l'étage, passant devant les mêmes portraits de famille qui lui souriaient depuis des années dans l'escalier, et alla se reclure dans sa chambre d'adolescent. Ses parents ne rentreraient que bien plus tard.

Franklin se débarrassa rapidement de ses devoirs avec le strict effort minimum. Un calendrier imprimé à partir d'une image trouvée sur internet lui rappelait les dates de ses prochains examens blancs. Il culpabilisa un peu de ne pas autant réviser qu'il le fallait et accepta lors des négociations avec sa conscience de garder ouvert ses cahiers quelques minutes de plus. Sa concentration ne fut pas aussi conciliante et préféra se disperser sur ses posters de cinéma affichés au-dessus de son bureau.

Franklin lissa la page de son agenda qui le renvoyait au jeudi de la semaine suivante et relut la consigne qu'il avait écrite en travers :

*Faire recherche orientation pro*

Franklin savait que le temps passerait vite, qu'il lui fallait urgemment réfléchir et trouver ce qu'il voulait faire à la prochaine rentrée, ce qu'il voulait faire de sa vie. Il savait qu'il n'avait pas jusqu'à septembre prochain pour se décider mais jusqu'au printemps grand maximum. Il lui faudrait à cette période remplir des candidatures, faire des dossiers, et tout cela ne l'enchantait guère car il n'avait aucune idée de ce qu'il voulait faire.

Franklin avait repoussé ce choix toute sa scolarité ; il lui fallait maintenant prendre une décision. « Je verrai ça plus tard » n'était plus une réponse qu'il pouvait servir avec la certitude qu'on abonderait dans son sens. Maintenant, les gens exigeaient des réponses, à commencer par Franklin lui-même.

Il lança plusieurs recherches sur internet et, ne trouvant rien de concluant, se laissa tomber en arrière dans sa chaise à roulettes. Il regarda ses héros de films préférés qui décoraient son mur.

— T'as suivi quelles études pour être agent secret ? demanda-t-il à l'un

d'entre eux. Et ça paye bien, cambrioleur ? s'enquit-il auprès d'un autre. Tueur à gages, c'est une vocation ?

Les trois personnages étaient interprétés par le même acteur. Franklin les dévisagea tour à tour et se fit la réflexion qu'indiquer un de ces métiers-là dans son dossier ne plairait pas à son professeur.

Il était à présent tard et Billie avait été la dernière à partir. Elle avait attendu patiemment que tous ses collègues finissent leurs comptes rendus de la journée et s'en aillent pour, à son tour, fermer boutique.

Elle avait marché dans le soleil déclinant, les yeux fixés sur le sol devant elle, la bouche grimaçant un douloureux dégoût. Elle était arrivée chez elle, avait posé ses clefs, son sac, ouvert le frigo, puis l'avait refermé, et était allée se coucher sur le canapé duquel elle avait extirpé la télécommande. La télé s'était allumée sur un programme qu'elle ne voulait pas regarder. Elle avait zappé, plusieurs fois, et s'était rabattue sur une émission de télé-réalité.

Billie avait ramené ses genoux près de son ventre et, regardant de mauvais acteurs surpayés faire semblant de se détester, elle s'était mise à pleurer.

D'abord en silence, sa bouche s'était ouverte et tordue, sa poitrine s'était soulevée, lui intimant de reprendre son souffle, et le menton avait commencé à trembloter. Puis étaient venues les larmes. Créées pour huiler la mécanique du chagrin, elles glissaient dans les rouages de sa peine de cœur.

Billie sanglotait à présent. Nicolas occupait ses pensées et toute sa peine était dirigée contre lui, pour lui. Elle se rattachait à de futiles espoirs pour ne pas se laisser complètement disparaître dans le tissu de son canapé. Elle s'imaginait qu'il allait débarquer d'une seconde à l'autre pour lui annoncer qu'il s'était séparé de cette Candice et qu'il avait ouvert les yeux sur les sentiments qu'il nourrissait à l'égard de sa merveilleuse collègue qu'était Billie. Cela ne pouvait se passer autrement.

Et à chaque fois que ses espoirs se confrontaient à la réalité, ils lui arrachaient un hoquet de douleur dans sa gorge déjà obstruée.

Billie regarda son téléphone ; elle n'avait aucun message. Il lui suffisait de lui écrire et il lui répondrait. Il était comme ça, Nicolas, à la fois ailleurs et disponible.

Billie avait perdu Nicolas deux fois. Une fois parce qu'il avait annihilé toutes chances de former un couple avec elle. Une autre fois parce que désormais, elle le fuyait. Elle l'avait perdu en tant qu'amoureux mais aussi en tant qu'ami. Malheureusement pour elle, ses sentiments n'avaient pas disparu avec lui.

Elle se fit la réflexion entre deux fantasmes inavouables qu'elle pouvait quand même remédier à un des deux problèmes. Si elle n'était pas capable de changer les sentiments de Nicolas, elle pouvait au moins faire en sorte de ne plus souffrir de son absence.

Il suffisait d'arrêter de le fuir. Elle ne ferait de mal à personne en s'autorisant à le considérer à nouveau comme un ami. C'est ce que Nicolas était avant tout, son ami et il lui manquait terriblement.

Entre deux mouchages de nez bruyants et visqueux, Billie se releva et entrevit un espoir. Elle sourit aux mauvais acteurs qui continuaient de beugler dans leur villa de rêve à propos de sujets qui la dépassaient.

Quand le lendemain matin, elle se rendit au travail, Billie marchait d'un pas plus vif. Elle se sentait légère. La même légèreté qui l'accompagnait il y a quelques semaines quand elle attendait impatiemment le retour de vacances de Nicolas.

Billie avait décidé qu'elle ne serait qu'à moitié malheureuse d'avoir laissé échapper cet homme si formidable. Elle n'avait pas à se punir en s'éloignant encore plus de lui.

Conformément au planning qui avait été donné en début de mois, Nicolas ferait l'ouverture ce jour-ci et serait seul suffisamment longtemps pour laisser à Billie le temps de s'entretenir avec lui.

Billie imaginait simplement le retrouver, le saluer, échanger, rire avec lui probablement. Elle n'allait pas faire de déclaration d'amour, ne prévoyait aucune situation embarrassante. Bien qu'elle gardât en tête la dernière fois qu'elle avait marché avec autant d'assurance et la manière dont ça s'était soldé, elle ne voyait pas ce qui pourrait cette fois contrecarrer ses plans. Elle avait déjà eu droit à l'annonce de la petite-amie, elle avait déjà donc eu droit au pire.

Elle arriva à l'auto-école et eut la satisfaction de découvrir Nicolas derrière le bureau de l'administration. Elle ne perdit pas de temps pour appliquer son nouveau plan.

— Salut, Nic ! Ça va ? lança-t-elle tout sourire.

— Aussi bien que toi, j'ai l'impression ! Tu as meilleure mine.

— Comment ça ? s'enquit Billie innocemment.

— Ça n'allait pas ces temps-ci, si ?

Billie se glorifia de l'attention que Nicolas lui accordait pour remarquer sa peine. Elle préféra pour autant nier.

— Oh, un coup de mou avec l'automne. Pas de quoi s'inquiéter !

Ce n'était pas le moment de remuer le couteau dans la plaie ni de risquer une déclaration d'amour incontrôlée.

— En tout cas, ça fait plaisir.

Billie redécouvrit ce sourire qu'elle aimait tant lui voir par le passé et s'appesantit sur ses souvenirs. Se raccrochant à son nouvel objectif, elle inspira profondément et lui rendit un air jovial dont elle l'avait privé tout le mois de septembre.

Il n'était pas question de flancher si tôt. Elle savait que ce serait une épreuve que d'être si proche de lui, et pourtant si loin.

— Tu es libre un soir dans la semaine ? Pour aller boire un verre ? proposa Nicolas.

Décidément, cette journée s'annonçait parfaite.

— Je voudrais vraiment te présenter Candice, tu vas l'adorer.

Billie verrouilla son sourire, laissant ses prémolaires apparentes et hocha silencieusement la tête.

*Bon, ça aussi, c'était à prévoir*.

Franklin avait une heure de battement entre son dernier cours et son entraînement d'escrime. Sur le chemin, il fit à nouveau escale dans le parc. Catherine et ses filles arrivèrent ensuite.

Quand Prune le reconnut, elle réagit avec la même assurance qu'une personne adulte, comme si elle avait l'âge et l'expérience pour être agacée des choses de la vie. Ni Pernelle ni leur mère ne semblaient se soucier de sa compagnie et elles prièrent Prune d'en faire autant. Franklin murmura un bonjour en réponse à celui de Catherine.

Cette dernière s'affaira autour du goûter des filles pendant que celles-ci dégourdissaient leurs courtes jambes dans l'herbe.

Prune repéra deux bâtons qu'un promeneur avait dû lancer à ses chiens quelques heures plus tôt et, en donnant un à sa sœur, la provoqua en duel avec son épée de fortune.

Tandis que Prune chargeait avec beaucoup d'assurance, Pernelle battait en retraite. L'une accompagnait son assaut avec des rugissements, l'autre se défendait comme elle le pouvait.

Franklin les regarda gesticuler et s'approcher dangereusement du parterre de fleurs.

— Les fleurs, les filles. Les fleurs…, fit Catherine sans lever les yeux de ses clémentines.

Les jumelles écoutèrent vaguement leur mère et Prune ramena sa sœur vers le banc à grands coups d'épée que Pernelle paraît tant bien que mal.

Franklin était impressionné et suffisamment expérimenté pour anticiper la chute de Pernelle.

À peine eut-il le temps d'ouvrir la bouche et de tendre un bras comme pour la retenir que l'enfant était assise sur ses fesses dans l'herbe humide.

Impuissant, il tira une moue non surprise.

Cela n'échappa pas à Prune qui, forcément, reportait l'agacement causé par la peine de sa sœur sur cet épouvantable étranger qui se mêlait encore de leurs affaires.

— Tu l'as déconcentrée, justifia Prune.

Franklin ouvrit grand les yeux.

— Elle me tournait le dos, elle ne pouvait pas me voir.

Prune n'avait pas encore beaucoup de répartie pour réfuter cet argument. Sa défense ultime fut de froncer les sourcils. Prune fronçait souvent les sourcils.

— J'ai glissé, fit Pernelle en se relevant.

Elle alla voir sa mère qui posa les clémentines à côté d'elle et regarda la jupe salie de sa fille avec beaucoup de circonspection.

— Tu t'es fait mal ?

Pernelle hocha la tête de gauche à droite.

— J'ai pas fait exprès, maman.

— Je sais bien, ma chérie. Ce n'est pas grave. Fais attention, Prune, avec ta sœur.

— Oui, maman, promit l'intéressée. Tu ne tombes plus, hein, la pria-t-elle comme si cela dépendait de sa volonté.

— Je vais faire attention.

Les deux fillettes reprirent doucement leur duel et Franklin vit clairement Prune réduire ses performances pour laisser gagner sa sœur.

En bon escrimeur, Franklin évalua la progression de celle qu'il avait compris s'appeler Pernelle et fit forcément un commentaire.

— Mets ton pied gauche perpendiculairement à ton pied droit, au niveau du creux.

Pernelle le dévisagea. Son jeune âge ne lui permettait pas encore d'intégrer un si vaste vocabulaire.

— Comme ça, illustra Franklin en se levant et en prenant la posture adéquate. Et tu avances en gardant cette position.

Franklin fit quelques pas en avant et en arrière pour lui montrer comment faire.

— Tu ne tomberas plus, de cette façon.

— Qu'est-ce que tu en sais ? intervint Prune. Tu es trop vieux pour jouer.

Catherine pouffa de rire et invita le jeune homme à ne pas faire attention à sa hardiesse.

Prune avait tout l'air de défendre sa sœur d'une menace imminente.

— Je peux ? fit Franklin en tendant la main vers le bâton de Pernelle.

Il renouvela son interrogation auprès de leur mère qui l'invita à se faire plaisir.

— Si vous y arrivez… Moi aussi, je suis trop vieille pour être autorisée à jouer avec elle.

D'un mouvement de sourcils, Prune défia Franklin de l'approcher avec le jouet qu'il avait volé à sa sœur.

— Si elle refuse de me combattre, je penserai simplement qu'elle a peur de perdre, face à un *vieux* en plus…

Piquée dans son orgueil, Prune l'attaqua sans sommation.

Franklin sourit et para le coup, les suivants, et la fit reculer dans les fleurs. Enfin, il la frôla du bout du bâton et s'exclama :

— Touché !

— Tu triches.

Franklin rit de sa mauvaise foi et rendit le bâton à Pernelle. Il revint sur les graviers et se frotta les mains pour enlever les résidus de bois et de terre qui s'y étaient déposés.

— Les filles, venez manger.

Elles lâchèrent les bâtons et accoururent, les mains sales tendues

devant elles. Catherine versa un peu d'eau dessus et les frictionna.

— Faites voir les vôtres.

Franklin accepta et se les frotta tout seul comme un grand sous le mince filet d'eau que versait la femme attentionnée au-dessus de l'herbe.

Prune ne loupait pas une miette de cette attention faite à cet étranger.

— Vous voulez une clémentine ? proposa la mère. Je les ai toutes épluchées sans faire attention et les filles ne mangeront pas tout.

Catherine fit asseoir Franklin à sa gauche, tandis que ses filles mangeaient à sa droite. Prune et ses sourcils devraient donc partager son goûter. Et leur banc.

— Tu es au lycée ? Tu permets que je te tutoie ?

— Oui, oui, bien sûr. Je suis en Terminale.

— Ah, bientôt la fin ! Tu sais ce que tu veux faire après ? Entraîneur sportif ? ironisa-t-elle.

— C'est une possibilité, oui. Enfin, de passer pro. En escrime, ajouta Franklin en réponse au sourcil levé de Catherine.

Cette famille partageait un gène sourcilier dominant incontestable.

— Ceci explique cela. Tu vois, ma chérie, finalement il n'est pas trop vieux pour jouer avec des épées.

Prune grogna et continua de manger sa clémentine, quartier par quartier. Elle ne lui en laisserait aucun.

Quand Franklin eut fini la sienne, il resta quelques secondes supplémentaires, comme pour profiter de l'aura de cette famille réunie.

— Elles sont mignonnes, vos filles, glissa-t-il à leur mère.

— Ça leur arrive. Si seulement, elles ne faisaient pas fuir leurs nounous… Je vais finir par soudoyer le premier venu pour les garder quand je travaille. Ça ne t'intéresse pas, toi, nounou ? lança Catherine sans attendre de réponse.

Franklin rit à sa blague et revint sur sa question.

— Pour de vrai ? Vous pensez que je peux le faire ?

— Tu as montré tout à l'heure que tu étais capable de te faire entendre ! Je cherche quelqu'un pour faire la navette entre l'école, les activités et la maison…

Catherine énuméra ses besoins. Franklin commentait dans sa tête chacune des missions et prit note du montant qu'elle était prête à le payer.

Impuissante face à l'entretien d'embauche qui se déroulait sous ses yeux, Prune tenta un compromis :

— Tu ne préfères pas lui donner une autre clémentine, maman ?

# Chapitre 9
# Les synonymes et les fauteuils

Victor avait pris goût à travailler à la librairie. Il s'y rendait plusieurs fois par semaine.

Une après-midi, alors qu'il venait juste de sortir de table, il fila *Chez Bertille*. Aussitôt qu'il sortit de la ruelle qui menait à la place de la mairie, Victor sentit le vent se faufiler dans son manteau. Il le ferma et serra le col contre sa gorge tout en émettant un « brr » surpris.

Victor fit tinter enfin la cloche de la boutique et veilla à ce que le vent ne rentre pas avec lui – la porte marqua une légère résistance. Il salua Auguste puis chercha Grace des yeux.

— Elle est en train de déjeuner. Elle revient pour 14 heures, répondit le libraire à la question silencieuse de Victor.

Victor hésita à le remercier. S'il le faisait, cela signifierait qu'Auguste avait lu dans son esprit, et ç'aurait été très désagréable. S'il ne le faisait pas, eh bien, ce serait impoli. Alors il le remercia et, d'un sourire contrit, pointa de l'index la direction de son bureau qu'il allait prendre.

— Faites, je vous en prie.

Victor passa devant le poêle à bois, sentit la chaleur qui émanait des quelques braises qui rougeoyaient et prit place derrière sa petite table. Il découvrit une corbeille en métal au pied de celle-ci et s'en réjouit.

L'avant-veille, Victor avait particulièrement raturé ses textes et chiffonné assez de feuilles pour que plusieurs boules glissent du bureau et tombent par terre.

Grace était pleine d'attention. Plus tôt dans la semaine, elle avait décalé le présentoir à marque-pages pour épargner l'auteur des rayons du soleil qui l'aveuglaient. Elle lui avait souri, illuminant la pièce. Tous les présentoirs du monde ne suffiraient pas à lui faire de l'ombre.

À peine installé, Victor se releva et se dirigea vers l'étagère des manuels. Il s'était décidé à acheter un dictionnaire des synonymes. Puisqu'il n'emmenait pas toujours son ordinateur portable à la librairie, il ne pouvait pas dépendre continuellement de ses recherches en ligne, comme en témoignait son historique de navigation.

Accroupi derrière l'étagère, occupé à comparer les éditions, Victor se faisait discret. Tant et si bien que Grace ne le trouva pas quand elle

revint de sa pause peu avant 14 heures.

— Il est derrière, le renseigna son père en désignant la pièce du fond.

Grace eut envie de le remercier, mais si elle le faisait, elle aurait donné l'air de le chercher. Or, ce n'est pas du tout ce qu'elle faisait.

— D'accord, dit-elle comme si elle accusait réception de cette indication dont elle ne savait quoi faire.

Dans le doute, elle alla le voir.

— Victor ?

— Oui ? fit-il en se relevant subitement. Je vais prendre ce dictionnaire. Je l'achète. Je vais l'annoter, insista-t-il avant qu'elle n'objecte.

— Vous comptez le lire, celui-là ? s'amusa Grace.

— Je n'ai pas oublié…, s'excusa Victor. J'y pense. Ils sont près de mon lit. Mais je passe la journée les yeux concentrés sur des petits caractères et je n'ai pas la force de lire le soir…

— Ce n'est pas grave, je vous taquine. De toute façon, les livres ne périment pas ! Et pensez à lever le pied aussi, vous devez vous reposer.

— C'est quand même un comble pour un écrivain de ne plus lire de livres…

— Vous écrivez celui que d'autres liront. C'est une belle compensation, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas encore à ça.

— N'avez-vous pas imaginé ce que votre vie pourrait être ? Finir le livre, le corriger, l'éditer, choisir la couverture, attendre impatiemment la sortie…

— Je ne sais même pas ce que je mange ce soir ! Alors imaginer qu'un jour je choisirai la couverture ou comment je le dédicacerai…

— Qu'est-ce que vous mettrez pour moi ? « Pour Grace, la libraire que j'ai rendu millionnaire » ironisa-t-elle.

— Oh, non. Je… j'espère trouver mieux.

Victor réfléchit, les yeux baissés sur le parquet.

— « Pour Grace, dont la lumière a éclairé mes pensées sitôt vous avoir rencontrée et sans qui je ne serais pas entré dans l'histoire… », se perdit l'homme dans les lames du plancher.

Grace resta muette et parut ravie de cette proposition. Embarrassé

de sa pudeur, Victor passa devant elle et alla se faire encaisser le dictionnaire auprès d'un Auguste taciturne.

— Ça ne va pas ? s'enquit plus tard sa fille.

— Ce temps me file le bourdon.

— C'est vrai, le vent se lève...

Grace serra son gilet contre elle et, les bras croisés, découvrit le feu mourant.

— On va commencer par raviver la flamme.

Ignorant les probables regards de Victor pour ne pas encore l'interrompre dans son travail, Grace s'affaira devant le poêle, manipulant petit bois d'allumage et quarts de bûche. Elle prit place ensuite dans un des fauteuils et regarda le temps se gâter derrière la vitre.

— L'après-midi risque d'être calme, les gens vont rester chez eux.

Son père la rejoignit dans sa contemplation et ne put qu'être d'accord avec ses prévisions.

— Regarde-moi ces commères, rit Grace en détaillant les occupants du banc de l'autre côté de la rue. Ils passent leurs journées ici. Je me demande bien ce qu'ils ont à se raconter. Tu crois qu'ils parlent de nous ?

Auguste étouffa un rire.

— Je crois que tu devrais aller leur poser la question. Et profites-en pour demander s'ils recrutent, tu as toutes les qualités.

— Oh, tu exagères. Je travaille, je n'ai pas le temps pour les commérages.

— Ne t'es-tu pas dit que ces gens-là travaillaient aussi avant ? Tu sais, quand je prendrai ma retraite, il ne faudra pas m'en demander plus.

Grace concéda et regarda d'un œil nouveau Iris, Ernest et le Baron. La femme lui paraissait très élégante avec sa chevelure argentée, encadrée par ses deux prétendants. Elle se dit que si elle avait eu son mot à dire dans le choix d'Iris, elle aurait penché pour le Baron. Ils étaient mieux assortis, comme deux premières éditions de grands classiques. Ernest ressemblait plus à un livre de poche que l'on glisse à l'arrière de son jean. Les deux autres, on les manipulait avec des gants blancs.

Le vent soufflait de plus en plus fort. Au lieu de chasser les nuages qui obscurcissaient le ciel de la vallée, il gardait les clients éloignés. À l'exception d'un ou deux égarés, Auguste, Grace et Victor passèrent sensiblement l'après-midi en petit comité.

Grace n'attendit pas qu'il fasse trop sombre pour allumer une lampe de chevet qui se trouvait non loin du bureau de l'auteur. Elle l'entendit la remercier et tous deux, chacun de leur côté de la grande étagère imperméable, sourirent.

De temps en temps, Victor levait la tête et découvrait la progression du mauvais temps. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux de rentrer avant que la pluie se joigne à la fête. Puis son cœur cédait et, lui et sa raison restaient au chaud, au sec, à l'abri de toute tentation et à proximité de Grace. Même s'il s'y était habitué, qu'il pouvait lui faire la conversation sans donner l'impression d'être un loup-garou affamé, son pouvoir sur lui demeurait. Il en profiterait tant que cela durerait.

Soudainement, une bourrasque agita les arbres, les déplumant un peu plus au passage, ce qui fit sortir les libraires et l'auteur de leurs occupations. Grace alla à la porte tandis que son père venait à la vitrine.

— Ils restent là, dans le vent ? s'étonna-t-elle. Ils vont prendre froid avec un temps pareil.

— Invite-les donc à rentrer, fit Auguste.

Les deux se regardèrent, plantés chacun à un bout de la pièce. Grace posa la main sur la poignée de la porte et lui jeta un regard traduisant « pourquoi pas ? ». La cloche que personne n'avait entendu retentir depuis un moment tintinnabula.

— Venez donc vous mettre au chaud ! leur lança-t-elle. Si vous avez encore des choses à vous dire, autant le faire ici. Vous risquez de vous envoler pour un pays imaginaire !

Iris consulta ses deux hommes et les précéda dans leur entrée *Chez Bertille*.

— Ah, quel temps…, fit la femme en desserrant son écharpe. Le rosabel soigne son entrée.

— Approchez-vous donc du feu, leur proposa Grace.

Elle et son père ramenèrent de quoi s'asseoir. Il alla chercher un petit fauteuil dans le coin jeunesse et elle revint de l'étage avec d'épais coussins de sol.

Victor profita de cette agitation pour tenter une sortie. Il s'extirpa de son renfoncement avec sa chaise dans les mains.

— Prenez celle-ci, je m'en vais.

— Restez Victor, il y a assez de place pour tout le monde !

Grace lui intima de reposer sa chaise peu confortable et lui proposa

un coussin, qu'elle posa près du sien entre le poêle et les fauteuils.

— À moins que vous ne vouliez partir ?

— Non ! Non…, répéta-t-il avec moins de vigueur.

— Installez-vous avec nous, ça vous fera du bien de faire une pause. Et je suis sûre que ces messieurs-dames ont des anecdotes à nous raconter au coin du feu !

Les trois personnages désormais installés dans leurs fauteuils grommelèrent comme s'ils n'avaient rien à dire. Mais rapidement, ignorant leurs hôtes, ils reprirent leur conversation.

Grace se tenait à l'affût d'une anecdote croustillante qu'elle pourrait saisir au bond. Le propriétaire du salon de tatouage avait-il enfin avoué à son associée qu'il l'avait dans la peau ? Les belles-sœurs du salon de coiffure qui faisait l'angle s'étaient-elles encore crêpé le chignon ? Est-ce que la femme du dentiste était au courant que sa secrétaire avait les dents longues ? Quelle que soit l'histoire qu'allaient leur conter les trois gargouilles, la jeune femme en salivait d'avance.

— Je vais faire du chocolat chaud ! glapit une Grace impatiente. Attendez-moi ! ajouta-t-elle depuis l'escalier.

Victor resta assis sur le coussin et se demanda à chaque seconde qui s'égrenait s'il n'était pas trop tard pour lui proposer son aide. Il craignait qu'en remuant, il ne se transforme en statue de sel sous l'œil inquisiteur des invités. Il fut soulagé de voir Grace revenir, les bras chargés d'un plateau.

— J'ai pris des guimauves à faire fondre dedans !

L'euphorie de Grace toucha Victor qui accueillit sa tasse avec envie. Les commères acceptèrent les leurs non sans jeter un regard circonspect à ces petites boules blanches et roses. Le voisinage ne tarderait pas à avoir un compte rendu détaillé des talents d'hôtesse de la *nouvelle* libraire.

Pendant quelques instants, on n'entendit rien d'autre que le souffle court et saccadé de lèvres échaudées sur les boissons brûlantes comme autant de femmes en plein travail. Grace devrait se contenter d'un unique « mmh » – elle n'en attendait pas tant de ses convives.

Une fois les langues déliées, les bavardages reprirent. Auguste boucla les comptes de la semaine derrière le comptoir et fit pivoter son tabouret tournant vers l'assemblée. Sa fille et Victor étaient aux premières loges, comme des enfants en pyjama en attente d'une histoire.

— Le rosabel énerve les gens, ça se sent. Tout le monde est énervé en ce moment, décréta Iris.

— C'est courant que le vent énerve, argua Auguste depuis son tabouret.

— Ce n'est pas n'importe quel vent, c'est *elle*, lâcha le Baron d'une voix blanche.

— Qui ça, « elle » ? intervint Grace à demi-tournée vers le feu.

— Rosabelle, répondit-il en insistant sur la dernière syllabe.

— Oh, vous n'allez pas remettre ça, ronfla Ernest.

— Si, racontez-nous, l'encouragea la libraire. Qui est Rosabelle ?

Victor, qui se tenait tout prêt de Grace, naviguait également des yeux entre les flammes dansantes, la libraire et les curieux invités.

— Il y a environ deux siècles, commença le Baron, quand la ville était encore tenue par les héritiers des fondateurs, vivait Rosabelle Cassaudant, leur fille cadette. C'était une jeune fille délicate promue à un grand avenir. Elle était à peine née que l'on connaissait déjà le nom de son futur époux. Un garçon de bonne famille qui ne devait guère être plus vieux qu'elle.

Le Baron tenait sa canne devant lui, fermement ancrée dans le sol, les mains posées l'une sur l'autre. Seule sa fine moustache remuait.

— Ils grandirent ensemble comme des frères et sœurs sans soupçonner le dessein qu'avaient tracé leurs familles pour eux. Puis vint l'âge où les cœurs s'éveillent et Rosabelle fit la rencontre d'un nouvel admirateur. Un domestique. Il avait son âge ou à peine était-il plus vieux, qu'importe peu. Il était arrivé avec sa tante. La dame était aux cuisines, lui à l'écurie. C'était un visage nouveau dans l'entourage de Rosabelle. Avec sa voix chantante, il lui faisait voir le monde.

Le Baron laissa planer dans son timbre un espoir douloureux.

— Ce qui devait arriver, arriva. Ils tombèrent amoureux. Ils vécurent dans le secret. Personne ne devait savoir. Le haut du panier qui s'acoquine avec le bas peuple, vous rendez-vous compte ? Mais se forcer à se cacher les pesait. Ça ne pouvait pas durer, elle devait assumer. Elle se doutait bien qu'en parler à ses parents ne serait pas une mince affaire, mais c'était nécessaire. Seulement, même en imaginant la pire, elle n'eut pas la réaction espérée. Elle découvrit avec amertume que son destin était déjà scellé : elle était destinée à un meilleur mariage. Son ami de longue date et nouvellement prétendant eut la même répugnance à l'épouser, elle, Rosabelle, son amie qu'il considérait comme une proche parente.

Grace et Victor étaient captivés par l'histoire, tous deux tournés face aux fauteuils, le feu brûlant dans leur dos.

— Quand Rosabelle retourna voir le palefrenier, elle lui expliqua et lui promit de régler la situation. Elle trouverait une solution et elle lui assura qu'elle ferait changer d'avis ses parents, mais elle avait besoin que son amant l'attende. Et il lui promit qu'il l'attendrait…

Le Baron reprit son souffle sous l'oreille avide de ses auditeurs.

— Les négociations avec ses parents mirent du temps à faire émerger une réponse qui la satisfasse. Mais elle réussit. Les fiançailles n'étaient plus d'actualité, elle était à nouveau libre. Quand elle revint voir son amant pour lui annoncer la bonne nouvelle, qu'ils pourraient s'unir, elle ne le trouva pas. Elle alla s'enquérir auprès de la domestique de la cuisine – la tante du garçon, souvenez-vous – et apprit que son neveu était parti avec une femme de chambre, qu'ils étaient amoureux et qu'ils allaient officialiser leur union…

Ceux qui ne connaissaient pas déjà l'histoire inspirèrent bruyamment de surprise.

— Rosabelle eut le cœur brisé. Sa tristesse n'échappa à personne et tous apprirent le malheur, si ce n'est le déshonneur, qui s'était abattu sur cette famille. Les Cassaudant tenaient la ville, ce n'était pas rien, glissa le Baron. La jeune fille délaissée ne privait personne de ses plaintes et de ses pleurs. Elle se laissa emporter par le chagrin et mourut dans l'hiver, expédia le conteur sans prendre de gants.

— Elle est morte de quoi ? s'offusqua Victor qui ne pouvait se satisfaire de cette fin.

— Un véritable chagrin d'amour peut être fatal, jeune homme.

— Elle a dû chopper froid, le rassura Iris en ignorant l'orateur. En ce temps-là, on n'avait pas les mêmes toubibs que maintenant.

La justification d'Iris ne plaisait guère plus à Victor.

— Et le rapport avec le vent ? rappela Grace, plus pragmatique.

— Le rosabel souffle en hiver dans la vallée. La légende raconte que c'est l'esprit de Rosabelle qui revient auprès des vivants pour les avertir des maux qui pèsent sur eux…, répondit le Baron d'une voix caverneuse.

— Bah ! Ce ne sont que des histoires, pesta Auguste, resté en retrait. On ne va quand même pas tenir des comptes à un fantôme.

Alors il se produisit ce que certains traduiront par une mise en garde de l'au-delà et d'autres, par une simple coïncidence : l'ampoule du plafonnier grilla et, sans le poêle à bois, tous auraient été plongés dans le noir. Auguste marqua une pause et disposa sur le comptoir des bougies qu'il avait sorties d'un tiroir.

— Peut-être qu'aujourd'hui, les gens ne s'y fient plus, mais quand, à l'enterrement de la petite, le vent a rugi dans le cimetière, ç'en a fait pâlir plus d'un, reprit le Baron.

— Il en existe de toutes sortes, des superstitions ; elles sont là pour faire peur aux gens et les obliger à se tenir à carreau.

Le libraire et le vieil homme entrèrent la tête dans leurs épaules en attente d'une manifestation mystique, en vain.

— Toujours est-il que vous ne trouverez pas beaucoup de filles dans la vallée qui s'appellent Rosabelle, ou quoi que ce soit commençant par « Rose ». La légende a été oubliée, mais la superstition demeure, renchérit le Baron. Je vous mets au défi de m'en trouver une seule heureuse en amour !

Iris qui avait pourtant déjà entendu son compagnon conter cette histoire n'avait pas eu vent de cette superstition. Elle se demanda si son amie Rose du club de couture la connaissait…

Personne ne répondit. L'histoire continuait de faire son bonhomme de chemin dans les esprits. On entendait seulement le bois crépiter et par moment, le vent souffler. Les bougies brûlaient, assurant à leur propriétaire que, contrairement à ce froussard de plafonnier, elles tiendraient bon.

De l'autre côté, le feu éclairait les visages. La lampe de chevet qui englobait plus loin le bureau de Victor jalousait son rayonnement. Au dehors, les réverbères s'allumaient. Ils éclairaient le chemin que devrait bientôt emprunter l'auteur pour rentrer chez lui. Mais il n'en avait pas envie. Cette pause n'avait fait qu'attiser son envie d'écrire.

# Chapitre 10
# Les goûters et la moitié

L'agitation de sa partenaire réveilla Colin.

— Tu pars déjà ? s'enquit-il d'une voix rauque.

— Ouais, je bosse, répondit Romane en sautant dans son jean. Je dois repasser chez moi avant d'aller à la caserne.

Colin ouvrit plus grand les yeux quand il la regarda agrafer son soutien-gorge.

— Je ne dois pas tarder non plus, fit-il en consultant l'heure sur son radio-réveil. Je commence la journée par une visio avec la succursale. Je dois revoir…

— Je t'arrête tout de suite, le coupa Romane. Le prends pas mal, mais ça ne m'intéresse pas.

Colin hoqueta de surprise.

— Je ne te plais pas ?

— Si, si, répondit-elle vaguement. Mais c'est bon, j'ai fait le tour, ajouta-t-elle en décrivant un cercle avec son index pointé sur son corps mince.

— On ne va pas se revoir ?

— Sincèrement ? Non. Je ne vais pas te rappeler. C'est quoi, la cinquième fois qu'on se voit ? Bah ça me suffit. Sinon tu vas commencer à me donner des surnoms mignons, tu vas me mettre en fond d'écran sur ton téléphone… Ça va m'agacer, je n'aurai plus envie de te voir. Je connais la chanson, c'est mieux qu'on en reste là maintenant. Je nous fais gagner du temps.

— Tu te lasses vite ?

— Oh, c'est un euphémisme, fit Romane en relevant sa longue chevelure dorée dans un astucieux mouvement de poignet. Trop d'énergie déployée pour si peu de retours.

— Je comprends, je suis pareil. C'est pour ça que je vois pas mal de filles. Pour gagner du temps aussi. Dans le lot, je me dis qu'il y en aura bien une qui saura me captiver plus longtemps.

— Commence par chasser ailleurs.

— Comment ça ? Il y a des filles bien en boîte.

— C'est clair. Mais toi, t'as une réputation de vrai coureur. T'es connu comme le loup blanc au *Volcanon*. Et regarde-moi, tu n'attires que des filles qui veulent s'amuser, fit Romane en cherchant ses chaussures.

— Non, pas toujours…

— Mmh. Comment tu le sais si tu les plaques aussitôt ?

Colin concéda d'une moue boudeuse.

— Enfin, bref, je dois y aller. Là, tu vois, on papote et ça me saoule déjà.

Colin la regarda filer sans demander son reste. Il était médusé. D'habitude c'était lui qui se sauvait en catimini sitôt que le jour était levé, mais d'habitude il passait la nuit chez ses conquêtes. Il ramenait rarement des filles chez lui, mais cette entreprenante Romane avait insisté. Elle assumait vouloir passer la nuit avec lui et ne voyait pas l'utilité de se cacher derrière l'astucieuse et ingénue proposition d'un *dernier verre*, d'autant plus que son appartement, l'équivalent féminin d'une garçonnière, était préservé de tout passage masculin qui aurait pu vouloir s'y accrocher trop longtemps à son goût.

Colin avait trouvé plus fort que lui, mais sa fascination pour l'indépendance affirmée de cette pompière semblait mettre de côté son argument désignant la clientèle du *Volcanon* comme responsable de ses échecs sentimentaux.

Catherine avait convenu d'une séance commune avec Franklin pour lui montrer toutes les ficelles de la dure tâche de surveiller ses filles avant de le laisser voler en solo.

Franklin avait donc rejoint Catherine à l'école élémentaire des Pierres taillées pour se présenter d'une part au gardien de l'école et d'autre part, faire le chemin ensemble jusqu'à la maison et appréhender tous les obstacles qui composaient le trajet.

— En général, s'il fait beau, elles prennent le goûter au parc de la mairie. Sinon, à la maison. Elles ont tout ce qu'il faut dans leur sac. Elles te demanderont d'éplucher leurs clémentines, mais elles savent faire.

Franklin notait mentalement les consignes. Les jumelles marchaient devant eux.

— Une fois par semaine, on va à la nouvelle librairie. Elles ne te réclameront rien, elles sont prévenues. Mais si elles insistent pour un livre qui leur plaît vraiment… demande aux libraires de mettre ça sur mon compte… Eux aussi sont prévenus.

Franklin réprima un rire.

— Je ne veux pas faire ma mère poule, mais j'ai besoin de savoir où sont mes filles alors préviens-moi de vos déplacements.

— Je vous enverrai un message : « On quitte l'école », « on est au parc ».

— Voilà, exactement. Ça me permet de bosser tranquillement sans m'inquiéter. Le télétravail, ça a ses avantages, mais je sais qu'on peut en conclure que je peux plus facilement m'occuper de mes enfants en étant chez moi… Or je ne peux pas travailler *et* les surveiller. Ou m'absenter une heure pour aller les chercher et les promener. Ça retarde d'autant ma fin de journée… Et il me restera encore à leur faire faire les devoirs…

— Aucun problème. Je vais les chercher, les promène, vous les ramène. C'est dans mes cordes.

— Tu m'ôtes une sacrée épine du pied !

Devant eux, Prune et Pernelle trottinaient en tenant fermement les

bretelles de leurs cartables. Prune tapait du pied dans un caillou échoué sur le trottoir et le faisait avancer dans une trajectoire plus ou moins droite. Pernelle lâchait par moment sa bretelle pour faire glisser ses doigts sur les palissades.

Les fillettes savaient que la prochaine fois qu'on viendrait les chercher à la sortie de l'école, ce serait différent.

Dès le lendemain matin, Franklin reçut son premier ordre de mission pour le soir-même :

C'est bon pour toi ?

Oui c'est bon

Parfait, bon baptême du feu !

Franklin eut un rire incontrôlé quand, tenant son téléphone à l'abri des regards du professeur, il reçut ce drôle d'encouragement.

— Vous êtes avec nous, monsieur Lefèbvre ?

— Oui, oui, pardon.

La journée passa et Franklin se mit en marche vers l'école. Il était motivé, porté par une responsabilité nouvelle.

Les filles le reconnurent dans l'attroupement de parents et le rejoignirent.

— Tu peux dire à maman que tu nous as récupérées, persifla Prune.

— Oui, oui, je le lui dis. Comment s'est passée votre journée ?

Franklin essaya de se montrer le plus aimable possible.

— Vous voulez aller à la librairie, aujourd'hui ?

Prune émit un vague « oui » tandis que la réponse de sa sœur se montra plus franche. Pernelle l'accompagna d'ailleurs d'un sourire par-dessus son épaule pour le rassurer. Prune ne lui faisait aucun cadeau.

Elles marchèrent devant lui jusqu'au parc. Franklin se sentit étrangement inquiet de tous dangers environnants. Il observait les voitures, les panneaux de signalisation, les autres piétons, leur rappelait de bien regarder avant de traverser…

— On sait, s'agaçait Prune.

— Oui, pardon. Mais vaut mieux être vigilant. Moi, je suis en train d'apprendre…

— À marcher ? ironisa l'enfant.

— À conduire. Je passe le permis.

— Tu as quel âge ? Au moins trente ans ?

— Dix-sept. Je commence tout juste à conduire et je me rends compte que c'est vraiment épuisant de tout surveiller.

— Eh bah, t'as pas fini…

Franklin écarquilla les yeux au cartable qu'il suivait et ne répondit pas tant il était décontenancé. Prune était une petite personne qui avait des expressions de grandes.

*On est au parc*

Elles prirent leur goûter sur leur banc non loin de la librairie. Il se fit la réflexion qu'à l'avenir il emmènerait aussi le sien, car il n'était pas près de

manger. Elles se montrèrent calmes. Il n'osa pas s'en réjouir trop vite.

*On est à la librairie*

Franklin laissa les filles ouvrir la porte et se diriger vers leur coin de lecture au fond de la boutique. Il se dévissa le cou pour les garder en ligne de mire.

— Tu dois être Franklin ? Je suis Auguste. Catherine nous a parlé de toi.

— Ravi de vous rencontrer ! Je ne suis jamais venu auparavant…, fit Franklin avec l'air de s'excuser.

— Tu ne lis pas ?

— Seulement les livres pour les cours et ce n'est pas ce que je préfère…

— Y'a pas de mal ! À ton âge, je détestais lire.

Franklin sourit mais ne voulut pas abonder dans son sens. Il n'avait pas envie d'alimenter la discussion autour de ce qu'on finit par aimer avec le temps. La lecture, les goûts musicaux, les loisirs, l'envie de fonder une famille. Tout était sujet à débat quand on était adolescent. Les adultes argumentaient toujours leur position en disant qu'on finirait par changer d'avis quand on serait plus grand. Franklin en avait marre de se faire entendre dire ce qu'il aimerait plus tard…

— Si ce n'est pas les livres, je te souhaite de trouver quelque chose d'aussi distrayant.

Franklin accueillit ce souhait avec plus de légèreté. Cela lui paraissait être un juste compromis.

— Tu t'en sors ? lui demanda-t-il enfin.

— Oui, oui. Elles sont mignonnes.

Auguste lui sourit tendrement et l'invita à faire comme chez lui. « Les bandes dessinées sont au fond à gauche » tenta-t-il une dernière fois, comme si l'homme essayait de faire manger des légumes à un enfant.

Franklin prit cette direction, plus pour s'éloigner du libraire que pour lui faire plaisir. Il jeta un coup d'œil aux filles qui étaient couchées sur le sol en train de jacasser au-dessus d'un gros livre.

Il surveilla l'heure et s'obligea à suivre le conseil de Catherine :

— Donne-leur quinze minutes. Là, tu les préviens que vous allez bientôt y aller. Et après cinq minutes, vous partez. Encore une fois, elles devraient jouer le jeu, l'avait-elle rassuré. Elles savent que sinon on n'y retournera pas de sitôt.

Franklin tenta une percée au rayon jeunesse et regarda ce qu'elles faisaient. Prune et Pernelle étaient allongées côte à côte et tournaient les pages d'un album scientifique. Elles commentaient tout ce qu'elles voyaient.

— Je voudrais bien une vache.

— Maman ne voudra pas.

— Une chèvre, alors.

— Elle ne voudra pas non plus.

— Je ne veux pas un cheval. Tout le monde veut un cheval. Je ne veux pas faire comme tout le monde.

— Maman n'aurait pas voulu de cheval de toute façon.

Franklin se racla la gorge et consulta une dernière fois l'heure sur son téléphone.

— Prune, Pernelle, on va y aller, dit-il doucement.

Prune continua l'inventaire des animaux qu'elle aimerait avoir et Pernelle lui adressa vivement un regard comme pour prendre note de sa remarque. Il lui en fut reconnaissant ; sans cela, il se serait sans doute encore raclé la gorge et Prune aurait rouspété.

Avant qu'il ait eu besoin de se manifester de nouveau, les filles se levèrent et le rejoignirent au comptoir et, pour son plus grand soulagement, les mains vides.

— Vous faites quoi ? demanda Prune à un Auguste particulièrement concentré.

— Je recherche un livre, mais je ne le trouve pas…

— C'est fâcheux pour un libraire.

Franklin étouffa un rire. Décidément, Prune était une enfant pas comme les autres. Et elle avait, de surcroît, plus de conversation que lui.

— C'est un livre très rare et très ancien… Il n'y a eu qu'une édition et il ne doit pas rester beaucoup d'exemplaires en circulation…, dit-il lentement en faisant tourner la molette de la souris.

Franklin se sentit soudainement animé. Il avait matière à participer à la conversation.

— Mon père peut vous aider. Il est marchand d'art, spécialisé dans les livres rares.

Franklin fut invité à noter les coordonnées de son père sur un morceau de papier.

— Horace Lefèbvre, c'est bien ça ? Je vais l'appeler. Je te remercie grandement, mon garçon.

Franklin parut heureux de pouvoir évoquer le travail de son père. Il était rare qu'il en parle de lui-même, lui qui n'avait aucune appétence pour les livres, encore moins ceux qui sentaient la poussière. La seule fois où il en faisait mention, c'était à chaque rentrée dans le formulaire de présentation, à la ligne « profession des parents ».

Franklin et les jumelles parcoururent la dernière portion du trajet.

*On rentre à la maison*

Leur mère les accueillit les bras ouverts.

— Alors comment c'était ? demanda Catherine aussi bien à ses filles qu'à leur chaperon.

— Très bien, affirma Franklin.

— Très bien, confirma Pernelle.

— Tout juste passable, nuança Prune.

Catherine imita Franklin et tira une tête grave, en enlaçant sa fille et se fendit d'un rire.

— Ça reste une bonne moyenne. Filez faire vos devoirs, j'arrive. Tu veux

entrer ?

Franklin refusa l'invitation, prétextant ses propres devoirs, accepta l'argent et rentra chez lui.

En entrant dans sa chambre, il tira de sa poche le billet fraîchement gagné et le glissa dans une tirelire en forme de voiture que son père venait de lui offrir. S'il avait dû lui-même l'acheter, le premier billet y serait passé.

Billie en était à sa deuxième bière. Elle était assise à l'intérieur, face à l'entrée du bistrot, prête à les voir arriver. À chaque ombre qui se profilait, elle inspirait profondément. Mais à cette heure-ci, à l'heure de la débauche, il y avait beaucoup de passage. Elle se dit qu'il valait mieux qu'elle se distraie pour ne pas risquer l'hyperventilation.

C'est à l'instant où elle laissa son esprit se perdre dans les abysses des réseaux sociaux que la réalité la rattrapa.

— Billie ! s'exclama un peu trop fort Nicolas. Tu es venue !

Elle se dit qu'elle ne pouvait pas griller tous ses motifs d'absence si vite.

— Je te présente Candice. Ma chérie, voici mon amie Billie !

— J'ai tellement entendu parler de toi ! se réjouit Candice.

— En bien, j'espère ! ricana Billie.

Et tout le monde gloussa ouvertement, affichant avec ostentation la joie qui les animait.

Candice était sublime. Billie avait eu faux sur toute la ligne. Les photos que Candice publiait sur son compte, aussi réussies soient-elles, ne lui rendaient pas justice. Candice était encore plus belle, au naturel, sans filtre, sans retouches, sans peau affreuse. Billie se sentit cocher une case de plus dans la liste des choses qui l'éloignaient de Nicolas.

Elle la détailla pendant que Nicolas commandait à boire et Billie en vint à la conclusion que même elle, si elle avait dû choisir entre elle et Candice, elle aurait choisi cette dernière.

Une beauté sans précédent. C'était même étonnant, en fin de compte, qu'elle se soit arrêtée sur Nicolas. D'accord, aux yeux de Billie, Nicolas était un magnifique mannequin, mais elle se doutait bien qu'il ne faisait pas l'unanimité. Alors que Candice… même Billie aurait fini par choisir Candice au détriment de Nicolas si elle ne l'aimait pas aussi pour sa personnalité.

Quant à celle de Candice, elle avait la soirée pour la découvrir. Et, sans surprise, Candice était aussi parfaite de ce côté-là.

— Et tu fais quoi dans la vie ? s'enquit Billie.

*À part briser des cœurs.*

— Je suis assistante sociale à Haut-Lavoir, mais j'interviens régulièrement à l'antenne de Château-sur-foin. Je travaille en particulier avec les sans-abris.

*Comment voulez-vous que je rivalise ?*

— C'est beau ! Ça ne doit pas être facile tous les jours.

— Oh, je m'occupe juste de leur trouver un foyer.

*Et modeste, avec ça.*

— Et toi, ça fait longtemps que tu travailles avec *ma Collation* ? roucoula Candice.

*Ta collation ?*

— Plusieurs années, maintenant, calcula Billie d'un regard distrait.

Cela lui parut à la fois si peu et beaucoup. Autant d'années où elle avait eu l'occasion de lui dévoiler ses sentiments, autant de fois où elle l'avait laissé lui échapper. Autant d'occasions manquées. Peut-être que si elle avait fait preuve de courage, la situation aurait été tout autre aujourd'hui. Elle serait peut-être assise en terrasse avec Nicolas à boire des bières réfléchissant au nombre de fois qu'ils en auraient bu ensemble.

— Quelle chance tu as d'avoir pu passer autant de temps avec lui ! s'étonna Candice en ne lâchant pas des yeux son amoureux.

*M'en parle pas…*

Lui ne disait rien, souriait à chacune de ses phrases. Il était transit d'amour, et cela rendait Billie malade.

Elle regarda l'heure et se dit qu'elle avait déjà tenu assez longtemps. Partir maintenant serait tout à fait acceptable.

— On mange ensemble ? proposa Candice.

*Et c'est reparti…*, pensa Billie en acquiesçant.

Candice les pria de l'excuser et prit la direction des toilettes.

— Alors, comment tu la trouves ? Elle est géniale, hein ? voulut savoir Nicolas.

— C'est une chic fille, fit Billie conformément à ce qu'avaient pensé leurs collègues d'elle. Elle est… pleine de vie !

Billie se força à dire un éloge de plus, mais la seule formulation bateau qui lui venait lui faisait encore plus de mal que les autres.

— Vous allez bien ensemble, reconnut-elle.

Nicolas jeta sur son amie un regard plein de tendresse et de reconnaissance.

— Merci beaucoup, Billie, ton avis compte énormément pour moi. Tu es une amie précieuse.

*Une amie.*

À la réflexion, ce compliment lui fit plus de mal que ceux qu'elle avait formulés à l'égard de Candice.

*Si seulement j'avais pu être bien plus…*

— Qu'est-ce que j'ai manqué ? s'enquit Candice.

Billie remarqua que même revenir des toilettes semblait si élégant de la part de cette fille. Elle était d'ailleurs convaincue qu'elle y était allée simplement pour déposer des fleurs, inscrire au rouge à lèvres sur une serviette de papier un message très profond du genre « Si personne ne te l'a dit aujourd'hui, sache que tu es belle » qu'elle laisserait en évidence près du lavabo, et éventuellement retoucher son maquillage pour se sentir comme tout le monde, alors qu'elle n'avait pas besoin d'en porter.

Billie pensait aussi avoir tout vu.

Candice déposa un baiser sur la bouche de Nicolas.

Billie retint son souffle. Maintenant, elle avait tout vu.

Cette dernière image resta imprimée sur sa rétine tout le long du repas qu'elle s'efforça d'écourter en se privant d'entrée, de dessert et de café.

Elle continua de voir son ami de toujours et cette sublime créature s'embrasser tandis qu'elle rentrait seule.

— On te ramène ? lui avait-elle proposé. On est garé tout près.

Billie avait eu en horreur ce « on ». Ça ne faisait pas deux mois qu'ils étaient ensemble, et ils se considéraient comme un « on ». Un tout, un ensemble.

*Je suis sûre qu'elle l'appelle « ma moitié »*, pensa-t-elle en tapant dans un gros caillou qui n'avait rien à faire sur le trottoir.

Quand Billie retrouva son appartement vide, elle se sentit abattue. Sa résolution d'accepter la situation et de composer avec était bien loin. Elle n'avait qu'une envie c'était de se rouler en boule et de pleurer devant la télé. Son échec lui revenait en pleine face et elle avait du mal à le digérer.

— Allez…, murmura-t-elle comme un encouragement. Je suis sûre qu'ils ont fait bien pire que s'embrasser, ironisa-t-elle devant la porte ouverte de son congélateur.

Elle attrapa le pot de glace et alla prendre son dessert devant une rediffusion d'un épisode d'une émission dans laquelle jouaient des acteurs trop payés.

Sur les conseils de Billie, P-A s'était couché tôt. Il s'était endormi tard, mais il s'était couché tôt, pour mettre toutes les chances de son côté le lendemain, lors de son examen du permis de conduire.

— Ah, bonjour ! fit-il en reconnaissant l'examinateur. Vous étiez ma première fois, c'est ça ?

— Et que dites-vous que je sois votre dernière ?

— Ça me dit bien !

— Alors, en selle ! fit l'homme enjoué. Je vous laisse vous installer et quand ça sera bon pour vous, je vous demanderai d'aller en direction de la maison de repos des *Bourgeons bleus*. Vous voyez où c'est ?

— Oui ! On va aller se reposer ? ricana P-A.

P-A était trop fatigué pour bâiller. Son excitation mêlée à l'appréhension s'exprimait à travers un humour déplacé. Billie resta muette à l'arrière, attendant la fin de ce supplice pour tous les trois.

Il y avait habituellement beaucoup de monde en ville en milieu de matinée. P-A faisait du coude à coude avec les autres automobilistes et s'impatientait. La maison de repos des *Bourgeons bleus* n'était plus très loin.

La voiture banalisée de l'auto-école arriva enfin à l'unique feu tricolore de la ville. Il était rouge. En queue de peloton, P-A calcula ses chances de pouvoir passer avec les autres voitures.

*Ça passe*.

Le feu devint vert. Le chef de file démarra sans demander son reste. Les autres voitures suivirent. Elles s'égrenaient comme autant de perles qui glissaient sur un fil.

P-A embraya et passa la première. Le devant de la voiture vibrait. La main sur le frein à main, son pouce jouait avec le bouton. Le regard de P-A alternait entre le faisceau vert sur sa droite et les feux stop qui s'éteignaient deux par deux devant lui.

Il desserra le frein, fit rugir le moteur et sitôt que la voiture qui le précédait avança, il lui emboîta le pas. Celle arrivée derrière lui le suivit avec moins de fougue.

*Ça passe*.

Plus que quelques voitures avant de franchir la ligne. De part et d'autre de la voie, les voitures, les bus, les cyclistes attendaient leur tour qui viendrait bien assez vite.

Le feu passa à l'orange. P-A pressa la pédale d'accélération, se souvenant qu'il était dangereux de piler dans un carrefour. Le voyant vira au rouge. La voiture devant lui franchit avec succès la ligne d'arrivée et il en fit de même. Si bien que le flash du radar le félicita, immortalisant son sourire victorieux et le regard en biais de l'examinateur, profondément outré.

— Ça paaasse ! s'écria P-A.

Il jeta un regard à son voisin et se demanda pourquoi il n'affichait pas la même béatitude.

— Ça passe pas ?

— Garez-vous, je vous prie.

# Chapitre 11
# Les photos et le bol de soupe

Auguste avait fermé la boutique, éteint les lumières, mis une bûche pour la soirée et était remonté chez lui. Grace était au-dessus et descendrait pour le dîner. Il avait encore un peu de temps devant lui avant de cuisiner.

Sans y avoir songé ni s'y être préparé, Auguste assouvit un désir aussi pressant que soudain. Il sortit un petit carton du placard sous l'escalier et le ramena sur la table basse. Assis sur le canapé, il en redécouvrit le contenu.

Peut-être qu'Auguste ne vit pas le temps passer ou que Grace descendit plus tôt que d'habitude, mais le fait est qu'elle le surprit en pleine contemplation d'un vieil album.

— Ce sont des photos de toi et de maman ? s'enquit-elle en s'asseyant à son côté, les pieds sous ses fesses.

— Oui… Ça remonte au début, avant toi.

— Je ne crois pas les avoir déjà vues, releva Grace.

Elle sortit une des photos de l'album pour la regarder de plus près.

— Vous étiez jeunes…

— Ta mère a forcément dû te les montrer, répondit-il à sa première remarque. On les a fait développer en double.

Grace rangea le cliché de deux jeunes personnes et s'empara d'un autre. Elle était sidérée par la métamorphose de ses parents en trente ans.

— Sur celle-ci, tu venais de naître.

Grace regardait le visage de sa mère à la fois rougi par l'effort et les larmes et plus radieux que jamais. La petite Grace était à ce moment-là invisible dans les langes. Seule une petite main dépassait, serrant fort l'index de sa maman. Son père affichait la même mine éclatante.

— Ah ! Toi aussi, tu avais pris du ventre !

— Tu sais ce qu'on dit, je l'ai soutenue pendant la grossesse. Mais j'ai mis plus de temps à le perdre…

Grace souriait jusqu'aux oreilles.

— Vous êtes beaux, dit-elle en faisant traîner le dernier mot.

— Tu lui ressembles.

Elle lui sourit encore. Elle ne se lassait pas d'être comparée à sa mère dont elle était le portrait craché. Une femme blonde aux yeux bleus, tout comme elle. Ce n'était pas rare que les vieux amis de la famille le lui rappellent...

— Elle te manque ? demanda Grace.

— Tous les jours.

— À moi aussi…

Un silence s'installa. Grace regarda son père sortir les souvenirs qu'il avait conservés dans ce vieux carton abîmé sur lequel étaient rayées plusieurs mentions de ce qu'il avait dû contenir par le passé. Une fois apparaissait le mot « vaisselle » tandis que « livres » avait été gribouillé sur au moins deux faces de la boîte.

Elle recelait à présent un vieux t-shirt de festival, une peluche mal léchée, un livre corné, plusieurs CDs gravés et quelques autres babioles sans valeur, mais qui en avaient sans doute pour la personne qui les conservait.

Grace ne voulait pas interrompre ce moment de retrouvailles avec ses souvenirs, mais elle commençait à avoir faim.

— Appelle-la, ça lui fera plaisir ! Ça fait un moment que je ne l'ai pas eue non plus, d'ailleurs… Bon, on va manger ?

Le vent ne s'était pas calmé. Le rosabel soufflait toujours, mais les gens avaient décidé de ne pas se priver plus longtemps et avaient fini par sortir. Ils étaient seulement bien couverts, emmitouflés dans leurs manteaux d'hiver sortis en avance.

— Quand la pluie prendra le relai, ce sera pire. Au moins, pour l'instant, on est au sec, commenta Grace en ranimant le foyer.

Le bois de la nuit n'avait pas entièrement brûlé et les quelques braises lui facilitaient le travail.

— Mmh, fit Auguste devant le comptoir.

Grace frotta ses mains noircies par endroit par le charbon et se joignit à lui dans l'ouverture de son précieux colis.

— Bas les pattes ! Tu vas tout me salir.

Grace râla et, les mains jointes dans son dos, se tint à bonne distance.

— Monsieur Lefèbvre est vraiment un expert ; il a réussi à mettre la main sur ce livre. Ça relève du génie.

— N'exagère pas non plus, papa. Ce n'est pas une carte au trésor ou la recette pour transformer le plomb en or.

— Ça reste la seule unique édition d'un livre vieux de cent ans dont la plupart des exemplaires a disparu, et les autres sont je ne sais où dans le monde.

— Oh, je ne suis pas sûre qu'un bouquin sur Château-sur-foin s'en aille aussi loin. Qui ça peut bien intéresser ?

— Victor, pardi !

— En même temps, c'est pour lui que tu l'as cherché.

Menottée, elle détailla son père sourire à pleines dents en extirpant le bel ouvrage de son emballage. Elle se fit la réflexion qu'il avait dû exprimer une joie similaire à sa naissance.

— Victor va être content ; il n'avait pas l'air d'y croire quand il m'a donné les références.

— En tout cas, le temps qu'il le lise, l'hiver sera passé, estima Grace d'un air sarcastique en regardant la taille du bébé.

— C'est un bel objet, confirma le libraire en le soupesant.

— Bon, tu l'ouvres ou je dois attendre que Victor découvre son cadeau ?

— C'est vrai que ça t'embêterait vraiment de le lire avec lui, murmura Auguste qui contemplait maintenant la quatrième de couverture.

— Mmh. Je vais me laver les mains ; peut-être qu'à mon retour tu seras en train d'étudier le dos, se moqua-t-elle.

En redescendant, elle surprit Victor en pleine pâmoison. Il ne s'était pas encore débarrassé de son manteau et les deux hommes feuilletaient l'ouvrage comme s'il s'était agi d'un artefact retrouvé dans des catacombes.

— Et regardez ces gravures, quel travail…, souffla le libraire.

Victor était muet, il réservait ses appréciations pour lui-même.

Grace fit le tour du comptoir pour leur faire face ; ils la remarquèrent à peine. Victor bégaya un timide « bonjour » accompagné d'un sourire denté. Elle se demanda s'il lui était adressé ou si ce n'était que la manifestation de l'émerveillement qu'il avait pour le livre.

— Je ne le mets pas en vente, l'informa Auguste. Il restera ici, à la consultation.

— Il faudrait l'exposer derrière une vitre, dit Grace.

— Une idée que tu pourrais ajouter à ta liste : installer une vitrine.

Grace n'avait pas attendu de pouvoir se reposer sous ses lauriers pour anticiper les prochaines améliorations à apporter. L'aménagement d'une armoire vitrée n'en était qu'une parmi tant d'autres.

Victor n'interrompit pas cet échange et emporta avec lui le livre qui ne faisait plus soudainement l'objet de convoitises de son nouveau propriétaire. Il le posa sur son bureau et entreprit de le lire.

Ce jour-là, Victor n'écrivit pas. En revanche, il lut beaucoup. Il prit des notes sur son cahier, indiquant les chapitres importants. Il ne se risquait pas à glisser des marque-pages.

— D'ailleurs, si vous en avez besoin pour vos autres lectures, nous en avons de très beaux, lui avait rappelé Grace en lui présentant le tourniquet. C'est une habituée, Marie, qui les fait avec ses enfants. Vous serez peut-être amené à la rencontrer. Ils illustrent des expressions locales, comme « Gagner son avoine », ça veut dire..., avait-elle laissé en suspens face à l'indifférence de l'auteur, trop absorbé par son nouveau jouet.

Victor parcourait l'ouvrage avec une lenteur religieuse, tournait les pages comme on relevait le voile d'une mariée et découvrait avec appréhension la beauté qui se cachait derrière.

Chaque page tournée était une nouvelle aventure dans le passé de la ville. Le livre faisait état de toute l'histoire de Château-sur-foin depuis sa fondation. Les éléments étaient restitués de manière factuelle, sans romance ni effort de narration.

Il y a cent ans, le collectif d'auteurs avait abattu un travail monstre que Victor s'épargnait de faire aujourd'hui. Il ne faisait que lire le fruit d'un dur labeur et peut-être en tenterait-il un semi.

— Il s'appelait Thibalt, murmura Victor.

— Vous m'avez parlé ? s'enquit Grace, apparue de derrière une étagère comme si elle était montée sur ressort.

— L'amant de Rosabelle, le palefrenier, il s'appelait Thibalt. Il avait l'air d'un type bien...

Grace croisa le regard de l'écrivain qui lui sembla descendre d'un avion après un voyage étrangement long.

La légende contée par le Baron avait trouvé un véritable écho en Victor. Il avait été charmé par cette histoire et était avide d'en savoir plus. Le soir même, dans son lit, il avait fait des recherches sur des livres qui pouvaient le satisfaire, mais il s'était rendu compte qu'il n'y en avait pas ou, plutôt, qu'un seul et qu'il était introuvable. La maison d'édition qui l'avait publié avait disparu.

— Elle a dû être rachetée par une autre, avait expliqué Auguste le lendemain matin. Je vais voir ce que je peux faire.

Victor avait entrevu un espoir. Qui mieux qu'un libraire pouvait l'aider ? Puis ce jeune garçon avait joué les entremetteurs avec son père et la magie avait opéré.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées et monsieur Lefèbvre, à force de contacts et d'un réseau bien placé, avait mis la main dessus auprès d'une vieille dame qui le conservait dans un carton, loin de sa mémoire, mais aussi, par chance, loin de la poussière. Il était temps pour lui de rattraper le temps perdu…

Aujourd'hui, Victor se confortait dans l'idée que son roman s'inspirerait de cette légende. C'était devenu une évidence. L'amour interdit, la promesse, la trahison, le chagrin, le mythe qui en était né : tout, absolument tout, l'inspirait.

— C'est *cette* histoire d'amour que je veux romancer ! souffla Victor à une Grace curieuse.

Assise dans le fauteuil qu'elle avait tiré près de son bureau, elle le regarda caresser du bout du doigt l'illustration en noir et blanc qui courait sur toute la page. Il ressentit l'impulsion qui lui avait manqué. Il sentait la joie le saisir. La grâce l'avait enfin touché.

Le reste de la journée et les jours suivants, Victor écrivit. Il écrivit comme il n'avait jamais écrit auparavant. Une énergie nouvelle s'empara de son corps, de ses doigts et le guida. Pire encore, comme lassée par sa lenteur, elle prit le contrôle de lui. Victor grattait des feuillets par dizaines, voire par centaines, et ce même sans s'en rendre compte. Un fidèle l'aurait décrit comme étant en transe tant Victor montrait des signes de concentration extrême. On lui aurait tendu des tablettes en pierre qu'il les aurait rendues gravées à la seule force de ses mains.

Et les semaines passèrent…

Il était loin le temps où Victor repoussait ses séances d'écriture, où il préférait les courses, le ménage, les tâches administratives à la raison pour laquelle il avait quitté un quotidien confortable pour se retrouver dans une chambre de bonne. Il était loin le temps où il lisait des conseils qu'il n'écoutait pas, écrivait pour huiler la machine sans but à atteindre. Désormais, il en avait un : il devait écrire l'histoire de Rosabelle. Il devait la faire revivre pour que personne ne l'oublie.

Ainsi, Grace et Auguste furent témoins de comment tout commença. Ils furent aux premières loges de l'écriture du premier roman de Victor et l'aidèrent du mieux qu'ils le purent. Grace lui apportait une tasse de café de temps en temps, déplaçait le présentoir à marque-pages au

rythme du soleil, ravivait le bois sans le déranger. Elle était plus que jamais aux petits soins avec son auteur.

Victor était absent, dans une autre époque. Il célébrait la rencontre d'une fille de bonne famille et d'un garçon élevé de l'autre côté de la barrière. Il décrivait avec empressement et conviction comment les deux jeunes gens étaient tombés amoureux au détour d'une meule de foin et avaient lié leur cœur à l'abri d'une autre.

— C'est un passionné, ce garçon, commenta Auguste.

— On ne l'entend pas. Parfois, j'oublie qu'il est là. Il me manque presque…, ajouta Grace pour elle-même.

Mais cela n'avait pas échappé à son père qui ne s'en était guère étonné.

— On dirait qu'il est tombé amoureux de ses personnages, ricana-t-elle en tapotant nerveusement une pile de brouillons.

Novembre entamait sa dernière semaine et Victor écrivait toujours, passant à côté de la vie de la librairie et du travail des libraires.

Si Victor avait été le héros d'un film, il aurait eu droit à une séquence en accéléré le montrant isolé des libraires et des clients circulant à grande vitesse autour de lui. La caméra aurait pris à témoin les arbres derrière les vitres qui brunissaient un peu trop vite.

Tandis qu'un soir, il arrivait au bout du dernier chapitre d'amour partagé entre ses deux héros, Victor leva le nez de son bureau et constata que la librairie était plongée dans le noir. Seule sa lampe de chevet était allumée et le feu mourait dans l'âtre, n'éclairant que les pieds des fauteuils devant lui. La pièce était vide ; pas d'Auguste derrière son comptoir ni de Grace s'affairant autour de la table des nouveautés.

Victor se sentit étrangement de trop, comme s'il n'avait rien à faire là. Il rassembla ses affaires, repoussa sa chaise et éteignit la lumière. La pièce fut alors baignée d'une douce lueur projetée par l'éclairage public. Une plus chaude lumière, provenant des appartements du libraire, arrosait le haut de l'escalier. Un bruit feutré de la télévision rompait le silence.

Comme un cambrioleur qui vérifiait n'avoir rien oublié, il regarda autour de lui, son sac sur le dos.

— Vous partez ? fit Grace depuis les marches, le faisant sursauter. Pardon, je ne voulais pas vous faire peur.

Arrivée en bas, elle appuya sur l'interrupteur et Victor la découvrit les mains chargées d'un bol.

— Je vous ai descendu de la soupe de doubeurre. Vous devez

avoir faim. Et je me suis souvenue que vous ne saviez pas toujours quoi manger au dîner, s'amusa-t-elle. Mais si vous partez… je ne veux pas vous retenir.

— Non… Si. Ça ne fait rien, je veux bien rester.

Son ventre émit un drôle de bruit comme pour confirmer ce que disait son hôte. Grace rit et le précéda vers les fauteuils. Il accepta avec envie ce repas et tandis qu'il soufflait dessus avant de risquer ses lèvres, il entama la discussion ; elle ravivait les flammes.

— Je suis désolé de vous faire attendre, je n'ai pas fait attention à l'heure… Je n'ai pas vu que vous aviez fermé. Vous auriez dû me chasser, railla-t-il.

Grace précéda ses objections d'un hochement de tête qui lui assurait qu'elle n'avait aucun reproche à lui faire.

— Ne vous inquiétez pas. Moi-même je travaillais encore à l'étage. J'ai quelques préparatifs à terminer pour la venue de l'écrivain ce week-end.

— Comment ça ? Quel écrivain ?

— Vous ne savez pas ? C'est vrai que vous étiez particulièrement concentré ces derniers temps… On organise une première séance de dédicaces, se réjouit Grace comme si c'était la première fois qu'elle le disait.

Grace lui donna plus d'informations sur cet auteur chanceux de venir passer une après-midi *Chez Bertille* et Victor se rendit compte qu'il était complètement passé à côté de cet évènement.

Il aurait dû pourtant le remarquer vu la manière avec laquelle Grace présentait son projet. On aurait dit qu'elle le portait à bout de bras, comme si c'était son bébé, quelque chose qu'elle attendait depuis longtemps et qui enfin, d'ici quelques jours, et grâce à un homme de lettres reconnu, prendrait vie. Victor ne passa pas à côté des étoiles qu'avait Grace dans les yeux. Elle n'avait eu cet écrivain qu'au téléphone et il faut croire que c'était suffisant pour qu'elle nourrisse une grande admiration pour sa personne.

— Vous avez lu son livre ?

— Bien sûr, je les ai tous lus ! Ils sont… Oh, toute son œuvre est un véritable coup de cœur, fit Grace la main sur la poitrine. Prenez n'importe lequel, je suis sûre qu'il vous plaira !

Victor émit un vague sourire et l'enfouit bientôt dans son bol.

*Ah oui, n'importe lequel ?*

— Je comprendrais que vous ne vouliez pas venir, à cause de

l'agitation que ça va être. Vous préférerez sans doute rester au calme chez vous… Ça risque d'être impraticable par ici, avec la file d'attente ! s'amusa Grace, les yeux brillants devant le feu qui s'était embrasé.

Victor se demanda si implicitement Grace lui faisait comprendre qu'il y aurait assez d'un auteur dans sa librairie ce jour-là.

— Mais au cas où vous souhaiteriez rencontrer un écrivain, ça vous ferait peut-être du bien… Je suis certaine qu'il serait tout disposé à vous conseiller.

Victor avait sa réponse : il importait peu à Grace qu'il vienne, un *vrai* écrivain serait là pour elle. Et s'il tenait vraiment à venir, il aurait tout intérêt à en prendre de la graine. Ce serait vraiment dommage de se priver de la si grande intelligence d'un gars qui n'avait plus rien à prouver…

Victor sentit alors comme une page se tourner. Il y aurait désormais un avant et un après ce soir. Il avait délaissé Grace. Il s'était concentré sur son travail et en avait occulté tout le reste ; elle ne pouvait pas l'attendre et il ne pouvait pas lui en vouloir. Il n'avait pas encore écrit la rupture qu'avait vécue la véritable Rosabelle, mais il avait suffisamment lu son histoire pour en tirer les leçons avant de commettre la même erreur.

Après tout, il n'était rien pour Grace, juste un petit client qui venait profiter de la lumière, du chauffage et d'un bouquin rare à l'œil. Il grattait quelques cafés et, par négligence, un bol de soupe. Elle et son père étaient très charitables.

Et tandis qu'il la voyait s'éloigner, comme s'était détaché Thibalt de Rosabelle pour une autre, Victor se sentit envahi d'une émotion nouvelle. Il se sentit fort et courageux. Il mettrait fin à leur histoire à temps, s'évitant à tous deux bien des désagréments. Il s'offrait ce dont Rosabelle avait été privée : une séparation dans la dignité. Il lâchait prise et acceptait de la voir partir. Il ne devait pas la retenir plus longtemps, se l'accaparer. Elle méritait d'avoir toute l'attention qu'il ne pouvait lui offrir.

Victor rendit le bol, approcha son visage du sien et déposa un baiser d'adieu sur sa joue. Par ce geste, il la remerciait de son hospitalité pour ce soir et pour tout le reste.

Victor marcha jusqu'à la porte sans se retourner et rentra dans le froid de décembre particulièrement en avance. La pluie s'était mêlée à la partie et le vent était devenu glacial en plus d'être violent.

Grace garda ses sourcils relevés de surprise tout le temps qu'elle prit à réapprovisionner le poêle. Elle ferma à clef la porte de la librairie et, le front encore crispé, ne sachant pas quoi en penser, retrouva son père qu'elle surprit au téléphone.

— Tiens, Francine, ta fille revient. C'est maman, fit-il à Grace comme si elle ne pouvait pas deviner qui pouvait bien être en ligne. Je te la passe. Oui, moi aussi, ça m'a fait plaisir. Oui, je n'attendrai plus aussi longtemps pour t'appeler la prochaine fois. Je t'embrasse aussi. Bisous. Bisous, fit Auguste une dernière fois, en se tordant le cou pour être sûr que son message lui parvienne tandis que Grace attendait la main tendue, roulant des yeux devant autant de mièvrerie.

Auguste laissa sa fille s'entretenir avec sa mère et lui faire répéter toutes les nouvelles qu'elle venait de lui confier. Il remonta le son du téléviseur quand Grace prit l'appel chez elle et reprit son yaourt qu'il avait laissé à moitié mangé quand l'idée, accompagnée de l'occasion, lui était venue d'appeler Francine.

— Oula, c'est tendu avec son mec, commenta Grace en redescendant. Vaudrait mieux qu'elle s'en débarrasse.

— Oh, je ne sais pas. Ça fait longtemps qu'ils sont ensemble ; ce n'est qu'une petite crise passagère.

— Ce n'est pas une raison. Et puis c'est clair qu'il ne la rend pas heureuse.

— Ah, ça, je ne saurais pas dire. Je ne les vois pas assez.

— Ça s'entend quand même, s'obstina Grace. J'ai l'impression que leur *petite crise* n'est pas si récente que ça.

Auguste haussa les épaules sans quitter des yeux la dame de la météo qui n'annonçait pas de beau temps de sitôt.

— Au moins, avec toi, elle est heureuse. Quand tu me la passes, elle est toute guillerette. Bon après, elle me re-raconte tout et son humeur re-dégringole…

Auguste ne répondit rien, il inspira seulement.

— Bon, allez, je vais au lit, dit Grace en faisant une bise à son père. J'ai mon livre à finir. J'ai tellement hâte de le faire dédicacer, gloussa-t-elle dans l'escalier sans soupçonner un instant que c'est un autre auteur qui occuperait ses pensées et ce, depuis qu'il avait fait le premier pas.

# Chapitre 12
# La totale et le refus

Franklin régla son siège, contrôla ses rétroviseurs, boucla sa ceinture et s'assura auprès des autres passagers qu'ils en avaient fait autant – Valentina et P-A maugréèrent en cœur. Enfin, il se mit au point mort et mit le contact. La voiture préchauffa le temps que Billie finisse la consultation de son dossier.

— Tu n'as pas donné ta réponse pour l'examen, s'étonna la monitrice. Vendredi à 10 heures, ça te va ? Ah, bah, pile le jour de ton anniversaire, si ça c'est pas un signe !

Franklin ne dévia pas son regard de la façade de l'auto-école qui se dessinait à travers le givre qui fondait sur le pare-brise. Il se mordit la lèvre.

— Je ne peux pas.

— Il me reste une place pour le mercredi suivant si tu préfères, après je suis bouclée et l'auto-école ferme pendant les fêtes. Ça sera pour l'an prochain…

— Je veux dire, je ne suis pas prêt. Je ne peux pas le passer tout de suite.

— Je vois.

— Je sais que je sais conduire, mais je…

— Pas de problème, écourta Billie. Les places sont chères, autant être sûr avant de se lancer. Ne t'inquiète pas, on a le temps.

Elle lui jeta un coup d'œil. Franklin était crispé, les deux mains serrant le volant.

— Détends-toi. On va conduire tranquillement, comme d'habitude. Pas de pression. Tu l'as dit toi-même : tu sais conduire.

Elle le regarda détendre ses bras. Ils décrivaient à présent une belle courbe.

Le pare-brise était dégagé.

— Allez, tu me fais *la totale*.

La totale était, selon le menu de Billie, l'itinéraire qui incluait tous les obstacles de la ville et qui permettait un aperçu rapide et complet des compétences acquises et de celles encore à acquérir. De manière générale, l'examen du permis de conduire ne pouvait pas être plus difficile que ce circuit.

Franklin fit une marche arrière pour s'extirper de sa place de stationnement et, manipulant habilement la boîte à vitesse, s'inséra tranquillement dans le flot de voitures.

— Billie…, fit un murmure depuis la banquette arrière.

— Mmh ?

— Moi, je peux vendredi à 10 heures.

— P-A…, commença la monitrice avec l'intention de refuser. T'as intérêt à pas te louper, tu vas me le décrocher ce permis, hein ?

P-A ne sut pas dire à son regard dans le rétroviseur interne si c'étaient des encouragements ou une menace.

Tandis qu'elle rouvrait son dossier pour noter la requête de son élève tout en l'admonestant dans sa moustache, P-A commençait déjà à prévoir ses prochaines vacances.

Franklin fit le tour de la ville, s'arrêta au feu rouge – « lui ! » fit Billie à l'intention de P-A –, prit l'un des ronds-points, démarra en sommet de côte et réalisa l'ensemble des manœuvres à la perfection. Après avoir effectué un demi-tour dans une ruelle étroite, il regarda Billie.

— Emmène-nous dans un parking.

Franklin alla au plus simple et roula jusqu'à la zone commerciale près du pont.

— Prends donc par-là, lui proposa-t-elle innocemment au bout d'un moment.

— Tu parles de cette voie en sens interdit ? devina Franklin fier de ne pas être tombé dans le piège. Je la laisse à P-A.

Billie retint un rire, également inquiète de cette prédiction. P-A prit au sérieux la remarque et se dit intérieurement qu'il aurait pu tout à fait commettre cette erreur.

Valentina ne broncha pas. Elle aussi aurait pu se proposer à passer son examen la semaine prochaine ou la semaine suivante, mais elle ne pouvait pas. Billie lui avait rajouté bien trop d'heures de conduite. Elle avait pris de l'avance en apprenant à conduire auprès de ses parents, commencé ses leçons en même temps que Franklin et au final, elle était en retard. Alors Valentina était contrariée et préférait regarder par la fenêtre plutôt que de participer aux plaisanteries de ses covoitureurs.

— Bah alors… ? Je n'ai pas le droit à une appellation particulière aujourd'hui ? la bouscula P-A.

Sans dévier les yeux du paysage, elle réprima un sourire.

— Pas de Pierre-Archibald ou de Paul-Armand ?

P-A gigotait sur son siège la faisant se dandiner à son tour. Elle roula les yeux et laissa tomber le masque.

— Philippe-Harold.

— Il y a un H.

— C'est quand même un P, même si ça fait le son « f », avança-t-elle en haussant une épaule qui le fit bouger dans un juste renvoi d'ascenseur.

— Un H à Harold.

— Ah. J'ai épuisé tous les prénoms en A.

Ils réfléchirent.

— Philippe..., commença Valentina comme pour stimuler son imagination. Hé, Arnold ! fit-elle avec enthousiasme.

— Philippe-Arnold ? Vraiment ? Je préfère encore Philippe-Harold.

— Mais ça fait « P-H », et c'est bien trop basique pour toi.

Prune et Pernelle étaient inscrites le mercredi au centre aéré qui s'arrangeait pour leur trouver des activités distrayantes dans lesquelles elles pouvaient se dépenser, aussi bien physiquement que mentalement.

Franklin partageait son après-midi entre l'escrime et ses leçons de conduite. Sa journée se soldait par le raccompagnement des filles jusqu'à leur domicile.

Franklin arriva au bout de son programme et s'annonça avec un peu d'avance au centre aéré.

— Elles n'ont pas encore fini, l'informa une personne à l'accueil. Vous pouvez aller les voir, si vous voulez.

Franklin suivit ses instructions et retrouva un groupe de jeunes de tout âge en plein exercice dans une petite salle au pourtour maculé de chaises et de tables empilées ainsi que de manteaux dispersés comme l'aurait fait une tornade.

Le groupe formait un cercle irrégulier au milieu duquel un jeune garçon et un plus vieux se donnaient la réplique.

— J'ai des sentiments pour toi.

— Comment ça ?

— Je suis amoureux de toi.

— Mais pourquoi ?

— Je sais pas, c'est comme ça.

— Bon. D'accord.

— C'est tout ce que t'as à dire ?

— Bah oui.

— Tu n'as rien à me dire d'autre ?

— Bah non. Tu veux que je dise quoi ?

— Que toi aussi, tu ressens quelque chose pour moi… ?

— Ah, ça va être compliqué.

— Pourquoi ?

— Eh bien, je ne ressens rien pour toi.

— Et pourquoi ?

— Et bah… parce que c'est comme ça… Je sais pas, fit le jeune homme.

Il se tourna vers une femme qui semblait être l'investigatrice de cet étrange échange et lui demanda son aide.

— C'est pas mal ! Vous avez réussi à créer un début de conversation. Vous vous débrouillez très bien, rajouta-t-elle à l'attention du groupe entier. Déclarer son amour n'est pas du tout évident, même quand on n'improvise pas. D'ailleurs, je vous invite, si ça vous arrive, à ne pas trop le préparer. L'important, c'est la spontanéité, s'égara la femme. Bref, la prochaine fois, nous interpréterons le sentiment du chagrin ; peut-être une conséquence d'une déclaration amoureuse ! rit-elle.

Tous s'applaudirent et le cercle se rompit. Les jumelles remarquèrent

Franklin resté à l'entrée de la pièce.

— Bonjour, les filles, vous faites du théâtre ?

— C'est de l'improvisation, objecta Prune en articulant comme si elle s'adressait à un enfant, s'attendant à ce qu'il répète après elle.

— Bonjour, lui répondit Pernelle sans faire attention à sa sœur. Maman a dit que ça nous permettrait de nous exprimer.

— Et vous vous êtes exprimées aujourd'hui ? lui demanda Franklin en l'aidant à enfiler son gros manteau, tandis que Prune se débrouillait toute seule.

— Déclarer son amour quand on n'a pas dix ans, c'est délicat, fit Prune. L'amour, c'est nul.

— La dame a dit que ce n'était pas une question d'âge, ajouta Pernelle.

— Mais ça vous a plu ?

Prune et Pernelle, emmitouflées, haussèrent leurs épaules à peine perceptibles sous leurs couches matelassées.

— C'était amusant de voir les autres se faire rembarrer, lança Prune. J'ai bien aimé cette consigne. La prochaine fois risque d'être encore plus drôle.

— Vous devez préparer quelque chose ?

Prune lui jeta un regard plein de dédain avant de se mettre en route.

— C'est de l'improvisation…, lui rappela poliment Pernelle.

Franklin concéda que sa remarque n'était peut-être pas la plus réfléchie… bien qu'au moins, elle était spontanée.

Ils s'arrêtèrent au parc prendre le goûter. Catherine leur avait préparé un morceau de pain beurré avec quatre carrés de chocolat au lait dedans. Elles l'engloutirent chacune silencieusement, assises côte à côte à la droite de Franklin, les jambes battant en rythme dans le vide. Ni Prune ni Pernelle ne demandèrent à passer à la librairie. La lumière déclinant tout comme le mercure, ils rentrèrent directement.

Quand Catherine leur ouvrit la porte, elle les salua d'un « Déjà ? » les yeux grands ouverts.

— Je n'ai pas vu l'heure tourner ! Je suis en retard. Bon, les filles, soyez sages, lavez-vous les mains et faites vos devoirs en silence, leur pria-t-elle en réglant Franklin.

— Mais maman, on a besoin de…

— Non, non, maman travaille et n'a paaas du tout fini.

— Je peux rester si vous voulez ? lui proposa Franklin sur le départ. Gratuitement, pour dépanner, ajouta-t-il désintéressé.

— Si ça ne te dérange pas ! Tu as goûté ? Les filles, montrez-lui où on range le chocolat.

Franklin était ravi. Leur goûter lui avait fait envie au parc et il ne s'attendait pas à ce que leur mère le nourrisse également. Prune râla quelque chose comme « Et il faut le lui préparer aussi ? », mais ni sa mère ni sa sœur ne relevèrent, comme immunisées contre son air grincheux.

— Suis-moi, l'invita plutôt Pernelle en lui tendant sa main comme s'il était

plus jeune qu'elle.

Prune vidait son cartable et celui de sa sœur sur la table du salon pendant que Franklin et Pernelle s'éternisaient dans la cuisine.

— Maman met le chocolat là-haut pour ne pas qu'on le mange, fit-elle en pointant du doigt le placard.

Elle lui sortit le beurre, le pain, un couteau et une assiette.

— C'est pour éviter de mettre des miettes. Maman râle quand on met des miettes.

— Merci beaucoup, je m'en débrouille. Va t'installer, je vous retrouve.

Prune avait pris de l'avance dans ses exercices de mathématiques. Pernelle commença par la grammaire. Elles ne faisaient pas un bruit et ne semblaient pas avoir besoin d'aide.

Franklin les observa tandis qu'il finissait son pain beurré duquel menaçait de tomber à l'autre bout un morceau de chocolat. Il se dit alors qu'il pouvait commencer ses propres devoirs. Il sortit son agenda et la première consigne qu'il rencontra lui imposait une recherche informatique. Il lui fallait encore fournir de la documentation sur le métier qu'il voulait faire. Accompagnant sa déception feinte, il rangea son agenda et reporta son attention sur les exercices des jumelles.

Quand elles eurent fini avec leur matière respective, Franklin regarda d'un air suspect ce qui se passait sous ses yeux.

Prune posa son cahier de mathématiques devant Pernelle et cette dernière lui tendit en échange son cahier de grammaire. Toutes les deux ouvrirent alors leurs deuxièmes cahiers et recopièrent méticuleusement les réponses dont elles venaient de faire la subtile acquisition.

— Vous vous recopiez ?

— Mais il est malin en plus ! fit Prune sans détacher les yeux de son exercice.

— On préfère dire qu'on s'organise, le corrigea poliment Pernelle. On gagne du temps. On sait faire, rassure-toi.

— Votre mère le sait ?

— Oh, ça ne la dérange pas.

— Il faut s'y attendre quand on a des jumelles, renchérit Prune. La maîtresse s'en doute aussi.

— Mais vous savez que ça ne vous rend pas service ?

— Tu es rabat-joie, Franklin. Ça ne te rend pas service non plus.

Franklin se rabroua dans son siège.

— Et vous vous faites passer l'une pour l'autre ?

— Ah, tu vois, c'est déjà plus marrant, l'encouragea Prune. Mais non. On nous reconnaît trop facilement.

— Pourtant vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau.

— Comment fais-tu pour nous différencier ?

— Tu fais que râler et m'envoyer balader, se risqua Franklin. Pernelle est plus sympa.

Elle leva le nez de sa grammaire et le considéra.

— Bah voilà. Donc échanger nos places ne fonctionne qu'un moment.

Pernelle soupira d'acquiescement.

Elles répétèrent cet échange de bons procédés pour la géographie et la poésie, matières où il fallait respectivement nommer les pays sur la carte et illustrer le poème de la semaine après l'avoir recopié. À la différence près qu'au lieu de préparer les réponses pour sa complice, les jumelles reportaient elle-même leur propre devoir sur le cahier de l'autre.

— C'est difficile de recopier de l'art, justifia Prune.

— Elle préfère que je fasse une deuxième œuvre.

— Des fois, elle commence par mon cahier…

— … pour que je m'entraîne avant de réussir sur le mien, gloussa Pernelle.

Franklin vit s'épanouir un sourire affectueux sur le visage de Prune. Il se fit la réflexion qu'il n'était pas près d'avoir la même attention. Il saurait toutefois se satisfaire de cette démonstration sororale.

— C'est bien calme ici, intervint Catherine, qu'est-ce que tu leur as fait prendre ? Mes somnifères ?

Elle ricana et embrassa le front de ses filles.

— Merci beaucoup pour ton aide, Franklin.

Il prit congés et sur le départ, il entendit :

— Vous avez fait tous vos devoirs ? C'est très bien, vous êtes très sérieuses. J'ai deux petites filles très intelligentes !

Billie saisissait sur l'ordinateur les heures qui avaient été faites dans la journée et commentait en conséquence les progrès faits par les élèves.

Elle était la dernière à travailler et fermerait donc le bureau. Pour autant, elle n'était pas tout à fait seule : Nicolas lui tenait compagnie.

Si autrefois, elle aurait tout donné pour passer du temps avec lui, aujourd'hui elle aurait fait n'importe quoi pour s'en débarrasser.

Ses efforts pour accepter l'idée que si elle voulait continuer à être son amie et essayer de rétablir leur vie comme elle était avant qu'il rencontre Candice ne suffisaient plus. Nicolas commençait à lui taper sur les nerfs tant il parlait de sa copine.

Billie voulait bien concéder que, peu importait le sujet de conversation, la voix de Nicolas demeurait une délicieuse symphonie à ses oreilles. Mais elle souhaitait quand même qu'il change de disque.

— Tu sais, Candice fait beaucoup de sport ; elle est très athlétique… et d'une souplesse, lança Nicolas d'un rire gras, appuyé contre le dossier de sa chaise tournante, les mains croisées sous sa nuque.

*Sérieusement, tu veux me parler de ça ?*

— Ah oui ? préféra-t-elle dire.

— Ouais, elle est parfaite. Et pas que physiquement, bien sûr. Elle est hyper intelligente. Elle a fait je-sais-plus-quoi comme études… dans la socio, ou psycho, je crois. Mais bon, elle en avait marre de faire de la

théorie, elle avait besoin d'action, de vraiment aider les gens.

*Bah tiens.*

— C'est sûr qu'en aidant les sans-abris, c'est difficile de faire mieux, hein.

— Et encore ça, ce n'est que depuis qu'elle est employée par la ville. Avant, elle était bénévole pour les animaux.

*Est-ce que ça m'étonne ?*

— Mais elle est tombée malade, et quand elle a voulu reprendre, ils n'avaient plus besoin d'elle.

Billie roula des yeux derrière son écran. Elle ne voulut pas savoir quel microbe avait bien pu se montrer si peu conciliant pour oser contaminer une si bonne personne.

— Bon ! J'ai fini. Je ne veux pas te mettre dehors, mais je dois fermer.

— Ça te dit d'aller…

— Si tu ne sais pas où aller, je suis sûre que Candice pourra te trouver un toit !

Billie referma la porte derrière eux et ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase.

En théorie, les moniteurs de l'auto-école demandaient aux élèves d'annuler leur leçon au plus tard quarante-huit heures avant, sans quoi elle leur était facturée. En pratique, ils se montraient plus arrangeants. Il arrivait qu'on déprogramme à la dernière minute ou qu'un élève oublie carrément son heure. Dans la mesure où cela restait exceptionnel, on n'en faisait pas toute une histoire. Cependant, les élèves se sentaient toujours obligés de justifier leur annulation, de fournir une raison valable pour oser reporter leur leçon.

Ce qui revenait le plus souvent, et qui semblait le plus pertinent, était le fameux rendez-vous chez l'ophtalmo, pris il y a minimum six mois, dont on avait complètement oublié la date et dont la secrétaire du cabinet rappelait l'imminence par un SMS envoyé au parent l'avant-veille.

Même si Billie n'avait que faire de leurs excuses, elle en avait entendu assez pour se constituer une collection surprenante de motifs d'absence, dans laquelle elle s'étonnait de piocher depuis peu. Il lui fallait bien trouver des raisons valables de réfuter ses sorties à trois avec *Nicolas-et-Candice*, le couple tendance de Château-sur-foin qui s'était visiblement donné pour objectif de s'afficher dans tous les endroits branchés de la vallée.

Toutefois, ne voulant pas abuser de sa botte secrète, elle se limitait à deux refus consécutifs. Elle était bien obligée parfois de céder et de montrer qu'elle était une amie aimable.

Dernièrement, elle découvrit un nouveau stratagème. Une astuce très simple qui demandait de l'organisation, du courage et un peu de lâcheté. Il suffisait simplement, sans prévenir, de partir.

Billie s'exhalait à l'employer. Elle écoutait Nicolas parler de longues demi-heures sur la femme géniale qui partageait sa vie et sur la chance qu'il

avait, lui, simple petit homme insignifiant et, sans crier gare, elle écourtait leur moment et se carapatait. Sans prétexte ni préambule. Un « Je dois y aller ! » édulcorait parfois le tout comme un ruban aplati collé à même le carton d'emballage du mixeur acheté au dernier moment au rayon promo sans savoir que le receveur dudit mixeur ne cuisinait pas, et mixait encore moins.

Billie s'enfuit donc après avoir escorté Nicolas à l'extérieur de l'auto-école. Elle le salua de dos d'une vague main en l'air, et dans l'épaisse bruine de décembre, rentra chez elle.

Quand elle claqua la porte de son appartement en s'y adossant, ses cheveux étaient constellés de gouttelettes. Elle enleva son manteau humide, ses chaussures mouillées, son pantalon gelé et le reste de sa tenue moite de sueur et alla prendre sa douche à bras le corps, se liquéfiant un peu plus sous la cascade bouillante.

Séchant dans son peignoir, enfoncée dans le canapé, elle regardait son émission de télé-réalité d'un œil distrait. Sa peau était sèche tandis que ses yeux étaient bouffis de larmes.

Régulièrement, si ce n'était tous les soirs, Billie évacuait le trop plein. Comme une casserole d'eau frémissante, elle en faisait couler un petit peu pour éviter qu'à tout moment, en journée, elle déborde.

Et régulièrement, c'est-à-dire tous les soirs, Billie se réconfortait en regardant son émission de télé-réalité dans laquelle les acteurs pleuraient à tout moment alors que leurs casseroles ne frémissaient pas.

# Chapitre 13
# Le dictionnaire et le verre d'eau

Le froid avait laissé place à l'humidité comme s'ils avaient conclu un pacte de tolérance à l'égard des habitants qui étaient incapables de supporter les deux ensemble. Alors, pour un mois de décembre, il faisait doux, mais il pleuvait beaucoup. Tous les jours ou un jour sur deux, quelques heures ou du matin au soir, tantôt comme si le locataire du dessus vidait un seau d'eau de son balcon, tantôt l'équivalent d'un dé à coudre.

— Juste de quoi nous faire suer ! juraient quelques-uns.

Les gens sortaient sans veste, revenaient en grelotant, sortaient couverts comme des oignons, rentraient le manteau à la main. Des parapluies étaient oubliés chaque jour dans les restaurants.

Victor s'était laissé prendre au piège et, le lendemain de son départ nocturne de la librairie, s'était réveillé tremblotant, tout en sueur et l'esprit embrumé. Il avait passé la journée au lit en proie à la fièvre, à faire de mauvais rêves.

Le surlendemain, il avait pris son ordinateur avec lui et avait repris l'écriture. Son nouveau poste de travail lui avait réussi, et bien que son état grippal aux allures de Delirium Tremens présentait un rétablissement certain, il avait passé la semaine à travailler sous la couette.

Quand, le samedi en début d'après-midi, il quitta son bureau de fortune pour se resservir un café, il resta debout pour le boire. Il releva l'heure et le souvenir de la séance de dédicace de l'écrivain à la librairie lui revint en mémoire. Le café lui parut plus amer.

En dépit de l'inconfort que cela lui avait généré, la fièvre avait aidé Victor à digérer sa dernière soirée *Chez Bertille*. Les paroles, les non-dits, les pensées, tout s'était mélangé dans des vapeurs hallucinogènes. Et il n'avait pas eu le cœur à y retourner. C'était encore trop tôt. La blessure n'était pas encore cicatrisée. Mais la curiosité le démangeait.

Victor s'habilla et alla faire un tour.

Quand, à peine sorti de sa rue, qui donnait sur le parc de l'hôtel de ville, il remarqua la file d'attente de gens venus rencontrer l'auteur de leurs livres de chevet, il serra la mâchoire. Il était clair que lui ne perdrait pas une heure à faire la queue. Il s'approcha néanmoins dans l'espoir de voir Grace ou Auguste. Ce dernier n'était pas visible depuis le trottoir, mais Grace l'était, à travers la vitrine, au côté de cet homme charismatique qui signait

ses bouquins à tour de bras.

Victor regarda Grace ne regarder nul autre que l'écrivain qui était confortablement installé à une grande table, sur une grande chaise, à la place de la table d'exposition des nouveautés. Elle lui avait servi un café alors qu'Auguste avait été clair : ni boisson ni nourriture dans la librairie. Victor en conclut que, pour cet écrivain, le risque d'encourager cette habitude auprès des clients valait la peine d'être pris.

Grace était aux petits soins pour l'homme dont le nom était placardé partout sur la devanture ainsi que sur les exemplaires que tenaient les admirateurs contre leur cœur, les pieds trépignant sur le trottoir encore humide de la nuit.

Cette vision avait suffi à Victor pour tourner les talons dont les jambes étaient suffisamment dégourdies pour plusieurs jours. Il resta retranché dans son appartement toute la semaine suivante et n'en sortit que le vendredi à midi passé.

Le temps était tellement couvert qu'il vérifia à deux fois l'heure indiquée sur sa montre. Sans cette dernière, il aurait pu facilement croire qu'il était 16 heures et que la nuit était en train de tomber. Mais non, elle se retenait, elle aussi accrochée à ses propres espoirs.

Victor marcha d'un pas affirmé vers la librairie. Les semaines qu'il avait passées *Chez Bertille* l'avaient rodé dans l'emploi du temps des deux libraires. Grace prenait sa pause à 12 heures pétante au deuxième étage tandis qu'Auguste prenait la sienne à 13 h 30, se laissant l'un l'autre un moment de répit tout en gardant la boutique ouverte. Victor ne voulait pas voir Grace mais avait un achat à faire. Il aurait pu aller au centre commercial, il aurait pu commander en ligne. Mais il fit le choix d'aller *Chez Bertille* quand Grace ne s'y trouvait pas.

La librairie était déserte ; pas de clients, seulement Auguste derrière son comptoir. Si Victor n'avait pas passé autant de temps en sa compagnie – pour avoir la preuve qu'il n'en était pas une –, il l'aurait soupçonné d'être une créature mi-humaine mi-extraordinaire dont le comptoir servait à cacher sa moitié magique, comme il l'aurait fait pour un centaure. Il ferma lourdement ses paupières pour chasser cette vision onirique, fortement encouragée par la fatigue et la caféine.

— Tiens, bonjour ! On croyait ne jamais vous revoir.

— Bonjour, oui… J'étais malade.

— Vous venez travailler ? s'enquit Auguste curieux de ne pas le voir chargé de son sac habituel.

— Non, je viens pour un dictionnaire et je rentre, répondit Victor

déjà parti vers la pièce du fond.

— Grace est en pause. Vous voulez que je la prévienne ?

— Pas besoin, fit Victor en revenant avec son article. J'ai trouvé ce qu'il me faut.

— « Tableaux de conjugaison », très bon choix, commenta Auguste. C'est très facile de se tromper d'époques.

— Mmh.

Le temps qu'il l'encaisse, Victor regarda autour de lui. Cela lui démangeait d'aller s'installer à son bureau. Il toisa plutôt la table des nouveautés qui avait eu la chance d'accueillir un temps l'écrivain renommé. Que cela avait dû être douloureux pour Grace de devoir la recouvrir, effaçant les preuves du passage de cet homme qui lui avait fait l'honneur de venir.

Le voyant tourné ainsi, Auguste, qui prenait son temps pour l'encaisser, reprit la conversation :

— Je pensais que vous viendriez. Ça nous a étonnés.

— Je suis passé, mais il y avait trop de monde…

Auguste émit un chuintement de surprise.

— Nous vous aurions fait passer devant, vous vous doutez bien.

— Je ne voulais pas abuser… et vous aviez l'air assez occupés comme ça.

Victor refusa le ticket de caisse d'un signe de la main et reprit la porte sans plus de cérémonie. Celle-ci marqua une légère résistance, comme si elle voulait le retenir dans ses murs. Il soupira d'agacement et tira plus fort.

— Avec l'humidité, elle devient un peu capricieuse..., l'excusa Auguste.

Comme toujours, Grace n'attendit pas la fin de sa pause pour redescendre.

— Il y a eu du monde ?

— Victor est passé.

— Il a demandé après moi ?

— Non. Il a juste fait un achat.

Grace se retint de lui demander sur quel livre il avait jeté son dévolu. Même à distance, peut-être auraient-ils pu voyager dans le même

univers ?

— Un manuel de conjugaison, fit Auguste comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Ah, d'accord, répondit-elle d'une voix suraiguë. Il t'a dit pourquoi il n'était pas venu depuis tout ce temps ?

Auguste lui rapporta la justification de Victor et Grace acquiesça sans trop y croire.

— Il t'a dit s'il avait écrit ?

— Apparemment, oui. Il n'a pas eu de problèmes. Il faut croire que garder le lit lui a donné tout l'inspiration nécessaire.

Grace se força à afficher une mine réjouie.

— Tant mieux si rester chez lui l'aide. S'il n'a plus besoin de sortir, on n'est pas près de le revoir, fit-elle en reprenant son rangement là où elle l'avait laissé avant sa pause.

— Apparemment, il est venu le jour de la dédicace. Tu l'as vu ?

— Ah bon ? Avec tout ce monde, j'avais déjà du mal à te retrouver toi, donc bon… Et puis, il n'est pas resté longtemps, sinon je l'aurais aperçu : je n'ai pas lâché d'une semelle l'écrivain.

— C'est bien ce qu'il a vu.

Auguste prit sa pause. À son retour, il n'entendit pas davantage Grace, et ce pour le reste de la journée. Il la vit aller à la porte ou à la vitrine plusieurs fois, regarder au-dehors comme pour guetter quelqu'un, mais c'était seulement la visite intempestive de la pluie qu'elle constatait. Le temps était bien trop mauvais pour donner à quiconque l'envie de risquer un orteil.

— C'est un temps à rester lire sous la couette, dit-il en verrouillant la porte de la librairie.

La journée était passée et pas l'ombre d'un visiteur n'avait pointé le bout de son nez sur toute la place.

Auguste et Grace préparaient le dîner en silence, la télévision faisant la conversation pour eux. Le téléphone portable d'Auguste retentit de manière si impromptue qu'il sursauta.

— Tiens, bonjour Francine. C'est maman, dit-il à l'intention de Grace. On ne s'est pas parlé pendant plusieurs semaines et maintenant on s'appelle tous les soirs, fit-il en s'adressant de nouveau à son amie. Ça va ?

— Claquée, répondit la voix au bout du fil. Dis, c'est un temps de grenouille chez toi.

— C'est sûr. Il ne fait que pleuvoir. Chez toi aussi ?

— Il faisait très beau quand j'en suis partie.

Auguste marqua un temps.

— Où es-tu, Francine ?

— Viens m'ouvrir la porte, que je te réponde au sec.

Auguste se sentit tomber. Il reçut une décharge d'hormones contradictoires. Un mélange explosif de joie intense mêlée à une peur soudaine se diffusa dans tout son corps. Francine était là.

Le téléphone toujours contre l'oreille, il sortit en trombe de la cuisine et, dévalant l'escalier, découvrit la silhouette de sa meilleure amie se dessiner derrière la porte vitrée.

Son visage affichait un large sourire tandis que ses mains tremblantes déverrouillaient la porte. Il l'ouvrit sur une femme petite à la chevelure blonde, foncée par la pluie. Sa valise lui arrivait à mi-cuisses.

— J'ai cherché ton adresse sur internet, fit-elle en rentrant à l'intérieur. Impossible de me souvenir du nom de ta librairie. Tous les prénoms y sont passés : *Chez Sybille, Chez Bernard*. J'ai bien failli atterrir dans un salon de thé. Tu devrais t'occuper un peu plus de ta visibilité sur le net. Je vais finir par m'en charger moi-même…

Auguste ne se départissait pas de son enthousiasme. Francine pouvait bien lui reprocher sa gestion numérique lamentable, elle se tenait devant lui avec ses beaux cheveux blonds et rien ne pouvait éroder cette vision enchanteresse.

— Il faudrait peut-être bien, finit-il par concéder. C'est ton métier… Tu sais bien que ces choses-là sont trop modernes pour moi.

Francine posa ses mains sur ses épaules.

— Alors que toi, tu t'accroches au passé ! se moqua Francine entre deux bises.

Les joues fraîches et moites s'imprimèrent contre celles chaudes et sèches d'Auguste qui n'y vit que la douceur de ce contact.

Elle fit quelques pas et se délesta de son manteau trempé, tout en inspectant du regard les lieux.

— En même temps, le traditionnel, c'est ce qui te va le mieux. C'est vraiment chouette, ici.

— Ah, la déco, c'est moi ! objecta Grace du haut des marches.

— Ma chérie !

— Bonjour, maman.

Auguste monta la valise qui lui parut si légère bien que les muscles de son bras auraient juré le contraire s'ils avaient eu leur mot à dire.

— Tu tombes bien, on allait se mettre à table. Installe-toi.

Grace rajouta un couvert et ses deux parents s'assirent l'un à côté de l'autre.

— Bon. Que nous vaut cette visite surprise ? osa Auguste.

Francine précéda sa réponse d'un soupir.

— Il me saoule, je l'ai quitté.

Comme son père, Grace ne sut pas si elle devait se réjouir ou s'attrister de cette nouvelle. L'un et l'autre n'eurent pas non plus besoin de creuser pour en savoir plus.

— Il me prend la tête. Ils finissent toujours par me prendre la tête. Ils s'attendent tous à ce que je les épouse.

Augusta manqua de s'étouffer avec son verre d'eau.

— Il t'a demandé… ?

— C'est pourtant clair, il n'y a pas tromperie sur la marchandise, continua-t-elle. Je les préviens dès le début que je ne veux pas me marier, et ça leur prend, au bout de trois ans, ils achètent une foutue bague et me pose cette foutue question.

Francine vida son verre qui n'était pas rempli d'eau et hocha la tête de gauche à droite pour elle-même.

— Pourquoi ils n'écoutent jamais ? demanda-t-elle à sa fille comme pour rallier l'autre représentante de la gent féminine à sa cause.

Grace ne souhaitait pas l'encourager dans sa complainte même si elle n'avait pas spécialement elle-même des projets de mariage.

— Le quitter, ce n'est pas un peu trop excessif ? Répondre « non » aurait peut-être suffi.

— *Non*, justement. Car après il faut justifier le « non ». Le « non » ne suffit pas. Personne ne vous demande de vous justifier quand vous répondez « oui » ? Alors pourquoi on vient m'emmerder quand je dis « non » ? Si t'es pas capable d'entendre la réponse, ne pose pas la question ! s'exclama-t-elle en remplissant son verre.

Francine marqua une pause et, les sourcils froncés, revint sur son récit.

— Du coup, il s'est énervé. Soi-disant que j'étais immature,

blablabla. Que j'avais peur de l'engagement, blablabla. Si j'avais encore ne serait-ce qu'un infime doute, il est clair qu'il m'a totalement fait accepter mon choix. J'ai bien fait de refuser ! Je te le dis, ma fille, si tu as envie de te marier, choisis-le bien. Des crétins, il y en a à tous les coins de rue.

Grace sirotait son verre et acquiesçait au conseil de sa mère tout en estimant l'état de *fatigue* qui l'animait. Auguste, quant à lui, déglutissait.

— Tu vas déménager ? douta Auguste.

— C'est ça, oui ! Il est chez moi. Je lui ai laissé la semaine pour ficher le camp. D'ailleurs, Grace, recommença Francine, fais en sorte d'avoir toujours un toit au-dessus de la tête. Ne dépends de personne d'autre.

Les deux femmes eurent la même pensée.

— Bon, avec ton père, ce n'est pas pareil. J'ai toujours eu confiance en ton père. Mais tout ça pour dire qu'il ne faut pas tout quitter pour aller vivre chez quelqu'un qui, du jour au lendemain, peut te mettre dehors.

Auguste réprima un rire en pensant à l'ex-conjoint de Francine.

— Chacun chez soi, je l'ai toujours dit, hoqueta la mère.

— Du coup, tu penses rester toute la semaine… ? osa Auguste en lui servant un verre d'eau.

— Oui, peut-être plus, si ça ne te dérange pas.

— Bien sûr que non.

— Papa, prends donc quelques jours pour faire visiter la vallée à maman. Je m'occupe de la boutique.

Auguste eut envie de décliner cette offre généreuse, mais elle lui tentait bien.

— Ça te permettra de souffler un peu aussi, tu n'as pas pris de congés depuis l'ouverture.

— Elle est vraiment bien, notre petite, fit Francine les joues roses.

Grace s'amusa de la gaieté de sa mère dont la fierté maternelle était toujours témoignée sans retenue.

Le repas dura le temps que Francine recouvre une teneur en sucre correcte et la soirée se prolongea sur le canapé.

Tandis que Francine déviait la conversation sur les fréquentations de sa fille, celle-ci se démenait pour remettre la librairie au centre de l'attention. Auguste montrait clairement le camp qu'il soutenait, ramenant sur le tapis le sujet de leur jeune auteur que couvait *Chez Bertille.*

— Et il est mignon ? lança sa mère d'un air badin.

— Bah il est… euh oui. Il est bel homme. Mais bon. C'est un client.

— Ce n'est plus vraiment un client, trancha Auguste.

— Il ne vient plus autant…, commença Grace.

— Je veux dire que même quand il était là, il n'achetait plus rien. La faute à qui ? la taquina son père.

Grace leva les yeux au ciel.

— Elle ne voulait pas ruiner son petit poulain, expliqua-t-il à Francine.

Francine était à présent silencieuse. Son agacement ravivé par son déballage à table était redescendu et elle profitait sagement de l'animation depuis le fauteuil.

— Bref, coupa Grace. Il ne m'intéresse pas, c'est ce qu'il faut retenir.

— Mais il s'intéresse à toi ? Il s'intéresse à elle ? s'enquit Francine auprès d'Auguste.

— C'est ce que je croyais jusqu'à ce qu'il disparaisse des radars. Mais il est réapparu ce midi et Grace ne veut pas en entendre parler.

— Il sait très bien que je vais déjeuner à midi et il est venu précisément à midi ! s'offusqua-t-elle. Il l'a fait exprès. Il souffle le chaud puis le froid. Donc, il est évident qu'il ne s'intéresse pas à moi.

— De toute façon, ce n'est pas un problème, puisque tu ne t'intéresses pas à lui, rappela Francine.

— Voilà, confirma Grace.

Francine jeta un regard complice à Auguste qui réprima un sourire.

— Bon, la route m'a scié les jambes. On va dormir ?

— Je vais te préparer mon lit, fit Auguste d'un bond. Je prends le canapé.

— Je n'ai pas traversé la moitié du pays pour ne pas être avec toi. Pas de chichi, on dort ensemble !

— Comme à l'époque ?

— Certainement, on a plein de choses à se raconter !

Les deux amis gloussèrent à la perspective d'une soirée pyjama. Auguste se doutait bien qu'ils n'étaient pas près de dormir.

— Ne faites pas trop de bruit, y'en a qui bosse demain.

Grace embrassa ses parents et regagna son appartement.

Installés en tailleur l'un en face de l'autre dans le lit, Auguste et Francine se retrouvaient comme les deux adolescents qu'ils avaient été.

Le temps qu'elle se rafraîchisse, il avait préparé une infusion, une boisson qui réchaufferait les âmes et les pieds glacés que s'attendait à rencontrer Auguste.

La lumière tamisée de l'unique lampe de chevet jetait sur la paire une ambiance feutrée. Ils chuchotaient comme deux enfants qui craignaient de se faire prendre après l'extinction des feux. Francine s'épanchait à nouveau sur sa récente rupture et la relation de trois ans qui l'avait précédée avec la même médisance qui animait les commères. Auguste composait ses réponses avec curiosité et compassion.

Grace, à l'étage au-dessus, le nez dans son roman à suspense s'efforçait de ne pas prêter attention aux rires de ses parents qu'ils ne prenaient plus la peine d'étouffer. Elle finirait toutefois par s'endormir, et ce, bien avant eux.

Leur tasse finie, Auguste débarrassa Francine et, comme d'un commun accord, ils se glissèrent sous les couvertures. Il éteignit la lumière mais garda les yeux ouverts braqués vers le plafond qu'il ne pouvait distinguer.

— Je t'ai pas raconté…, reprit Francine.

Et les deux se remirent à rire de plus belle.

Puis, un silence vint calmer l'excitation et Francine chercha la main d'Auguste qu'il étreignit. Leurs doigts jouèrent, se cherchèrent, se caressèrent, se pincèrent, se chatouillèrent.

Dans le noir, ni Auguste ni Francine n'avaient la cinquantaine. Ils avaient tout juste quinze ans. Peut-être vingt. Ils ne se souciaient pas d'un commerce à faire tourner ou d'un fiancé à rabrouer. Ils avaient la nuit et la vie devant eux.

Les gestes tendres devinrent ambigus. Les mains de Francine caressèrent de manière trop équivoque le bras d'Auguste qui se laissa faire. La main délicate remonta à l'épaule et s'aventura sur son torse. Elle cartographiait cette région invisible comme pour se configurer son ami dans cet espace inconnu qu'étaient les ténèbres de cette nouvelle chambre. Francine, qui était couchée sur le ventre, prit appui sur son bras et vint chercher le menton de son ami, d'abord de l'index puis, contre toute attente ou tout espoir, de la bouche.

Francine déposa un baiser prudent sur les lèvres entrouvertes d'Auguste qui retint son souffle d'appréhension.

Elle réitéra avec précaution cette avance et attendit qu'il lui rende la pareille. Il n'en fit rien. Francine se montra alors un peu plus entreprenante et renouvela son offensive, jumelant son baiser d'une main glissante.

Auguste lui rattrapa le bras, l'arrêtant dans sa descente. Ses lèvres, quant à elles, ne rencontrèrent pas d'obstacles et continuèrent donc leur assaut.

Auguste déglutit et, clignant profondément des paupières, se résolut à refreiner ses ardeurs.

— Arrête…

— Tu n'as pas envie ? minauda-t-elle.

— Je… *Si*. Mais pas comme ça.

— La première fois n'avait pas grand-chose de différent, lui rappela-t-elle.

— La première et *seule* fois avait un tout autre objectif.

— Je m'en souviens très bien. D'ailleurs, notre objectif doit être en train de dormir, ironisa Francine.

Ne faisant pas cas de leur interlude, elle reprit son entreprise.

Auguste fit un effort surhumain pour ne pas céder.

Il n'avait qu'une envie mais ne pouvait s'y résoudre.

— Non, non. Nous ne devons pas, articula-t-il.

— Je ne te plais plus ? C'est vrai que j'ai vieilli… mais toi aussi, je te ferais dire.

— Ce n'est pas ça, tu es très bien. Tu es très belle, ajouta-t-il.

— C'est à cause de *lui* ? Tu crois que c'est trop tôt ? Que je l'aime encore et que je me réconforte avec toi ? Ne t'inquiète pas, je suis guérie de lui. C'est qu'un idiot et ça fait longtemps que j'aurais dû le quitter. Il était très nerveux ces dernières semaines, j'aurais dû le voir venir, ça m'apprendra…

— Francine…, la fit taire Auguste. Je ne veux pas qu'on fasse ça comme ça.

Il l'entendit glousser. Elle l'avait forcément interprété autrement.

— Si tu préfères prendre les commandes, je te laisse faire, ricana-t-elle.

Auguste chercha sa main qu'il serra dans les siennes.

— Si on couche ensemble, il va se passer quoi ? On…

— On s'amuse, on se fait du bien. Tu veux quoi de plus ?

— Je veux… je veux plus, justement.

— Attends, quoi ?

Auguste reconnut dans sa voix un agacement qu'il redoutait d'entendre. Il ralluma la lumière et outre l'aveuglant, la découvrit la mine circonspecte.

— Je ne veux pas que d'une fois, comme ça.

— Je reste toute la semaine, on peut s'arranger.

Francine accompagna sa proposition d'un regard en coin plein de sous-entendus.

— Et tu repartiras…

— D'habitude, c'est toi qui pars.

Auguste encaissa cette remontrance avec la profondeur qu'il lui attribuait également.

— Je te respecte trop pour…

— Oh la ferme. Ne me respecte pas, fais-moi l'amour et oublie le reste. Vous me faites chier à vouloir tous me respecter. J'en ai rien à faire de votre respect. On m'appelle encore mademoiselle alors que je suis en âge d'être grand-mère, sous prétexte que je ne suis pas mariée. Ça fait bien longtemps qu'on ne me respecte pas, alors autant en profiter.

Auguste craignait que Francine prenne mal ce qu'il avait à lui dire.

— Je regrette, je ne peux pas parce que je t'aime.

— Mais moi aussi, je t'aime, mon lapin.

Elle se blottit contre lui sans prendre la mesure de ce qu'il venait de lui dire.

— Tu veux me montrer que tu m'aimes ? retenta Francine tout sourire.

Auguste laissa échapper un éclat de rire malheureux et déposa un baiser sur ce front doux qui s'était collé à lui.

— Tu ne perds pas le nord.

— Il faut être stratégique et garder ses objectifs en vue, admit Francine.

— Tu ne serais pas un peu surmenée par le boulot, toi ?

Tout en relançant la conversation sur son travail dans une agence de conseil dont il n'avait jamais vraiment compris les tenants et les aboutissants, Auguste chercha de sa main libre l'interrupteur de la lampe.

Ils repartirent sur une cession de doléances qui fit oublier un moment ses desseins à Francine. Auguste, lui, les gardait bien en tête, et se demandait s'il avait bien fait de l'en détourner. Il se dit qu'à ce moment précis, il aurait pu étreindre son corps nu. Mais il avait fait un choix, et cela impliquait d'apprendre combien sa collègue de bureau était une hypocrite, et son supérieur, un incapable.

Victor chiffonna sa dernière feuille de brouillon et l'envoya contre le mur. La boule de papier ricocha et alla se terrer avec les autres projectiles sous la commode.

— Foutu Thibalt. Foutue Rosabelle. Foutu bouquin.

Victor s'extirpa du canapé qui tentait de l'avaler depuis des semaines.

— C'est donc pour ça que j'ai démissionné ? Pour vivre comme un écrivain raté dans le grenier de petits vieux ? J'avais tout pour être heureux : un boulot convenable, un grand appart, une situation financière stable ! explosa Victor. Maintenant, mes économies fondent comme neige au soleil et je ne sais pas de quoi demain sera fait. Mais quel con j'ai été... Tout ça pour vivre ce foutu rêve de gosse qui n'a ni queue ni tête, se morfondit Victor, à nouveau englouti dans les méandres de son canapé. J'aurais mieux fait de rester tranquille. Sortez de votre zone de confort, qu'ils disaient... Mais quel con.

# Chapitre 14
# La sonnette et le bronzage

Franklin avait dix-huit ans. Du moins, il les aurait précisément plus tard en fin de journée, comme lui rappelait sa mère comme pour se rassurer sur son propre âge qui n'en finissait pas non plus d'avancer. Mais, officiellement, aujourd'hui, il atteignait la majorité.

Franklin s'était vu souhaiter un bon anniversaire au petit-déjeuner et avait concédé à marquer le coup non sans rechigner. Il avait accepté d'aller au restaurant le soir même avec ses parents mais ces derniers devraient se contenter d'un de Château-sur-foin.

— J'ai une longue journée, je n'ai pas envie de faire la route jusqu'à Haut-Lavoir…, s'était-il dérobé en touchant à peine à son bol de céréales.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on a dix-huit ans, mon chéri.

— Si, maman. Je vais avoir dix-huit ans pendant un an…

Franklin n'était pas de ceux qui n'aimaient pas leur anniversaire. Simplement, ses dix-huit ans marquaient un tournant spécial dans sa vie. Les dix-sept ans l'avaient déjà tracassé, réduisant à peau de chagrin le temps qui le séparait de ce fameux palier.

Franklin s'efforça de ne pas y penser et ne prévint personne. D'ailleurs, personne ne lui en parla, jusqu'au trajet retour. La dernière sonnerie avait retenti, libérant dans la cour les élèves surexcités d'être en vacances de fin d'année.

Horace l'attendait sur le parking et Franklin le vit assis côté passager. Son estomac se serra.

— Papa, je suis fatigué…

— Non, non, fiston. Tu dois conduire. Pas d'excuse. On dirait que tu ne veux pas avoir ton permis ! s'esclaffa-il. Si tu veux te faire conduire, trouve un emploi qui te permettra d'avoir un chauffeur. En attendant, conduis.

Franklin inspira fortement et tenta d'ignorer la foule de lycéens qui se répandait entre les voitures comme une marée montante.

Il fit les réglages appropriés avec une mollesse sans précédent. Horace jeta un coup d'œil sur le tableau de bord. L'homme pressé qu'il était se rappelait qu'il ne devait pas brusquer le jeune apprenti à côté de lui, comme lui avait préconisé la monitrice de l'auto-école en aparté.

À l'instant où Franklin fut prêt à mettre le contact, son téléphone vibra contre son matériel de géométrie, lui offrant un sursis.

— C'est Catherine. Allô ? fit-il en décrochant.

— Bonjour, désolée de te prévenir à la dernière minute. Est-ce que tu peux récupérer les filles ? J'ai une visioconférence qui s'éternise…

Franklin interrogea son père du regard et ce dernier lui répondit d'un

haussement d'épaule. Il regarda de nouveau l'horloge et actualisa dans sa tête son emploi du temps pour la fin d'après-midi.

— Oui, je les récupère en voiture. Oui, c'est moi qui conduis. Mais mon père est avec moi.

Cette dernière information la sécurisa, et prise par le temps, Catherine ne se sentit pas assez libre pour pinailler.

Quand Prune et Pernelle virent ralentir devant l'école une grosse berline noire, l'une des deux fronça les sourcils.

Horace abaissa sa vitre pour se présenter et Franklin se pencha pour les rassurer. Il prit soin de se mettre au point mort et de serrer le frein à main avant de descendre, de faire un signe de la main à la voiture qui attendait derrière lui puis d'ouvrir la porte arrière opposée à son côté pour que les filles y montent sans tarder.

— C'est maman qui devait nous chercher, déclara Prune sur un ton sans appel.

— Elle vient de m'appeler. Elle a un contretemps.

La fillette ne se priva pas d'afficher son incrédulité.

— Pernelle, fit Prune à haute et intelligible voix, Maman nous a parlé des grosses voitures avec des messieurs dedans.

Horace hoqueta de surprise.

— C'est Prune, elle, n'est-ce pas ?

Franklin répondit à son père par un hochement de tête amusé tandis qu'ils quittaient la rue de l'école. L'intéressée ne releva pas et préféra lever les yeux au plafond de la voiture.

— Tu as ton permis ? s'enquit Pernelle.

— Non.

Franklin sourit au visage renfrogné de sa sœur qui se reflétait dans le rétroviseur.

— Je suis en conduite supervisée. D'où mon père.

Prune émit un « mmh » condescendant, comme si sa réponse ne la surprenait pas.

— D'ailleurs, tu aurais pu le passer aujourd'hui, se souvint Horace.

— Tu t'es débiné ? arqua Prune munie de son sourire provocateur.

— Passer son permis la veille de vacances scolaires ne donne pas les meilleurs résultats. Les inspecteurs sont plus sévères, expliqua Franklin.

— Il s'est débiné, confirma-t-elle auprès de sa voisine. Et puis on n'est pas censé avoir dix-huit ans pour passer son permis, ou maintenant on le donne aux enfants ?

Horace resta bouche bée de l'effronterie de la fillette et admira l'impassibilité de son fils, concentré sur la route. Devant son silence, il intervint :

— Mais il les a ! Enfin, d'ici une heure, corrigea Horace en regardant l'horloge de la voiture.

— C'est ton anniversaire ? s'enquit Pernelle enthousiaste. Bon

anniversaire !

— Tu aurais dû nous le dire, fit Prune sur un ton faussement agréable. Je t'aurais fait un cadeau.

— Celui d'être gentille ?

— Oh, non. Pas tant. Je t'aurais fait ton goûter.

En définitive, avec l'agitation d'un vendredi soir, le temps de trajet en voiture reliant l'école à la maison de Catherine ne se fit pas plus court qu'à pied. Quand ils arrivèrent à destination, Prune ne manqua pas d'informer à voix haute sa sœur :

— Finalement, ils nous ont ramenées à la maison. Je ne l'aurais pas parié.

Pernelle remercia Franklin et son père, et leur souhaita une bonne soirée en incluant sa sœur dans la formulation de ses vœux. Prune tambourinait déjà à la porte.

Franklin attendit que Catherine leur ouvre, lui fit un signe de la main, doublé par celui de son père, et se réinséra sur la voie.

Franklin retrouva sa mère qui était déjà en train de se préparer. Il se sentit mal à l'aise de la voir faire autant d'efforts pour quelque chose de si peu important. Il prit sur lui le temps du repas et essaya d'afficher une mine réjouie en réponse à la fierté qu'exprimaient sans retenue monsieur et madame Lefèbvre.

Le retour à la maison fut teinté de soulagement. Cette journée touchait enfin à sa fin.

Quand Horace rentra la voiture dans le garage, il regarda l'heure à sa montre et jeta un œil curieux à sa femme. Elle lui répondit avec le même manque de discrétion. Franklin sentit venir l'entourloupe et tenta de se débiner, comme l'aurait fait remarquer une fillette assise à la même place quelques heures plus tôt.

— Bon, je vais me coucher, je suis fatigué…

— Non, tu ne peux pas.

Franklin expira lourdement. Il n'avait pas envie de demander pour quelle raison il ne pouvait pas aller se renfermer dans sa chambre.

Ils rentrèrent tous les trois dans la maison par la porte intérieure du garage ; Franklin attendait sa sentence.

— Qu'est-ce que vous avez préparé ? demanda-t-il avec la même appréhension qui précède l'arrachage d'un pansement.

— *Nous* n'avons rien préparé, éluda sa mère.

Le gong de la porte d'entrée retentit.

Ses parents soupirèrent de soulagement tandis que Franklin gagnait en inquiétude. Heureusement, son habitude à réprimer ses émotions enroba cette surprise comme un ruban scintillant.

— Je vais ouvrir, entonna sa mère.

Colin apparut muni d'un large sourire qui compensait allègrement le fin trait qui servait de bouche à Franklin.

— Alors, ça y est ? On est un homme ? Je t'emmène fêter ça au *Volcanon* ! Ça va être chaud bouillant !

Madame Lefèbvre applaudit, heureuse d'avoir gardé jusqu'au bout la surprise savamment orchestrée par le jeune homme.

— On s'est dit que ça te ferait du bien de faire comme les jeunes de ton âge, exulta la femme. D'aller *guincher* un peu.

Elle fit une bise à son fils qui reçut au même moment une tape amicale dans le dos de la part de son père, et le chassa *manu militari* de la maison.

Depuis le porche, elle prévint Colin :

— Le vent se lève, faites attention sur le pont ! Et prenez votre temps, hein. Amusez-vous bien ! continuait-elle de brailler tandis que la voiture de Colin démarrait, fenêtres fermées.

Ils s'étaient efforcés de ne pas donner d'heure de couvre-feu à Colin. Ils s'attendaient donc à ce qu'ils rentrent au milieu de la nuit, ou peut-être même au petit matin.

— Ça va lui faire du bien, répéta-t-elle à son mari, comme pour se convaincre elle-même. Le *Volcanon* est un établissement très apprécié des jeunes gens, dit-elle sur un ton qui laissait comprendre qu'elle avait fait des recherches sur la boîte de nuit qui allait la priver de son petit garçon.

Elle ne se départissait pas de son sourire. Il la suivit quand elle se défit de son manteau et de ses chaussures dans le vestibule. Il l'accompagna devant sa coiffeuse quand elle ôta ses bijoux. Il redescendit avec elle quand elle s'assit dans le canapé auprès de son mari qui avait allumé la télévision sur la chaîne d'informations pour rattraper celles qu'il avait manquées en s'octroyant un dîner en dehors de sa routine.

Elle prit la main large d'Horace entre ses doigts et la tapota, tout en gardant son sourire crispé, les yeux rivés sur le grand écran.

— Dix-huit ans, hein.

— Oui, dix-huit ans.

Horace tapota à son tour la main de sa femme de sa seconde main, tandis que ses doigts noueux cherchaient le réconfort dans la largesse de sa paume.

Ils veillèrent toute la nuit, attendant que leur fils revienne. Horace avait choisi de se laisser s'endormir sur le canapé, car il savait que sa femme ne l'aurait pas rejoint à l'étage. Elle continuait de regarder la télévision sans la voir. Le bulletin météo, qui toutes les demi-heures décrivait l'évolution du vent en tempête, ne l'aidait pas à trouver le calme qui, visiblement, habitait son mari.

Plusieurs fois, elle sursauta en entendant du bruit, pensant reconnaître le retour de Franklin mais dût admettre que ce n'était que le vent qui faisait du raffut en s'ébrouant dans les arbres et dans les clôtures. Un portillon laissé ouvert grinçait péniblement au bout de la rue.

Vers trois ou quatre heures du matin, un nouveau retentissement la sortit de sa somnolence. On sonnait à la porte. Aucun doute, ce n'était pas le

vent. Tous les ouragans du monde, aussi forts soient-ils, ne pouvaient imiter un gong.

Elle réussit à se décoller de son mari et marcha vers l'entrée. Son soulagement laissa place à une grande inquiétude quand le gong retentit une deuxième fois et qu'elle aperçut des lumières vives clignoter à travers la vitre opaque de la porte d'entrée.

— Horace ! appela-t-elle.

La large silhouette derrière la porte pressa une troisième fois la sonnette et la femme accourut la main tendue en avant, presque à bout de souffle.

— Horace !

Elle déverrouilla la poignée et ouvrit la porte brusquement sur Colin qui la dévisagea, surpris par sa mine hagarde.

— Colin ? balbutia-t-elle.

— Désolé de vous avoir réveillée…

— Où est Franklin ? le coupa-t-elle nerveusement.

— Ah oui, Franklin. Il est… Franklin ! beugla Colin sans retenue. Ta mère a ouvert !

À cette heure, dans cette rue, il était de très mauvais goût de faire autant de tapage, mais peu importait à une mère qui attendait patiemment que son fils rentre d'une soirée qui s'était annoncée festive.

— Il a fait le tour pour voir si vous aviez laissé ouvert de l'autre côté, expliqua Colin en s'adressant de nouveau à sa mère. Il a oublié ses clefs, ajouta-il, penaud.

Franklin apparut dans le coin du mur et sa mère soupira. Elle s'intéressa soudainement aux gyrophares qui déversaient un halo orange dans l'avenue et, se dressant sur la pointe des pieds, aperçut une camionnette de travaux, bien différente du fourgon de police qu'elle avait craint.

— Un arbre est tombé avec le vent, ils ont bloqué la rue pour le dégager. On a dû se garer plus haut.

— Merci, souffla enfin la femme. Merci de me l'avoir ramené, ajouta-t-elle sur un ton empreint de solennité qui gêna quelque peu Colin.

— Euh, bah de rien. Bon. J'y vais, bonne nuit ! On remet ça quand tu veux, Frankie !

Colin s'en alla et Franklin regarda sa mère qui obstruait toujours l'entrée. Hébétée, elle recula et l'accueillit en se retenant de l'enlacer. Son père les rejoignit.

Elle le renifla néanmoins et sentit qu'il empestait l'alcool. Elle sourit pour elle-même, satisfaite de constater qu'il s'était amusé.

— On m'a renversé un verre dessus, fit Franklin.

Sa mère prit le parti de croire qu'il mentait comme tout adolescent soucieux de cacher à sa maman qu'il avait bu. Franklin n'insista pas devant sa mine réjouie et préféra ne pas expliquer comment un type ivre mort l'avait éclaboussé tandis que, depuis sa banquette, il regardait Colin faire connaissance avec une nouvelle fille et échanger leur numéro de téléphone.

Tout en regagnant sa chambre et le confort de son lit, il passa en revue les moments forts de sa virée *entre hommes*. Les yeux ouverts sur le plafond noir sur lequel se reflétaient par intermittence les lumières orange des ouvriers, Franklin se rappela sa rencontre avec un P-A particulièrement à l'aise en boîte de nuit.

— C'est vrai, tu passais ton permis ce matin ! Alors, tu l'as eu ? avait-t-il deviné dans un premier temps. Tu as déjà les résultats ? avait ensuite douté Franklin.

— Pas encore ! Mais passer le permis, c'est déjà une victoire ! Alors j'arrose ça ! avait braillé P-A pour se faire entendre. Et puis, tant que je n'ai pas la réponse, je ne l'ai pas raté, donc pour l'instant : je l'ai réussi !

Franklin avait apprécié sa philosophie.

— Bon, beh… félicitations ! avait-il réussi à crier par-dessus la musique.

P-A avait levé son verre en signe de remerciement, et Franklin avait répondu avec une moins nette assurance en trinquant de son eau gazeuse.

Franklin se tourna sur son flanc face au mur, le bras replié sous l'oreiller et réprima un rire.

Billie ne supportait plus cette situation. Elle avait épuisé son stock d'excuses et s'éclipser à chaque fois qu'il l'invitait à sortir la fatiguait. D'autant plus qu'elle avait très envie de sortir.

Mais entendre Nicolas insister pour qu'elle sorte avec lui, Candice et une copine à elle qui « tu vas voir, elle est géniale » fut la goutte de trop.

Billie devait faire quelque chose, trouver une solution.

— Je ne demande quand même pas la lune ! fustigeait-elle au téléviseur. Qu'il arrête juste de me parler d'elle. « Candice par ci, Candice par là ». J'en peux plus…

Sa dernière parole se perdit dans une grimace douloureuse.

Tandis que Billie pleurnichait devant son émission favorite, elle écoutait d'une oreille distraite les conseils d'une fille dont le bronzage jurait avec la météo qui coulait sur ses fenêtres.

— Chérie, c'est qu'une pétasse, elle mérite pas que tu te prennes la tête pour elle.

Sa meilleure amie à l'écran chuintait de la même façon que Billie, mais cette dernière ne se retrouva pas du tout en elle.

— Son mec n'est qu'un abruti. Il est très bien avec cette pétasse, répéta la fille au bronzage de cabine. Franchement, ma chérie, tu mérites mieux.

— Mais je l'aime…, hoqueta l'autre fille. Je n'arrive pas à l'oublier.

— Tu devrais ! intervint Billie. Il est vilain, en plus.

— De toute façon, il ne sait même pas que j'existe…

— On vit dans la même villa, chérie.

— Mais même ! Je suis sous ses yeux et pourtant il ne me voit pas ! braya-t-elle.

Billie maugréa.

— Qu'est-ce que je dois faire ? se lamenta la malheureuse.

— T'as qu'à lui dire. Balance tout ce que t'as sur le cœur.

— Il va se moquer de moi, protesta l'autre entre deux sanglots.

— Peut-être qu'au moins ça te fera le détester et tu passeras à autre chose. Tu en auras le cœur net.

Ce conseil arracha un rire à Billie.

— N'importe quoi.

— Mais je vais encore passer pour la briseuse de ménage…, s'apitoya l'actrice à l'écran.

La fille au teint artificiel pinça ses lèvres brillantes montrant qu'elle réfléchissait.

— Dis-lui que tu l'aimes mais n'essaye pas de coucher avec, celui-là.

Billie attendit la fin de l'épisode pour éteindre la télé, pestant à voix haute que la télé-réalité, « c'est vraiment n'importe quoi ».

Les recommandations de l'actrice firent toutefois son petit bonhomme de chemin dans son esprit.

Le lendemain, Nicolas eut la sympathie de retrouver Billie plus tôt que prévu à l'auto-école.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Bonjour à toi aussi ! Candice s'est levée tôt ce matin pour aller courir, je n'ai pas réussi à me rendormir, alors je me suis dit que j'allais venir plus tôt pour rattraper ma paperasse.

— Ah ? Au moins, elle a une bonne influence sur toi. Si ça peut m'éviter de te réclamer toutes les semaines tes rapports…

— Oh, mais grâce à elle, je suis tellement mieux dans bien des domaines…

Nicolas tenta une œillade racoleuse, mais Billie, le voyant venir, lui tourna le dos pour ne pas lui faire ce plaisir. Cette connivence graveleuse la mettait toujours très mal à l'aise et c'était un des points qu'elle n'arrivait pas à accepter.

— Déjà, elle me fait manger plus sainement, reprit Nicolas en recalculant sa trajectoire de conversation. Elle me fait manger des légumes. J'en peux plus de bouffer des carottes, j'suis pas un lapin ! Alors que Candice, les carottes…

— Stop ! Ça suffit, s'emporta Billie.

Nicolas écarquilla les yeux comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.

— Je veux dire, euh… mince, à la fin, quoi.

— Bah alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute tendue. Faudrait que tu sortes un peu, ça te détendrait…

Billie inspira, se sentant prise de nouveau dans une boucle infernale d'invitation à sortir.

— Candice a une amie vraiment sympa, on pourrait sortir tous les quatre !

— Mais qu'est-ce que t'as à la fin, à vouloir me sortir tous les soirs ? À

vouloir me présenter tous les amis de Candice ? Mais toi, t'as qu'à sortir avec elles si elles sont si bien, ses copines. Sortez tous ensemble et foutez-moi la paix !

Billie fut le témoin impassible de sa seconde personnalité qui avait pris le dessus. Elle se vit engueuler Nicolas sans manière, menottée à son incapacité à se calmer.

— Oula, c'est pas ta semaine.

— Ta gueule. T'es vraiment con. Tu comprends rien. Tu ne vois rien. T'es pas foutu de me voir alors que je suis sous tes yeux.

Nicolas ricana de surprise. Il ne prenait pas au sérieux l'agressivité nouvelle de Billie.

— Tu veux qu'on en parle ? lui proposa-t-il calmement, imperturbable à la rage qu'avait visiblement besoin d'expulser Billie et qui, selon Nicolas, n'avait rien à voir avec lui.

— J'ai tout essayé, Nic. Vraiment. J'ai pris sur moi, j'ai fait avec. J'ai accepté plein de choses : la rencontrer au final n'a pas été le pire. Mais t'entendre parler d'elle toute la journée, vouloir me raconter tes exploits au pieu et insinuer qu'il faudrait que je m'en fasse une copine, d'elle ou de toutes ces greluches, c'est le pompon sur le Toral !

— Mais de quoi tu parles ? fit Nicolas qui commençait à prendre au sérieux l'attitude de Billie.

— La ferme ! Laisse-moi finir ! T'es vraiment con pour ne pas t'être rendu compte que je t'aimais et me jeter au visage tout l'amour que t'as pour elle.

Il la dévisagea, abasourdi.

— Bah oui, ducon ! J'ai des sentiments pour toi et t'as tout gâché. Tellement t'es trop con et que je suis trop conne.

Elle n'avait plus de souffle et était rouge de colère. Elle débitait sans vérification, sans contrôle, tout ce qu'il lui pesait sur le cœur.

— Mais t'es pas gay ?

Ce fut au tour de Billie de se décrocher la mâchoire.

— Quoi ? éructa-t-elle.

— T'es pas gay ? répéta-t-il.

— Mais t'es complètement con ! Bien sûr que non, j'suis pas gay, puisque je te dis que je t'aime !

— Bah, excuse-moi, mais c'est ce que je croyais, avoua-t-il d'un air contrit.

— Mais qu'est-ce qui t'a fait croire ça ? demanda Billie sur un ton étonnement plus calme.

— Je sais pas… Tu n'as jamais parlé de petits copains…

— Mais je n'ai jamais parlé de petites copines, non plus !

— Je sais bien… J'ai cru que tu ne voulais pas en parler. Et puis bah, tu traînes plus avec les mecs de l'équipe qu'avec les filles.

— Bah parce que Machine, elle est casse-couilles, c'est tout. C'est pas compliqué de mieux s'entendre avec les mecs.

Nicolas affichait sur son visage les conclusions qui se faisaient dans sa tête et eut l'air embarrassé.

— C'est pour ça que tu voulais me présenter les copines de Candice ? devina soudainement Billie. Pour qu'on sorte en couple ? Candice croit aussi que je suis gay ?

— Je sais pas. Je t'ai présenté comme telle, en tout cas, avoua Nicolas.

Billie se sentit abattue. Lui, ne savait plus où se mettre.

— Mais du coup, tu m'as écouté parler de Candice et moi au…, comprit-il enfin.

Billie haussa les paupières d'acquiescement.

— Je suis désolée, je voulais pas… tout ça.

— Mmh. Bon, je dois y aller, coupa Nicolas qui se sentait pris dans des sables mouvants.

Et sans crier gare, Billie se retrouva une fois de plus toute seule.

Le reste de l'équipe et les élèves arrivèrent. Billie prit place à l'accueil, et comme si de rien n'était, salua le tout-venant entre deux saisies de résultats sur le logiciel de l'auto-école.

Toute proportion gardée, le succès de P-A à l'examen du permis de conduire du vendredi précédent la réconforta.

# Chapitre 15
# L'adresse et le remplacement

— Ça fait combien de temps ? Au moins une semaine, répondit Iris à elle-même.

— Je dirais même deux, renchérit Ernest.

— Douze jours, trancha le Baron.

— Douze jours que cette bonne femme est là ? Et le libraire en est tout retourné, remarqua Iris entre les deux hommes.

— C'est sûr que c'est sa copine ? s'enquit son voisin de gauche, peu convaincu.

— Qu'est-ce qu'elle peut être d'autre ? fit-elle. Ils font que sortir ensemble.

— Je pense même que c'est sa mère, à la petite, déclara son voisin de droite.

— La femme du libraire, donc ? C'est la première fois qu'on la voit.

— Ça paraît gros, concéda Iris.

Les trois commères étudiaient la librairie depuis leur banc. La fumée blanche qui s'échappait de leurs trois goules encapuchonnées ne les dissuadait pas de les garder ouvertes. Bien au contraire, ils estimaient que parler les réchauffaient.

Sous leurs amas de manteaux, d'écharpes, de bonnets et de gants, on ne distinguait seulement qu'une large silhouette à contre-jour avec le soleil déclinant de ce début janvier. Avec les rayons de lumière chaude qui se réverbéraient sur la vitrine, ils ne voyaient pas grand-chose. De temps à autre, ils apercevaient une tête blonde venir à la porte, regarder au dehors, leur jeter un coup d'œil au passage.

— Elle était peut-être retenue ailleurs par son boulot et c'est leur fille qui gérait en attendant son retour, subodora Ernest.

Iris et son voisin de droite évaluèrent d'un haussement d'épaules ce postulat.

— Si c'est un couple qui tient la librairie, ça change tout, s'inquiéta le Baron.

— Z'avez peur de perdre, ricana Ernest. V'voulez surenchérir ?

— Ah, non ! pesta la femme. C'est trop tard : les termes du pari sont donnés. Faut vous y tenir !

Les garçons se turent.

— Ils ont ouvert quand ? relança l'un des deux après un moment.

— Début septembre. Je me souviens, c'était la rentrée des gamins.

— Ça fait quoi… Quatre mois ? compta Ernest.

— On entre dans le cinquième mois, confirma le Baron dont l'espoir s'était raffermi.

— Et votre pari nous emmène au moins jusqu'à fin mars.

— Il faut compter le premier avril. Si au premier avril, la librairie est ouverte, je gagne.

— Le deux. Le premier, c'est un dimanche, fit Iris.

— Si au 2 avril, la librairie est ouverte, je gagne, répéta solennellement le Baron.

Les trois dévisagèrent Grace quand elle sortit de la librairie, laissant ses parents aux commandes de la boutique. Ils la virent jeter un coup d'œil à quelque chose qu'elle tenait dans sa main, le fourrer dans la poche de son manteau et s'élancer d'un pas décidé dans une direction connue d'elle seule.

Grace avait passé toute la journée et toutes les précédentes légèrement sur les nerfs. Sa mère avait rallongé son séjour pour son plus grand plaisir, mais leur nouvelle cohabitation tendait à la ramener quinze ans en arrière quand elle vivait encore chez elle, et presque dix années encore plus tôt quand ils vivaient encore tous les trois sous le même toit. Seulement, à trente ans, Grace aspirait à autre chose que recréer le cocon familial qui l'avait vue faire ses premiers pas. C'était en tout cas par cette excuse qu'elle justifiait son agacement notoire et certainement pas parce qu'un mois plus tôt, Victor l'avait embrassée et ne s'était pas manifesté depuis.

Bien que sa mère semblât vouloir revivre de tendres années, Auguste se doutait bien que ce n'était pas sa présence qui poussait sa fille à regarder par la fenêtre comme une épouse de militaire le ferait dans l'expectative que son soldat de mari revienne du front.

— Va le voir, lui avait dit son père au petit matin.

Grace avait fait mine de ne pas entendre, trop affairée dans le rangement pourtant silencieux de ses nouveaux livres. Elle en avait fait claquer un contre un autre pour produire assez de bruit, justifiant qu'elle

était sourde à toutes remarques extérieures.

— Tu devrais aller le voir, avait-il insisté.

— De qui tu parles ?

Il avait soutenu son regard comme la fois où elle avait nié savoir, à l'aube de ses six ans, ce qu'il était advenu du chocolat alors qu'elle en avait de badigeonné tout le tour de la goule.

*Tu veux vraiment jouer à ça ?*

— Je ne sais même pas où il habite, lâcha-elle enfin.

Auguste rabaissa ses yeux sur son ordinateur et pianota quelques instants en silence.

*S'il n'y a que ça*.

— 31 bis, rue Cassaudant. C'est à côté. Tu t'en souviendras ou tu veux que je le note ?

Auguste n'attendit pas qu'elle refuse et recopia l'adresse sur un papier adhésif qu'il ne fit pas l'erreur de lui proposer.

— Je le mets ici, dit-il tout haut, en collant le papier sur le rebord du comptoir.

— Mmh, fit Grace d'un air faussement distrait.

— Je vais voir ce que ta mère boutique ; elle va prendre toute l'eau chaude.

En haut des marches, il se retourna et vit Grace se diriger – si ce n'est accourir – vers le comptoir.

Grace se trimballa toute la journée avec le morceau de papier fixé à son index – Auguste ne lui en parla pas –, si bien que le soir venu, il n'adhérait plus tellement et des peluches de son pull, des grains de poussières, et même un cheveu blond, s'étaient englués au verso du papier.

— Cesse de tripoter ces bouquins, fit Auguste en milieu d'après-midi. Ils étaient déjà très bien rangés vendredi. Si tu t'ennuies, passe donc tes nerfs sur les toiles d'araignées. Bertille a ramené des copines.

Grace regardait le soleil darder ses derniers rayons sur la librairie. Elle se mordait l'intérieur des joues. Soit elle sortait maintenant, avant que la nuit ne s'abatte sur la ville, soit elle repoussait au lendemain.

Elle profita que son père ait de nouveau le nez dans ses comptes pour enfiler son manteau sans avoir à se justifier.

— Bon, je sors, fit-elle en refermant la porte derrière elle.

Elle regarda une dernière fois l'adresse, comme si depuis tout ce temps elle ne l'avait pas mémorisée ou que Victor avait subitement déménagé dans la journée et que le petit papier magique s'était réactualisé tout seul.

Elle contourna le parc et se faufila dans la rue Cassaudant, cherchant les numéros de portes qui annonçaient la distance restante à parcourir comme des bornes kilométriques. Les numéros impairs se trouvant sur sa gauche, elle estima, en levant les yeux sur le bout de la rue, où devait se tenir la demeure de Victor.

Grace s'efforça de ne pas marcher trop vite, évitant de donner à son cœur déjà bien sollicité une raison supplémentaire de battre plus vite.

Arrivée au 31 bis, elle respira profondément. La prochaine porte serait pour elle. Une fois devant, elle fut embêtée de ne pas lire son nom sur le petit encart prévu à cet effet. Elle se risqua alors à appuyer une fois sur la sonnette. Une seconde fois quand l'idée lui vint qu'il n'avait peut-être pas entendue la première. Voilà qu'elle s'inquiétait, cela ne lui ressemblait pas.

Elle recula d'un pas, comme pour le prémunir de se retrouver face à face avec cette libraire dont l'audace serait à la hauteur de sa surprise. La porte s'ouvrit sans préambule et deux visages étonnés se découvrirent. Le froid n'attendit pas qu'on l'invite pour s'engouffrer, provoquant un frisson visible chez son hôte.

— Entrez ! fit-il à bout de souffle alors que c'est elle qui avait marché.

Une fois coupés de la fraîcheur de la rue, ils se dévisagèrent sous la veilleuse fébrile.

— Je voulais… je voulais passer vous voir. Désolée de cette interruption, je n'avais pas votre numéro de téléphone.

Grace se dit que son père l'avait sans doute, mais ne l'ayant pas elle-même vérifié, elle ne mentait pas.

— Ah, d'accord. Ne restons pas là, il fait meilleur en haut, l'invita-t-il enfin.

Victor précéda Grace dans l'étroit escalier laissant l'avantage à cette dernière d'admirer ses pantoufles usées et son pantalon d'intérieur délavé.

Il poussa la porte de son appartement avec le désagréable sentiment qu'ils en feraient vite le tour. Victor avait été quelque peu avare en description sur le studio qu'il occupait.

— J'ai préféré économiser pour me donner entièrement à l'écriture, se justifia-t-il en réponse au commentaire qu'elle n'oserait pas faire.

— Vaut mieux un petit chez soi qu'un grand chez les autres, comme on dit !

— Café ?

— Volontiers.

Grace se proposa de l'aider. Perturbé par sa présence, il ouvrit deux placards avant de trouver les filtres à café. Alors qu'il sentait son regard s'appesantir sur lui tandis qu'il remplissait le filtre, il s'en dégagea.

— À droite, pétasse.

— Pardon ?

— Les tasses, elles sont dans le placard de droite. Vous voulez bien... ?

— Oui, oui, bien sûr.

Les deux se détendirent à mesure que le percolateur faisait son œuvre. Grace balaya l'appartement du regard. Elle vit l'ordinateur posé sur le lit, prêt à s'enfoncer dans les sables mouvants de sa couette duveteuse, et reconnut ses cahiers empilés nonchalamment sur le bureau, un pot à crayons renversé à leur côté. Grace s'en voulut d'interrompre une session d'écriture particulièrement fructueuse. Victor toisa son studio comme s'il s'agissait d'un petit frère mal apprêté qui le mettait dans l'embarras. Il se dit que ce bazar ne devait pas donner une image sérieuse de lui.

Puis Victor suivit Grace vers le petit canapé. Il se sentait encore très mal à l'aise, d'autant plus que Grace dégageait une certaine assurance qui lui donnait l'avantage sur leurs soudaines retrouvailles.

Grace se tenait droite, les mains liées pour s'empêcher d'ajuster sa coiffure ou de trifouiller dans les plis de ses vêtements. Son rythme cardiaque était encore élevé et elle avait l'impression que même les propriétaires au rez-de-chaussée pouvaient l'entendre ; peut-être même lui feraient-ils part de remontrances concernant ce tapage diurne des plus inappropriés. Elle s'arma de courage pour se donner de la contenance alors qu'elle transpirait la peur par tous les pores de sa peau.

— Ça avance, votre roman ? lui demanda-t-elle quand il revint avec le sucre.

Il s'assit le plus loin possible d'elle, sa jambe repliée sous lui pour lui faire face.

— Oui, oui. Doucement mais sûrement, comme on dit.

Le « comme on dit » sonnait comme une rengaine désaccordée.

— Et la librairie ? Ça va ?

— Oui, oui, répondit-elle sur le même ton. Ma mère est en visite, alors j'ai un peu plus travaillé la semaine dernière… pour les laisser tous les deux, ajouta-t-elle en réponse à son regard interrogateur.

— Ils sont toujours ensemble ? Je ne crois pas l'avoir déjà rencontrée… mais peut-être que je n'ai pas fait attention, se désola Victor qui se souvint avoir manqué pas mal de choses à une certaine époque.

— Non, vous ne l'avez pas rencontrée et ils ne sont pas ensemble. Ils sont meilleurs amis.

— C'est bien qu'ils soient restés en bons termes, alors, fit-il en buvant une grande gorgée.

Grace s'amusa de cette déclaration et fut une nouvelle fois contrainte de s'expliquer.

— Ils n'ont jamais été ensemble, pour ainsi dire. Ils n'ont toujours été « que » meilleurs amis.

Victor plissa les yeux, désireux d'en savoir plus. Pour l'instant, il se demandait si elle n'était pas adoptée.

— C'est compliqué… C'est juste qu'ils voulaient un enfant et ils ont décidé de m'avoir.

— Ah, d'accord. C'est plutôt simple en fait.

Victor se sentit soudainement piqué de curiosité.

— Et ils ont fait appel… pour vous… faire ?

— Oh, non. J'ai comme qui dirait été faite… « à l'ancienne ».

— Sacrés amis pour se rendre pareil service !

— Oui, bon, ça reste mes parents, expédia Grace qui ne voulait pas s'attarder sur ce sujet. Enfin bref, je leur laisse le temps de visiter la région pendant que je tiens la boutique.

— Ouais. Nous sommes tous deux pas mal occupés.

Grace acquiesça, le nez dans sa tasse.

— Mon père m'a dit que vous aviez été malade.

Victor dût faire un effort pour se souvenir.

— Oh, oui, ça remonte. C'était en décembre.

Une fois de plus, les deux se rendaient compte que le temps était

passé et que ni l'un ni l'autre n'avait essayé de le rattraper. Jusqu'à maintenant.

— Et ça va mieux ?

— Impeccable, dit-il un peu trop vite.

Grace n'avait plus de question à poser. Les réponses de Victor ne l'aidaient pas.

— Bon, dit-elle une première fois en tenant sa tasse vide d'une main.

— C'est gentil d'être venue, osa-t-il enfin. Il ne fallait pas vous donner cette peine.

— Mmh.

— C'est votre père qui vous a donné mon adresse ?

— Oui, il voulait savoir comment vous alliez. Il s'inquiétait de plus vous voir, s'amusa-t-elle faussement.

— Ah. Je vois. Vous lui direz que tout va bien ici. Vous lui souhaiterez la bonne année, même si c'est un peu tard. D'ailleurs, à vous aussi : bonne année, hein.

— Oui, merci. Bonne année. Mieux vaut tard que jamais…

— Comme on dit, c'est ça.

Il se leva, la débarrassa de sa tasse qui pendait mollement à sa main et alla les poser sans attendre dans l'évier.

Elle n'attendit pas non plus une nouvelle ouverture pour se lever à son tour. Entre le petit canapé, la petite cuisine équipée, et le petit lit sous le toit mansardé, Grace se sentit de trop.

— Bon, je vais rentrer. Il fait nuit, constata-t-elle en regardant par la petite fenêtre.

— Vous voulez que je vous raccompagne ?

— Non, c'est bon. Pas besoin.

— Très bien, conclut Victor. *Pas besoin*.

— Je ne veux pas vous déranger, vous n'êtes pas habillé pour sortir, renchérit-elle.

Victor baissa les yeux sur son pantalon limé.

*Bien sûr*.

— Il fait froid, dehors, je veux dire.

— Laissez-moi au moins vous raccompagner jusqu'en bas.

En l'espace d'une petite heure, la nuit était lourdement tombée, comme un bandeau que l'on rabat sur les yeux pour dormir. Victor comme Grace furent rassurés de voir les lampadaires allumés.

Le froid était également de la partie et Victor s'efforça de montrer que cela ne l'atteignait pas.

Grace formula les remerciements appropriés – « mais je vous en prie, c'est moi » – et avant qu'elle n'en vienne au vœu de bonne soirée, il l'interrompit :

— Vous voulez qu'on se revoie ? En journée ? Désolé ne pas avoir été très bavard. J'étais encore imprégné par…

— Votre travail, présuma-t-elle. Je comprends.

Victor la regarda dans la lueur faible d'un réverbère, attendant visiblement sa réponse à la question qui lui avait sensiblement écorché les lèvres.

— Euh… oui. Si vous voulez, dit-elle d'un air distrait. En ville, ça sera mieux.

Victor inspira un peu trop fortement. Cette nouvelle pique mettant en lumière la modestie de son appartement d'étudiant vint se loger en plein dans sa cage thoracique.

— Ça *me* fera du bien de prendre l'air, se justifia-t-elle.

Victor n'accueillit pas ce rajout avec la rationalité qu'elle l'avait exprimé. Il le prit pour lui. À trop être enfermé dans sa chambrette, il avait visiblement l'esprit embrumé.

— Vous avez des moments de libre ?

Si Victor avait eu un témoin, il lui aurait fait confirmer qu'il faisait de gros efforts pour se montrer charmant, en dépit du comportement fermé et glacial de sa congénère.

— Passez quand vous voulez. Ma mère est là encore quelques jours, je pense qu'elle pourra me remplacer sans problème.

Victor ne réussit pas à mal interpréter cette réponse, mais son détachement évident ne le découragea pas dans son entreprise.

Ils se saluèrent enfin, trépignant dans le froid, regagnant chacun la quiétude de son habitat.

Grace apprécia la douce compagnie du feu dès qu'elle passa la porte de la librairie et alla se blottir contre le poêle avant de sentir ses cuisses la démanger tant la chaleur piquait à travers son pantalon. Victor se

contenterait de son radiateur qui ne faisait plus effet dès qu'on s'en éloignait.

— Je ne t'attendais pas de sitôt, fit Auguste assis dans le fauteuil face à elle.

— Il te souhaite la bonne année, éluda-t-elle.

— C'est gentil. Il va bien ?

— « Impeccable ».

— Ça s'est bien passé ?

— Oui, oui.

— Vous allez vous revoir ?

Grace lui jeta un regard en coin alors que jusque à présent, elle l'évitait. Son interrogatoire ne lui plaisait qu'à moitié.

— C'est possible.

Son père la sonda, immuable.

— Il passera dans la semaine.

Auguste réprima un sourire. Grace se retourna pour décongeler l'autre côté de ses jambes, et cacher ses joues rosies dont la couleur n'était pas l'œuvre des flammes qui dansaient dans l'âtre.

— Ç'a été avec maman ?

— Très bien.

— Elle est où ?

— À l'étage. Elle fait à manger.

Grace et son père se délectaient au coin du feu pendant que *la maîtresse de maison* préparait le repas.

— Ça ne te fait pas bizarre de travailler avec maman ? s'enquit Grace dont l'intonation montante trahissait le sérieux de sa question, bien qu'elle essayât de le dissimuler par un sourire de connivence.

Auguste précéda son « non, non » d'une grande inspiration.

La semaine précédente, Grace avait encouragé son père à jouer les guides touristiques pour sa mère pendant qu'elle tenait les rênes. Au final, Auguste en avait appris autant que Francine, n'ayant pas trouvé le temps depuis son emménagement de visiter la ville et encore moins la vallée. La semaine suivante, las de crapahuter dans des ruelles pavées et de grimper des tours historiques, le libraire avait repris sa place derrière le comptoir et, tandis que Grace s'octroyait quelques heures de repos par ci

par là, Francine était venue l'aider. Elle s'était montrée particulièrement motivée pour remplacer sa fille.

À une heure où il n'y avait pas foule dans la boutique, Auguste avait interpelé son amie sur son départ retardé dont la raison avait été oubliée.

— Et tu penses partir quand… ?

— Je ne sais pas. Ce week-end, peut-être.

— Francine, tu me le dirais si tu avais quitté ton travail ?

— Ah, tu voudrais, hein ! On ouvrirait notre boutique comme on disait à l'époque. Enfin, toi, c'est déjà fait. Tu ne m'as pas attendue ! ricana Francine. Tu as bien fait, on y serait encore, sinon, tempéra-t-elle.

Auguste sourit amèrement à sa remarque.

— Regarde-nous, continua-t-elle. On pourrait croire que nous sommes associés, à travailler ensemble, bras dessus bras dessous. Ça donne un aperçu de ce que ça aurait pu être, nous deux.

— Difficile de se faire une bonne idée après seulement une semaine de travail.

— Et la première semaine, elle ne compte pas ? C'étaient des vacances, d'accord, mais ça compte… On s'est bien amusés, en plus…

Auguste sourit à ces agréables souvenirs qui nourriront un temps ses longues soirées d'hiver.

En dépit du froid, Auguste et Francine étaient allés faire une randonnée sur le pourtour de Château-sur-foin. Ils avaient pris le chemin Comète, suffisamment long, mais accessible pour un quinquagénaire plutôt rat de bibliothèque que rat des champs.

Ils s'étaient surpris à croiser d'autres aventuriers bravant le gel et le vent. Une paire de gardes forestiers barbus, semblables à des ours, avait partagé avec eux un bref moment, le temps d'apprendre que le plus jeune des deux frères allait bientôt être père.

Leurs chemins s'étaient séparés quand Francine avait demandé à faire une pause pour s'imprégner de la vue panoramique.

— … et boire un peu d'eau, aussi. J'ai soif.

Auguste avait attrapé sa gourde dans le sac à dos de Francine, lui évitant une désagréable gesticulation.

Quand il lui avait demandé de lui sortir la sienne à son tour, elle lui avait proposé de boire dans la sienne à elle.

— Nos microbes se connaissent déjà ; ils se sont même reproduits

et, à cette heure-ci, ils vendent des livres.

Dans son fauteuil, confortablement assis au chaud, Auguste sourit tristement au souvenir de toutes les allusions que faisait Francine sur le fait qu'ils avaient déjà partagé leur vie.

Cela signifiait-il qu'il devait s'en tenir à ces expériences passées ?

— Papa ?

— Hein, quoi ? fit Auguste en s'extirpant de ses pensées.

— Je te demandais : pourquoi il y a des livres par terre sous la table des nouveautés ?

— Ah, mince. Je pensais les avoir tous ramassés, fit-il en se relevant d'un bond. Un chat est entré tout à l'heure. On aurait dit qu'il fuyait quelque chose.

— Ou qu'il chassait quelque chose ! J'espère que ce n'était pas une souris, se mortifia Grace. Veillons à toujours bien claquer la porte. Je trouve qu'elle ferme de plus en plus mal avec l'humidité.

Victor quitta ses pâles chaussons et frictionna ses pieds gelés. Il attrapa une paire de grosses chaussettes dans sa commode, les enfila et alla se servir un nouveau café. Il jeta un regard oblique à la tasse vide de Grace dans l'évier.

Cette visite impromptue le laissa pour le moins retourné. Il eut l'impression, pendant cette ridicule petite heure, qu'il ne contrôlait plus rien. Comme si cette intrusion dans son petit intérieur l'avait privé de tous ses moyens. Il était demeuré impassible, presque impotent face à cette femme dont l'apparition chez lui sur son canapé lui avait semblé jusqu'alors envisageable seulement en rêve.

Il inspira un grand coup et sonda son ordinateur. Sans surprise, il lui démangeait de l'ouvrir. Les mots commençaient à frapper à la porte de ses lèvres, priant de le laisser sortir.

— Pas croyable... Il me suffit de la voir deux minutes et, ça y est, je suis aussi plein qu'un skieur au salon de la poudreuse !

Victor serrait les dents. Il refusait d'admettre que Grace avait autant de pouvoir sur lui et, surtout, qu'il n'en avait aucun sans elle.

— Ne suis-je donc pas capable d'écrire tout seul ? postillonna-t-il en attrapant à contrecœur son ordinateur. Si ce n'est pas moi qui m'écorchais les doigts sur le clavier, je pourrais mettre son nom sur le manuscrit.

Victor tira la chaise de son bureau qui n'avait pas connu le poids de son corps depuis bien trop longtemps. Il s'y assit avec autant de cérémonie

que s'il avait été pianiste en queue de pie.

Et il céda.

Victor frotta sa barbe de plusieurs jours et fit avorter l'espèce de chapitre difforme auquel il avait essayé de donner vie comme un docteur fou. Il repartit de zéro et laissa l'inspiration l'imprégner. Il écrivit la rencontre entre Thibalt et la femme de chambre, leur fuite et la malheureuse découverte de Rosabelle.

Le vent souffla au dehors faisant bruisser le grand chêne dans la cour des propriétaires. Il leva le nez sur la fenêtre.

— Je sais.

La peine qui avait habité l'héritière des Cassaudant prit possession de l'écrivain et avec le même chagrin, il décrivit l'accablement de leur rupture.

Peindre les larmes de Rosabelle le faisait souffrir. Son écran voilé de noir était le tableau d'une mer déchaînée qui éclaboussait son auteur au rythme des vagues.

À bout de force, à bout de souffle, Victor se recula dans son siège et admira son œuvre. Il se massa les phalanges comme s'il essuyait la gouache qui les tachait et étouffa un rire.

— Ne dit-on pas que les textes les plus nobles sont bâtis dans la douleur ? Comme vous me faites mal, Grace...

# Chapitre 16
# La surprise et les distances

— Je la comprends. Comment ne pas tomber amoureuse de toi ? Si ça fait des années que vous traînez ensemble, c'était inévitable… Moi-même, je n'ai pas résisté une seule seconde.

Nicolas sourit affectueusement à Candice et rappela que lui aussi était tombé sous son charme dès leur première rencontre.

Il revint néanmoins à ce qui le tracassait.

— Du coup, maintenant on s'évite. On se dit « bonjour », « bonsoir », un ou deux « ça va ? » et on passe à autre chose. Je préférais encore quand je ne savais pas pourquoi elle m'évitait…

— Ça fait mal, mais c'est mieux de savoir. Ce n'est pas une vie que de se tenir cachée. Elle a bien fait de t'en parler.

— Regarde où ça nous mène.

— C'est temporaire. Ça va passer et vous allez vous retrouver.

Nicolas arqua un sourcil.

— Ça ne te dérange pas ? Que je travaille avec une fille qui m'aime ?

— Je te fais confiance. Même si ça ne veut rien dire, ça fait des années que vous vous connaissez, alors s'il avait fallu qu'il se passe quelque chose…

— Et à elle aussi, tu lui fais confiance ?

Candice haussa les épaules.

— Je ne la crois pas capable de t'enlever pour te garder pour elle toute seule, lui répondit-elle amusée. C'est un chagrin d'amour…, reprit Candice plus sérieusement. Je suis passée par là et j'aurai aimé qu'on me laisse le temps. Alors, laisses-en-lui.

Nicolas ne semblait pas convaincu.

— Tu veux aller lui parler ?

— Pour lui dire quoi ? hoqueta-t-il. Tu crois que je dois m'excuser ?

— C'est possible qu'elle en attende. De ne pas avoir vu qu'elle t'aimait, peut-être ? Je ne sais pas… Demande lui, justement. Parlez-vous, vous êtes amis avant tout et ça serait dommage que vous perdiez ça.

Nicolas la dévisagea comme si elle continuait de le surprendre.

— Tu es vraiment épatante.

— C'est parce que tu fais ressortir le meilleur chez moi, tempéra Candice. Maintenant, ouste ! Ce n'est pas correct de t'accueillir dans mon bureau. Tu as un toit, toi !

Candice chassa Nicolas et mit de l'ordre dans ses affaires avant d'accueillir son prochain rendez-vous.

— Monsieur le Baron, je vois que vous avez quitté le foyer, fit-elle une

fois l'homme installé. Est-ce que vous voulez me dire pourquoi ?

Le Baron haussa les épaules.

— Je ne m'y plaisais pas.

Candice se mordait l'intérieur des joues. La situation de son interlocuteur la préoccupait.

— Est-ce que cela vient des autres occupants ? Vous avez du mal à vous intégrer ? Ou peut-être n'aimiez-vous pas votre chambre ? Je suis sûre qu'on peut trouver un logement plus adapté à vos besoins.

Candice avança le nez comme pour l'inviter à se confier.

— Je ne m'y sentais pas chez moi…

— Vous y avez vécu six mois, calcula-t-elle. Presque sept. C'est d'ailleurs un record quand je vois le suivi de votre dossier.

Candice effeuillait son dossier aussi épais que ceux des ex-détenus dont elle s'occupait. Entre chaque attestation d'hébergement apparaissait une déclaration d'abandon tamponnée en rouge. Le folioscope clignotait comme une guirlande lumineuse décolorée que l'on aurait décrochée trop tard dans l'année.

Avant de se voir proposer un logement à Château-sur-foin, le Baron vivait à Haut-Lavoir. Ayant fait le tour de tous les foyers, son assistante sociale lui proposa de plus verts pâturages. Mais le vieil homme ne s'y retrouvait pas non plus...

— Ne perdons pas espoir, je vais formuler d'autres demandes. Je parie que la prochaine fois sera la bonne !

— Feindre la surprise est un exercice très difficile, rappela l'animatrice du cours d'improvisation auquel assistaient Prune et Pernelle. Dans une pièce de théâtre traditionnelle, vous devez faire semblant de ne pas savoir à quoi vous attendre alors que vous connaissez votre texte et celui de votre partenaire par cœur.

Les élèves disposés en cercle dont le tracé passait par l'animatrice l'écoutaient attentivement.

— En impro, vous avez la chance de ne pas savoir. Mais peut-être est-ce un désavantage : à vous de simuler l'étonnement alors qu'en face, il peut se passer n'importe quoi…

Elle les sonda, laissant ses paroles résonner dans l'esprit des jeunes comédiens.

— Bien ! Passons à la pratique. J'ai besoin de deux volontaires. Toi et toi, les choisit-elle en désignant deux mains levées.

Franklin, appuyé contre une table le long du mur, vit Prune, qui était dos à lui, avancer au centre du cercle, rejointe par le garçon qui était en train de déclarer sa flamme quand il était venu chercher les jumelles la première fois. Franklin les voyait maintenant de profil.

— La surprise ne peut exister sans l'émotion qui l'accompagne. Est-ce une surprise agréable ? Une surprise désagréable ? énuméra l'animatrice à l'assemblée. Romain, tu vas annoncer à… *ta sœur*, proposa-t-elle l'air

convaincue, une terrible nouvelle. Et toi, Prune, forcément, tu vas être très surprise, et en mal. Allez-y… Surprenez-moi ! gloussa-t-elle.

Le garçon prit quelques secondes de réflexion qui ne lui semblèrent pas suffisantes pour trouver un élément étonnant à annoncer à sa nouvelle petite sœur.

— Avez-vous déjà eu un animal ? vint l'animatrice à la rescousse.

Les deux firent non de la tête.

— Pas plus mal ! Ce sera donc inédit. Peut-être est-ce l'occasion de lui annoncer que votre chienne adorée est… partie ? Bon, on vous regarde ! les encouragea-t-elle.

— Écoute, Prune, maman m'a annoncé quelque chose. Je dois te le dire. Tu sais, euh… Pupuce, proposa-t-il, fier d'avoir eu cette idée, elle est malade. Hein, tu te souviens ?

Prune acquiesça, s'efforçant de se mettre dans la peau de son personnage.

— Eh bien, elle est… partie, elle est montée au ciel.

Romain sembla soulagé d'être arrivé au bout de sa déclaration et attendit que la surprise opère sur le visage de la fillette.

Franklin hocha subtilement la tête de gauche à droite en signe de protestation.

Prune inspira profondément, comme devant composer tout un rôle avec si peu d'informations.

— Ah… d'accord, je comprends. Je comprends, répéta-t-elle pour se convaincre elle-même.

Après avoir jeté un coup d'œil à l'animatrice, elle sentit que cette dernière en attendait plus. Alors elle fixa un point sur le mur au-dessus de l'épaule de son partenaire et retint sa respiration. Son visage vira au rouge, ses joues étaient crispées dans l'expectative qu'une larme ou deux y tombent.

La femme fit abstraction de la fillette et posa son regard sur Franklin qui se tenait raide au fond de la pièce. Il avait les bras croisés sur sa poitrine, l'expression dure. Son évidente contrariété ne passait pas inaperçue.

— Franklin, c'est ça ?

Prune se tourna vivement, reprenant son souffle et sa peau claire, néanmoins furieuse contre son geôlier de ne pas s'être rendu invisible comme elle le lui avait pourtant poliment demandé.

— Vous ne semblez pas convaincu par cette prestation, je me trompe ?

Franklin, pris au dépourvu, décroisa les bras et regarda Prune comme pour lui demander la permission de répondre. Ses yeux menaçants avaient tout l'air de dire « ne me fais pas honte ».

— Si, si. Je suis… convaincu. Enfin… je ne l'aurais pas fait tout à fait comme ça, se risqua-t-il sous le regard désapprobateur de la jeune actrice.

L'animatrice lui sourit avec bienveillance.

— Prune, laisse-le t'annoncer une mauvaise nouvelle. Tu veux bien ? demanda-t-elle à l'une et à l'autre.

Franklin se décolla de la table et, s'avançant d'un pas fébrile, perça le cercle. Romain y reprit sa place tandis que Prune l'attendait de pied ferme dans l'arène.

À son tour, elle croisa les bras, le mettant au défi de la surprendre. Pour le coup, sa chienne fictive était déjà morte, il ne pouvait rien lui annoncer de plus qu'elle ne savait déjà.

Franklin essaya d'ignorer les paires d'yeux qui formaient ce goulot oppressant, déglutit et inspira profondément.

— Prune… Prune, il faut que je te dise quelque chose.

L'intéressée retroussa ses lèvres ; ce préambule ne valait pas mieux que le précédent et elle voulait le lui faire savoir.

— Je vais te dire quelque chose qui ne va pas te plaire, dit-il calmement. Tu n'es pas prête à entendre ça, tout comme je ne suis pas prêt à te le dire. Pourtant, il le faut.

Il posa sur elle un regard empli de peine. Il semblait écœuré par ce qu'il s'apprêtait à lui dire. Prune mit de côté sa méfiance et écouta Franklin. Le ton posé de sa voix et son rythme lent l'invitaient elle et les autres à se concentrer.

— Mais sache que plus rien ne sera comme avant après ça. Tu vas m'en vouloir. Je le sais… Tu vas m'en vouloir à moi alors que tu sais que ce n'est pas ma faute. Tu vas me détester parce que tu auras besoin de détester quelqu'un. Je te comprends, Prune, et je ne t'en veux pas. Je serai là pour toi.

Prune, l'animatrice et les autres spectateurs avaient oublié la nouvelle qui allait être révélée. Ils étaient tous pendus à ses lèvres.

— Je suis désolé de devoir t'arracher à ton enfance, de te priver de ton insouciance. Tu vas devoir grandir trop vite, d'un coup, alors que rien ne t'y préparait. Il n'y a pas de bon moment pour entendre ça. Prune… Il s'est passé quelque chose de terrible.

Il déglutit douloureusement. Il ne voulait pas être celui qui le lui annoncerait. Il faisait s'éterniser ses dernières secondes d'innocence.

— Pupuce, hoqueta-t-il… Elle a eu un accident. Un *grave* accident.

Franklin baissa la tête, incapable de regarder l'enfant dans les yeux. Il fronça le nez, battit des cils comme pour faire passer la douleur qui obstruait sa gorge et lui piquait le nez. Ses joues et son front étaient rouges. Il se bataillait avec cette lourde annonce dont il était le malheureux porteur.

— Elle est morte, Prune, avoua-t-il enfin en la regardant de nouveau. Elle est morte et elle ne reviendra pas. Elle n'est pas partie, elle n'est pas absente, elle n'a pas disparu, s'agaça-t-il. Elle est morte et rien ne sera plus jamais pareil.

Franklin voulut lui dire qu'elle ne pourrait jamais plus jouer avec elle, qu'elles ne pourraient plus jamais chahuter ensemble ni se chamailler, mais c'était trop...

— Je suis désolé...

Des spasmes traversèrent son corps. Il se retenait de pleurer, mais sa respiration hachée trahissait son chagrin.

Il dévisagea Prune comme si c'était à elle de donner la réplique et, bien que son regard fût posé sur elle depuis un moment, il ne la vit vraiment qu'à cet instant.

Prune était rouge, la lèvre inférieure tremblante. Elle refoulait des larmes et reniflait bruyamment. Elle le fixait, le regard amer. Elle était en colère. Elle lui en voulait de lui avoir fait ça, de la mettre dans un état pareil.

Soudain, son visage céda. Sa bouche s'affaissa et ses yeux se fermèrent sur une crise de larmes. Elle tendit les bras en avant et Franklin s'avança d'un pas, la prenant dans les siens, la serrant contre elle. Sa tête plaquée contre son ventre, il lui caressa les cheveux et se répandit en excuses d'avoir dû lui faire tant de mal.

L'animatrice, jusqu'alors happée par la scène, revint à elle et brisa la triste magie qui avait engourdi tout l'auditoire.

— Euh… eh bien, Franklin, merci. Merci pour cette démonstration, fit-elle en se raclant la gorge.

Elle entama une salve d'applaudissements et donna le rythme au reste du cercle. Prune et Franklin se détachèrent et Pernelle prit le relai auprès de sa sœur, non sans jeter au préalable un regard embué au responsable de ses larmes.

Franklin s'essuya mécaniquement les joues et fit face à l'animatrice qui le toisa comme si elle venait de dénicher le talent de demain.

— Désolé, ce n'est pas spontané. Je connaissais déjà le texte...

Elle posa sur lui un regard tendre.

— J'ai bien compris.

Cet exercice marqua la fin du cours et tandis que tous récupéraient manteaux et sacs et se dispersèrent, l'animatrice revint vers Franklin.

— Tu devrais revenir, Franklin. Ça te ferait du bien. Je suis sûre que tu as encore plein de choses à partager.

Il opina du chef et les jumelles derrière lui s'immiscèrent dans la conversation.

— Oui, viens avec nous, s'il te plaît, l'encouragea Pernelle. Tu es très doué. Hein, Prune, qu'il est doué ?

— Ça va, y a pire, concéda-t-elle, les yeux encore irrités.

Les filles demandèrent à aller prendre le goûter au parc. Franklin n'y vit pas d'inconvénient et les suivit sur le trottoir étroit tout en informant Catherine par SMS.

— Marchez l'une derrière l'autre, le trottoir est gelé par endroits.

Prune continua sans l'écouter, mais Pernelle ralentit, attendant que sa sœur prenne de l'avance pour la suivre.

Les passages des voitures avaient réchauffé la chaussée, mais dans des ruelles peu fréquentées et sur les toitures subsistait encore un peu de gel.

Le parc, à l'abri de la chaleur de la route, résistait et gardait

précautionneusement son fin drap blanc, pour le plus grand plaisir des jumelles qui accoururent.

Franklin brossa le banc de sa main gantée pour qu'ils puissent s'y asseoir tous les trois. Il sortit de chacun des cartables le goûter des filles qui, une fois calmées, revinrent le prendre. Pernelle faisait tampon entre lui et sa sœur.

Franklin consulta son téléphone et confronta l'heure tardive à la luminosité décroissante. Le temps était bas et semblait pouvoir basculer dans les ténèbres d'une minute à l'autre.

— Bon, on ne va pas tarder, amorça-t-il.

Prune soupira.

— Nous ne sommes pas pressées de rentrer car, de toute façon, maman travaille, traduisit Pernelle qui rangeait méticuleusement son cartable.

— Vous vous voyez un peu quand même, relativisa Franklin, quand elle travaille dans le salon et que vous y faites aussi vos devoirs. Non ?

Prune se redressa sur le banc et par-dessus le dos vouté de Pernelle lui lança un regard empli de dédain.

Sans même la consulter, sa jumelle sous-titra une nouvelle fois ses pensées.

— Ce n'est pas parce que nous nous *voyons* qu'elle est disponible pour nous. Elle a des missions à tenir, des horaires à respecter. Et elle est souvent en communication avec ses collègues ou sa cheffe. Au final, c'est même contraignant qu'elle soit à la maison car on ne doit pas la déranger.

Franklin émit un léger « Ah » de compréhension qui se perdit dans l'air glacé.

— Je pensais… je pensais que vous pouviez la solliciter.

— C'est ça. Tu pensais, feula Prune. Tu penses un peu trop, Franklin. Tout le monde pense beaucoup de choses de toute façon.

Pernelle se releva contre le dossier du banc avec un livre ouvert dans les mains. Elle épongea l'amertume de sa sœur avant que celle-ci n'atteigne leur baby-sitter.

Prune se leva d'un bond et alla piétiner les touffes d'herbes gelées. Elles émettaient un craquèlement sous son passage. S'écrasant les unes après les autres, elles laissaient Prune évacuer sa colère par ses pieds bottinés.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Franklin. Je vois bien qu'elle me déteste, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

— Ah, les hommes…

— C'est une histoire de garçon ? Vous… n'êtes pas un peu jeunes pour avoir des… amoureux ?

— De ? Ah. Si. Mais ce n'est pas de ça dont je te parle, coupa-t-elle en refermant son livre dans un bruit sec. Franklin, dit-elle comme si c'était à son tour de lui annoncer une mauvaise nouvelle, tu représentes le modèle masculin que la société s'efforce de nous mettre dans les pattes.

Regardant toujours Prune broyer de sa petite pointure une colonie de

touffes d'herbe comme le ferait une ogresse dans un village de pauvres innocents, il fronça les sourcils d'incompréhension.

— Tu as peut-être remarqué que nous n'avons pas de père. Peut-être que tu t'es dit qu'il devait avoir un *vrai* travail de bureau et que cela justifiait que maman s'occupe de nous. Mais le fait est que non, maman nous élève seule. Et tu noteras que jusqu'à présent, nous avons eu des nounous femmes et que ça n'a pas fonctionné. On les a toutes fait fuir une par une.

Franklin entrevit un léger sourire naître aux commissures de ses lèvres.

— Puis tu es arrivé. Bien que tu sois jeune, tu restes un homme. Alors, c'est vrai, tu n'as pas été choisi par rapport à ça. Mais, comme par hasard, tu fais bien ton travail et maman te garde. Donc tu donnes raison à tous ceux qui pensent qu'un enfant, deux filles dans le cas présent, a besoin d'une figure masculine pour bien se construire, à défaut d'avoir un père.

Franklin la dévisagea. Plutôt que de rebondir sur le fond, il s'arrêta en premier lieu sur la forme.

— Vous êtes sûres de n'avoir que neuf ans ? Je te trouve très mature pour ton âge.

Elle lui sourit avec obligeance.

— D'autres préféreront dire que nous sommes impertinentes et manquons de cadre. Je ne fais que répéter ce que j'entends, Franklin, dit-elle en reposant le regard sur sa sœur.

Tandis que les réverbères commençaient à s'allumer, Pernelle se leva, suivie de Franklin.

— Prune ne te déteste pas. Elle rejette seulement ce que tu représentes. Et puis, faut dire que venir nous chercher à l'école devant les autres parents, avec ton père, un deuxième *mâle*, n'a pas joué en ta faveur…

Prune revint après avoir ratatiné tout le parc. Ses bottines étaient mouillées de glace fondue et ses joues transies par le froid.

— Bon, je vous ramène. J'imagine que vous n'avez pas besoin de moi pour faire vos devoirs…

— Il comprend vite, souffla Prune.

— J'en ai aussi et je vais avoir besoin de ma mère pour les faire, reprit-il gauchement.

Prune lui lança un regard condescendant tandis que Pernelle, amusée, roula des yeux devant cette tentative flagrante de rapprochement.

Les lampadaires étaient à présent tous allumés. Ceux qui bordaient le pont reliant Château-sur-foin à Haut-Lavoir étaient particulièrement resserrés. La route était si éclairée qu'un conducteur étourdi aurait pu se passer de ses phares. En revanche, la vallée, qui de jour s'étendait en contrebas, était complètement engloutie dans l'obscurité.

Billie regardait par la fenêtre et, voyant la rambarde se rapprocher par à coup, revint à son élève :

— Tu sens comme la voiture chasse avec le vent ? Nous ne sommes que toutes les deux, la voiture est beaucoup plus légère et ça se ressent.

Tiens bien ton volant, conclut la monitrice.

— Oui, acquiesça Valentina.

— Et garde tes distances de sécurité. À cette heure-ci, c'est la cohue. Les gens sont impatients de rentrer, alors évite de les coller.

— Oui.

— Et reste en feux de croisement. Fais toujours attention à ne pas éblouir les autres usagers. De toute façon, ils te le rappelleront. Et puis la route est assez bien éclairée comme ça.

— Oui, répéta Valentina.

Billie observa son élève qui se montrait très silencieuse et obéissante, et se fit la réflexion qu'un compliment serait le bienvenu.

— Tu fais des progrès.

Elle la vit se détendre légèrement.

— Je pense que l'on peut envisager l'examen pour février.

Billie la regarda intégrer cette information avec peu d'entrain.

— Ou fin janvier, selon les disponibilités. Je n'ai pas encore regardé.

Cette fois Valentina se révéla plus reconnaissante et volontaire dans ses gestes. Elle venait de quitter le pont et la route prêtait aux dépassements sur une courte distance. Elle contrôla ses rétroviseurs.

— Je peux doubler ?

— Je t'en prie.

C'était l'occasion parfaite pour Valentina de montrer qu'elle avait bien appris ses leçons.

Elle vérifia son angle mort et mit le clignotant. Elle se décala, accéléra de manière régulière, dépassa le long camion qui l'avait précédée dès la sortie d'Haut-Lavoir, et attendit d'avoir pris suffisamment d'avance pour basculer son clignotant et se rabattre.

Valentina regarda toute fière Billie qui lui retourna son sourire. Quand elles regardèrent à nouveau devant elles, Billie écrasa son pied sur sa pédale de frein dont, en général, elle ne faisait plus usage en fin d'apprentissage.

— Rétrograde ! aboya Billie.

Valentina, figée à la vue de la voiture qui avait pilé devant elle, ne réagit pas au bruit du moteur en sur-régime.

Billie prit les commandes et descendit les vitesses tandis que Valentina reprenait de sa contenance.

— Je… je suis dé-désolée.

— C'pas grave. Voilà un parfait exemple de ce qu'il te faudra éviter lors de l'examen. Quand tu le passeras.

Valentina n'osa pas demander s'il était toujours question de le passer en janvier ou en février, ou bien même cette année.

Billie, quant à elle, s'efforçait de ne pas prendre le volant des mains de son élève et, pied au plancher, remonta la file d'escargots qui bavaient docilement sur la chaussée. Elle avait envie de rouler plus vite que la limite

autorisée, quitte à se faire arrêter, de rejeter la faute sur l'auto-école et de retrouver ses pénates avec le plus grand empressement.

Elle conseilla seulement à Valentina de se montrer patiente et de rentrer à Château-sur-foin avec vigilance. Billie était agacée et, alors que Valentina pensait en être la responsable, la monitrice ruminait l'échange qu'elle avait eu plus tôt avec Nicolas, alias le petit ami parfait de la parfaite petite amie.

— Tu lui en parlé ? avait-elle éructé.

— Beh… je ne pouvais pas lui cacher, s'était dédouané Nicolas.

— Et elle n'a rien dit ? Tu dis à ta copine que ta collègue est sur toi depuis des années et elle ne s'énerve pas ?

— Beh… non, elle n'est pas comme ça.

— Mais c'est pas vrai ! Même ça, elle n'est pas foutue de mal faire ! Elle est vraiment parfaite, avait sifflé Billie.

— Tu voulais qu'on s'engueule ?

— Mais non, bien sûr que non, avait-elle tempéré. C'est juste… énervant, les gens parfaits. Elle n'a donc aucun défaut ?

Il avait ri.

— Oh, si. Il faut bien. Il lui arrive de… de… Elle se lève très tôt le dimanche. Pour faire du sport. Et elle ne tient pas l'alcool. Alors elle boit rarement. Bon, du coup, c'est elle qui conduit…

Billie l'avait regardé, encore plus agacée.

— Attends, si : elle est aussi pointilleuse que toi, sur les horaires ! L'autre jour justement quand je suis allée la voir à son bureau, elle m'a chassé car elle avait un de ses sans-abris à voir. Et puis…

— Ouais, j'ai compris. *Plein* de défauts. Invivable ! avait-elle conclu dans un rire sardonique.

— Enfin, bref, du coup, elle m'a dit qu'on devrait se parler.

— Et que devrait-on se dire d'après elle ? Je pense qu'on a fait le tour.

— J'sais pas, que je devais m'excuser.

— De ne pas m'aimer ?

— De ne pas avoir vu que toi, tu…

— Mmh. C'est bon, oublie.

— Bon, super alors !

Et Billie l'avait regardé s'enfuir comme allégé d'un immense poids. Alors, elle avait pris ce poids et l'avait porté sur ses épaules, le hissant dans la voiture, l'emportant partout avec elle lors de ses leçons de conduite.

En repensant à cette charge mentale, à côté de Valentina, Billie réprima un rire.

*Étonnant que le vent arrive encore à pousser la voiture*.

# Chapitre 17
# Les cafés et les menaces

Comme convenu, Victor passa dans la semaine. Il se présenta *Chez Bertille* le jeudi, en début d'après-midi. Il se planta devant le comptoir, l'air maladroit, et demanda au libraire s'il pouvait lui emprunter sa fille, une heure ou deux, « Faites donc », et il avait salué Francine sans oser demander si c'était elle, la mère de Grace.

— Grace ! hurla Auguste en bas des marches. Victor est là, il t'attend, ajouta-t-il en tendant l'oreille.

— J'arrive ! répondit-elle sur le même ton. Il suffit que je sois occupée pour qu'il se pointe, grogna Grace pour elle-même en se bataillant avec ses gants de vaisselle. Il a toute la semaine pour passer et il choisit le meilleur moment…

Au pied des marches, les deux hommes et la femme l'attendaient. Grace les regarda avec dédain. S'attendaient-ils à ce qu'elle lève le bas de sa robe pour descendre élégamment l'escalier ? Espéraient-ils que Victor lui glisse une fleur au poignet et qu'ils prennent la pose devant l'objectif impatient de sa mère ?

Elle remonta la fermeture de son manteau jusqu'au col et ajusta son sac en bandoulière qui rebondissait à chaque marche sur le haut de sa cuisse.

— Bonjour, Victor. Vous ne connaissez pas ma mère, il me semble. Maman, je te présente Victor, un… l'écrivain qui est venu travailler ici.

— *Lui* au bureau ? roucoula-t-elle.

— Oui, lui au bureau. *Comme si j'en connaissais cinquante*. Et Victor, voici Francine, ma mère.

— Francine ? Je ne sais pas pourquoi, je m'attendais à ce que vous vous appeliez Bertille. Comme… la librairie, fit-il en pointant le plafond du doigt.

Auguste hoqueta.

— Ça a bien failli, mais non, répondit Grace.

— Comment ça, « bien failli » ? s'enquit Francine.

— C'était une des propositions de papa. Allez, on file. Et ravivez ce feu, on gèle, ici.

— Le temps est bas, ma chérie, dit Auguste. Le temps est bas.

Grace laissa Victor la précéder vers la sortie et se retourna une dernière fois sur sa mère :

— Tu pars à quelle heure ?

— Pas tout de suite ! Tu as le temps. Profite !

Quand Grace ferma la porte sur eux, elle entendit sa mère demander des explications :

— Ç'aurait été *Chez Francine* ? *Chez Grace* aurait été plus vendeur.

— Je le lui ai aussi proposé, se défendit Auguste.

Francine remonta à l'étage en bougonnant.

— Ma petite fille aurait pu avoir son nom sur la boutique et vous avez choisi d'y mettre celui d'une bestiole… Bon, je retourne faire ma valise.

— J'avais envie de tester un salon de thé, pas loin, amorça Victor.

— *Chez Léonie* ?

— Oui ! Il a l'air sympa.

Grace hocha la tête, surprise par leur rapide entente.

C'était la première fois de la journée qu'elle sortait dehors. Elle leva le nez en l'air comme un fin limier.

— C'est un temps de neige.

*Nous y voilà*, pensa Victor. *Pas deux minutes qu'on est ensemble qu'on parle déjà météo.*

— Oui. Oui, ça m'en a tout l'air, confirma-t-il alors qu'il n'y connaissait rien en prévision météorologique.

Ils marchaient côte à côte sur le large trottoir encore blanchi par l'ombre décroissante des maisons. Ils se regardaient de temps à autres. Pas en même temps.

Victor ouvrit la bouche, s'apprêtant à parler, et la referma comme se retenant de dire une bêtise. Grace saisit la perche avant qu'elle ne lui échappe et ne la condamne à quelques minutes supplémentaires de silence.

— Oui ? Vous alliez dire… ?

— J'allais vous demander comment est l'hiver à Château-sur-foin, puis je me suis souvenu que c'était notre premier à tous les deux.

— Oui… Le premier.

Elle eut l'air déçu. Cette perche n'avait ni la taille ni l'épaisseur qu'elle espérait. Elle s'encouragea à composer quand même avec.

— Les clients ont dit que c'était un temps normal de saison. On devrait même s'attendre à plus froid d'ici la fin du mois.

Finalement la météo restait un bon sujet de conversation.

— Ah oui ? Je vais devoir investir dans un pyjama plus chaud alors.

— Vous avez froid, dans votre appartement ?

— Oh, c'est que… Oui. Un peu. Les radiateurs ont leurs limites, fit-il dans un rire.

Son sourire incita Grace à dégainer le sien. Mais le fond de son discours la ramena au problème mit en lumière.

— Je suis bien d'accord. Rien ne vaut une bonne flambée. Vous seriez mieux chez moi ! En journée. Pour écrire. Je veux dire.

— Bien sûr.

— Vous comptez revenir ? J'ai gardé votre bureau, vous savez.

Victor leva un sourcil d'étonnement. Il évita une petite flaque d'eau et se rappela sa dernière visite à la librairie. Il ne l'avait pas vérifié, mais il avait pensé qu'elle l'avait enlevé pour accueillir le célèbre écrivain.

— Je… je ne sais pas, répondit-il enfin.

— Après, si vous êtes mieux chez vous pour écrire, ce n'est pas plus mal, coupa Grace, le devançant dans son refus. C'est même bon signe.

Il sourit sans la contredire.

Bien que la perche lui eût glissé des mains, Grace gardait courage.

— Ça… la librairie, ça ne vous manque pas ?

Victor mourrait d'envie de dire oui. Il nuança son ardeur qu'elle aurait pu mal interpréter.

— Si, si. C'est sûr que c'est plus pratique d'avoir les livres sous la main. Et puis le poêle à bois, bien sûr.

— Bien sûr, répéta méthodiquement Grace.

La libraire eut un pincement au cœur, elle se sentait idiote d'avoir cru qu'il avait d'autres motivations.

*Cesse de te faire des films.*

L'enseigne émaillée sur potence de *Chez Léonie* apparut au détour d'un croisement.

— Nous y sommes.

Victor entreprit une chorégraphie maladroite pour ouvrir la porte et laisser la priorité à son rendez-vous qui ne savait pas non plus sur quel pied danser. Ils s'installèrent sur les banquettes près de la fenêtre.

Le serveur, dont le prénom « Maxime » était cousu sur sa poitrine, les accueillit.

— Bonjour, que désirez-vous ? Je viens de sortir une fournée de tartelettes aux pommes.

— Juste un café, s'il vous plaît, commanda Victor. *Si je n'avais pas déjeuné avec deux heures de retard, peut-être aurais-je eu faim... Enfin, si ma boule au ventre me l'avait permis.*

Grace parut hésitante. Les tartelettes lui donnaient l'eau à la bouche. Elle regarda Victor se frotter les mains d'excitation, d'envie ou d'impatience, comme le suggérait la montre qui ceignait son poignet sans pudeur et qu'il ne faisait que regarder.

*Pourquoi ai-je été mettre cette fichue montre ? Ça fera plus sérieux, qu'ils disaient. Le bracelet me démange...*

— Un café, ça sera tout, merci, renonça-t-elle.

Maxime revint prestement les servir, deux tasses dans une main, une cafetière dans l'autre. Il servit sa cliente en premier et tandis que le serveur remplissait la tasse de son convive, Grace étreignit la sienne pour se réchauffer.

— C'est joli, dit-elle en passant le pouce sur le dessin qui ornait la porcelaine.

Maxime souffla du nez, et elle posa les yeux sur la tasse de Victor qui présentait un autre dessin.

— Ils ont une artiste dans la famille, expliqua Maxime en désignant le comptoir d'une inclinaison de tête comme si les propriétaires, la famille et l'artiste se cachaient dans les cuisines. Elle s'est mise à la peinture sur porcelaine.

Grace se demanda ce que cachait son sourire taquin. Elle imagina une femme repeindre toutes les assiettes de la maison et plongea sa bouche tendue en bec sur sa tasse.

Et le temps parut long.

Victor fit un tour d'horizon, cherchant une cheminée ou un poêle à

bois. Il se demanda comment était chauffée la maison. Grace l'observa regarder ailleurs et se demanda s'il comptait les issues de secours. Elle jeta son dévolu sur la fenêtre à sa droite.

*S'il s'ennuie, il peut aussi sortir par là*.

Sa moue dubitative n'échappa pas à Victor qui se sentit soudain pousser des ailes.

— À quoi pensez-vous, Grace ?

Elle s'attendait à toutes les questions : administratives, commerciales, éventuellement familiales, mais pas à celle-ci.

— Euh… je me demandais dans quel sens s'ouvrait la fenêtre.

— Vous avez chaud ?

— Non, non, du tout, fit Grace en resserrant ses doigts sur la tasse à moitié vide. C'était juste comme ça, je me demandais.

— Celles-ci ne s'ouvrent que par en haut, dit-il en posant son œil expert sur la grande vitre.

Deux sourcils se haussèrent par-dessus la tasse presque vide de Grace.

*Manque plus qu'on parle carrelage et isolation et on est bon.*

— Quoi de neuf dans le bouquin ? trancha Grace en reposant sa tasse d'un coup sec.

Elle en avait marre de parler chiffons et tenta le tout pour le tout, le tout accompagné d'un air désabusé. Elle avait presque hâte qu'ils se posent les questions habituelles pour précipiter la fin de ce grotesque entretien – *d'ailleurs, était-ce un rencard ?* –, qu'elle puisse retourner à sa vaisselle.

— Ça va mieux.

— « Mieux » ? Ce n'allait pas *impeccablement* bien, l'autre jour ? Ou c'était votre santé, je ne sais plus, ajouta une Grace très détachée.

— Euh, si. Mais pour le livre, eh bien, ce n'était pas non plus la grande forme, mais votre venue m'a… m'a aidé, en fait, je crois.

Victor se demanda pourquoi le filtre qu'il appliquait habituellement sur ses paroles n'avait pas fonctionné. Il se rattrapa :

— Votre visite a dû créer un courant d'air dans la pièce, renouvelant mon inspiration. Je ne vois que ça ! ricana-t-il.

Grace émit un « ah » bouche grande ouverte face à tant d'opiniâtreté.

Elle chercha le serveur des yeux. Si elle se privait de se faire plaisir aux papilles, elle devait au moins reprendre du carburant pour tenir la conversation. Elle le héla, la tasse en l'air.

Maxime la resservit et jaugea son partenaire d'un regard dans sa tasse. Elle était à moitié pleine.

— Tout va comme vous voulez ?

— Impeccable ! glapit Grace.

Il repartit et la paire reprit sa conversation, non pas là où elle l'avait lamentablement laissée : Grace mit la vitesse supérieure et passa au sujet suivant.

— Sinon, à la librairie, tout va bien aussi, dit-elle avant qu'on le lui demande. Les gens se sont habitués au froid et viennent se réapprovisionner en bouquins. Il y en a bien deux, trois qui restent lire au coin du feu. Ils ont bien raison !

Victor écouta Grace débiter son discours avec entrain, prenant sa respiration en même temps qu'elle descendait sa tasse. Il trouvait son café suffisamment traître malgré sa douceur pour ne pas avoir besoin d'en prendre un autre. L'effet qu'il donnait à sa partenaire lui suffisait pour eux deux.

— Je continue d'apporter des petites améliorations, enfin, se reprit-elle, *des* améliorations. Il n'y a pas de petites victoires… *comme on dit* ! s'étrangla-t-elle dans un rire. J'ai échangé avec une auteure de Haut-Lavoir qui serait partante pour faire une séance de dédicaces au printemps. Elle est tout juste publiée et ça l'aiderait à se faire connaître. Je n'vous propose pas d'venir, hein. Vous faites comme vous voulez.

Grace sentit l'impertinence tinter sa remarque et regarda le fond de sa tasse comme si elle allait y trouver la larme d'alcool responsable de sa nonchalance.

— Enfin…

— Oui, j'ai saisi, la rassura Victor qui souhaitait surtout cacher sa susceptibilité.

Il la regarda tendre sa gorge blanche et nue en l'air, la tasse renversée au-dessus de sa bouche pulpeuse, lapant les dernières gouttes de son nectar.

— Bon ! fit-elle, comme si elle venait de prendre une rasade de la meilleure blonde du tavernier, on fait quoi ?

— Comment ça ? s'enquit Victor qui finissait péniblement sa première tasse.

— On se sépare ou on va marcher un peu ? Il fait chaud maintenant.

Victor se demanda vraiment si ce Maxime n'avait pas glissé quelque chose dans son café.

— On peut sortir, oui…

Elle se leva précipitamment, fourra ses bras dans chaque manche et farfouilla dans son sac à main.

— C'est pour moi ! trancha-t-elle quand elle le vit dégainer son portefeuille.

Victor n'eut pas le courage d'insister et la laissa faire sans mot dire. La gaieté soudaine de Grace le mit mal à l'aise : elle était un peu trop heureuse de partir. Attendait-elle qu'il l'aide à écourter leur entrevue – *d'ailleurs, s'agissait-il d'un rencard ?* se demanda-t-il.

En suivant Grace jusqu'à la porte, il manqua de lui rentrer dedans quand elle freina des quatre fers.

— Marie ? apostropha Grace à l'attention de la jeune femme qui rentrait dans le salon. Bonjour ! Justement j'allais t'appeler : on a vendu tous tes marque-pages ! Ils ont fait un malheur. En as-tu des nouveaux à me proposer ? J'ai adoré l'illustration de « Aussi franc qu'un âne qui recule », enchaîna Grace sans lui laisser le temps de répondre. Tu as un sacré don pour illustrer ces expressions toutes faites ! D'ailleurs, j'en ai une bonne à te soumettre, mais vu que t'es d'ici, tu dois la connaître : « C'est le pompon sur le Toral ! » Je l'ai entendue y'a pas longtemps, elle m'a bien plu. Les petits vont bien ? D'ailleurs, je te présente Victor, un écrivain. Victor, c'est la Marie des marque-pages.

Grace salua sa fournisseuse qui l'aidait à enrichir la partie papeterie de la librairie et sortit du salon comme une tornade, entraînant dans son sillage ce pauvre Victor, toujours en train d'essayer d'assimiler sa dose de caféine.

— Je vous admire… J'admire votre énergie, je veux dire.

— Il en faut bien pour deux ! fit-elle dans un bâillement.

Victor la regarda ouvrir grand la bouche en silence et ne put s'empêcher de sourire.

— Pourquoi vous me regardez comme ça ?

— Je ne sais pas, je…, réussit-il à articuler avant de bâiller à son tour.

— Oh, ne commencez pas, vous me faites…

Son nouveau bâillement se mua en un rire quand Victor se retrouva de nouveau la main devant la bouche.

— Ça peut durer longtemps, dit-il en détournant le regard, rompant le charme. On ferait mieux d'aller marcher où l'on va s'endormir l'un contre l'autre.

Le col de son manteau remonté jusqu'en haut ne suffit pas à Grace pour camoufler le mutin sourire que lui provoquait cette soudaine représentation mentale de leurs deux corps étreints.

Victor plongea son regard dans les yeux rieurs de Grace et comme un oisillon dans sa couveuse, il réchauffa son âme de sa mine rayonnante, seule partie de son être qu'un café ou même deux ne réussiraient jamais mieux à faire fondre.

L'un comme l'autre sentaient que la glace entre eux se brisait, que la connexion, bien que fragile, était en train de se faire. Victor réunit tout son courage et prit une initiative.

— On continue par là ?

Grace jaugea la rue qui la faisait s'éloigner de son foyer et d'un air confiant, hocha la tête.

Ils marchèrent un temps en silence mais cette fois-ci sans la désagréable sensation qu'il fallait combler le vide. Ils flânaient, regardaient le découpage des maisons sur le ciel blanc, repéraient les cheminées toussotantes, les arbres nus. Tantôt ils se suivaient sur l'étroit trottoir, tantôt ils marchaient l'un à côté de l'autre, se disant « pardon » ou « désolé » quand ils tanguaient dans leur allure, s'éloignant, se rapprochant, se heurtant alors.

Cette jolie balade couvrit leurs précédents échanges ambigus, tendus et dérangeants d'un tout aussi joli voile blanc comme le faisait la ville en tirant sur elle le drap gelé de l'hiver.

Arrivés à un croisement, ils se consultèrent. Elle se fia une nouvelle fois à son intuition et le suivit.

Remontant l'avenue, ils s'arrêtèrent au feu tricolore alors rouge pour les piétons. Grace se frotta les mains qu'elles ne pouvaient pas éternellement ranger dans ses poches de manteau trop hautes pour être confortables, et souffla dessus. Il la regarda faire, gardant les siennes bien au chaud.

Portée par une assurance sans précédent, elle plaqua le revers de ses doigts gelés sur la joue rose et rasée de frais de Victor. Ils s'écartèrent tous deux : lui parce qu'elle avait la main glacée, elle, parce qu'elle s'était rendu compte de son geste spontané.

— Oh, excusez-moi !

— Non, non. C'est pas grave. J'ai bien aimé, dit-il une nouvelle fois sans prendre le temps de filtrer sa pensée.

Grace arqua un sourcil et vint le narguer en trémoussant sa main froide sous son nez.

Il la saisit au vol et l'emprisonna dans ses deux mains chaudes qu'il avait douloureusement sorties de leur hivernation.

— Les vôtres sont brûlantes ! s'horrifia Grace. Vous allez me faire fondre ! Je ne vais plus avoir de main.

— J'en demanderai une autre à votre père, fanfaronna-t-il.

Les sourcils interrogateurs de Grace furent une nouvelle fois sollicités, rejoints par une moue perplexe.

— C'était pour la blague.

— Mmh, fit-elle en rangeant sa main ramollie dans sa poche trop haute et inconfortable.

Le feu des piétons passa au vert et les deux traversèrent la route, sans un mot. Un nouveau silence les accompagna et ils se sentirent l'un et l'autre rapidement de trop. De manière inconsciente, leurs pas les ramenèrent à la maison, à une des embouchures donnant sur le parc de l'hôtel de ville. Elle n'avait qu'à filer jusqu'à la librairie, il n'avait qu'à prendre à droite pour retomber sur la rue Cassaudant.

— J'ai bien aimé vous revoir, tenta Victor. Ça m'a fait plaisir.

Il avait l'impression de vouloir raviver des flammes à partir de cendres.

— Moi aussi. Vraiment, l'aida-t-elle.

Grace fit renaître dans la poussière de leur relation de jolies braises qui ne demandaient qu'à être attiser.

Ils restèrent plantés là, à la croisée des chemins, guettant chacun que leur destination ne les réclame.

Puis Victor abdiqua, lui laissant la victoire. Il sortit sa main de sa zone de confort et la présenta prudemment dans l'espoir qu'elle la serre en signe de paix. Au même instant, Grace s'était avancée pour initier une bise, une comme celle qu'il lui avait déjà donnée.

Ils s'étaient alors reculés, pour changer de méthode et appliquer le souhait de l'autre. Cette étrange danse désaccordée aboutit finalement à un rire nerveux et aucune étreinte ne fut prononcée. Aucun contact physique ne vint conclure cette après-midi particulière. Ils reculèrent encore, profitant

de leur élan, se saluèrent de leurs phalanges agitées en l'air et partirent sans se retourner ou, du moins, pas en même temps.

— Je ne t'attendais pas de sitôt, ma chérie.

— Oh, crois-moi, j'aurais pu rentrer depuis un moment !

— Ah oui ?

— C'était bizarre, siffla-t-elle en laissant courir le mot.

Grace accrocha son manteau, au-dessus de la grosse valise de sa mère sur laquelle elle jeta un lourd regard.

— Il fait aussi froid que dehors, ici ! remarqua-t-elle soudain. Pourquoi le feu est éteint ?

— Le temps est bas. Il ne fait que s'éteindre, fit Auguste imperturbable.

— Oui, bah si le temps est bas, je vais mettre de l'essence : il va monter, tu vas voir !

Auguste leva un œil de sa paperasse et sonda sa fille. Elle avait les joues et le bout du nez roses. Elle reniflait, les sourcils froncés. Elle l'ignora et fonça vers le poêle à bois.

Il la regarda réunir du petit bois puis sortir une allumette et la craquer le long de la boîte. Elle détacha d'une main un carré d'allumage et le fit rouler contre la flamme qui l'embrasa. Elle posa le petit combustible dans sa crèche et regarda son œuvre. Agenouillée devant la porte ouverte du poêle, Grace surveillait les flammes, le visage contrarié. Elle regardait le feu opérer, ne pouvant se dérober à son regard inquisiteur. Les flammes léchèrent le gros morceau de bois à demi consumé, comme regoûtant à un plat qu'elles avaient plus tôt rejeté. Grace les menaçait presque de ne pas avoir de dessert si elles ne dévoraient pas correctement ce premier morceau.

Elle resta un moment devant. Auguste l'observa se détendre au fur et à mesure que le feu prenait de l'ampleur. Ses épaules s'affaissaient, son dos se courbait un peu plus. Il estima que son visage devait commencer à avoir chaud, mais il lui faisait confiance pour se dégager à temps, quand le moment serait venu de se relever et de prendre de la distance.

— Ah, le feu a repris, s'enthousiasma Francine en descendant l'escalier. C'est bien ce qui m'a semblé : le conduit commence à chauffer à l'étage.

Ni Auguste ni Grace ne relevèrent. Ils n'avaient que faire de la température là-haut, car tout ce qui les importait se trouvait ici, et bientôt, la maison serait de nouveau froide, quoiqu'en dirait le thermomètre.

Francine attrapa son manteau et l'enfila lentement.

— Tu vas arriver tard, dit Grace qui s'était rapprochée.

— Oui.

— Tu es sûre que tu ne veux pas rester jusqu'au week-end et ne reprendre le travail que lundi ?

— J'ai déjà épuisé mes jours de congé, ma chérie. Je ne peux pas me le permettre.

— Mais tu vas arriver tard…, répéta Grace. Ça fait court pour retourner au bureau demain matin.

— Oh ! J'aurai tout demain soir pour dormir.

— Tu as toujours été un oiseau de nuit, concéda Auguste, lui laissant ainsi une porte de sortie.

Ils se sourirent affectueusement. Francine prit sa fille dans ses bras.

— Arrête de grandir, tu me dépasses de trop maintenant.

— Je dépasse aussi papa.

— Ça, ce n'est pas compliqué, lança Francine en faisant un clin d'œil à Auguste par-dessus l'épaule de Grace. Prends soin de ton père pour moi.

Grace recula et hocha la tête tristement.

Auguste prit la valise.

— Je t'accompagne à la voiture.

Il ne portait rien de plus qu'un gros pull.

Francine marcha devant lui et ils traversèrent le parc désert en silence. Le pare-brise était gelé leur offrant quelques minutes supplémentaires.

Réunis près de la portière côté conducteur, Francine ouvrit son manteau pour qu'Auguste se colle à elle. Après ce qui lui parut de longues minutes interminables, il se résigna à lui dire au revoir.

— Pourquoi faut-il qu'à chaque fois que nous nous séparions, j'ai la désagréable sensation qu'on se quitte alors que nous n'avons jamais été ensemble ?

# Chapitre 18
# Les masques et le rire

Franklin finit son examen de mathématiques suffisamment tôt pour espérer entrevoir les jumelles en plein exercice d'improvisation et, éventuellement, leur prêter main forte.

Tout papillonnant, il alla se présenter à la réceptionniste du centre aéré prêt à accueillir son feu vert pour se rendre dans la salle aménagée en théâtre pour l'après-midi.

— Je regrette, l'interrompit la réceptionniste. À présent, Prune et Pernelle jouent aux échecs.

— Elles sont exclues de l'impro ? glapit Franklin prêt à en découdre.

— Non, non, s'amusa la jeune femme. Ce sont des ateliers de découverte. Le mois prochain, les enfants découvriront encore autre chose. La peinture sur tasse, peut-être !

Franklin expira tristement et, resserrant les bretelles de son sac à dos comme on sangle une armure, il marcha vers sa nouvelle quête.

— Par contre, l'arrêta la femme, si l'impro vous intéresse, l'animatrice a laissé des prospectus.

Franklin tenait fermement le document dans sa main comme s'il s'agissait d'un contrat lui offrant un rôle majeur dans une nouvelle production, et partit à la rencontre des deux prochaines maîtresses des échecs de leur génération.

— Bonjour, Franklin ! le remarqua en premier Pernelle.

Toute guillerette, elle le retrouva, le manteau encore à la main. Prune apparut derrière sa sœur, déjà emmitouflée, mains dans les poches comme si sa journée de travail n'avait pas de fin.

— Alors, les échecs, ça a donné quoi ?

— Je crois que le jeu porte bien son nom.

— Ne l'écoute pas, l'invita Pernelle. C'était très intéressant, j'ai hâte d'être au prochain cours.

Le visage hargneux de Prune s'adoucit quand elle perçut la gaieté communicative de sa sœur et se rangea à son avis.

— Au moins, là-dedans, c'est la reine qui a tous les pouvoirs, concéda-t-elle.

Les deux fillettes convenablement vêtues suivirent Franklin dans le froid de janvier.

— On peut aller *Chez Bertille* ? roucoula Prune, étonnement aimable.

— Euh, non, pas cette fois, fit Franklin. Je dois vous ramener, j'ai mon entraînement d'escrime tout à l'heure. Je n'ai pas le temps…

Prune et Pernelle haussèrent les épaules, résignées, et se mirent en

route pour la maison.

— Tu n'en parles jamais, commença Prune.

— De ? L'escrime ? D'habitude, j'ai mon entraînement en début d'après-midi, mais j'ai dû réorganiser mon emploi du temps à cause d'un devoir au lycée…

— Et tu fais quoi ? Tu joues à l'épée ?

Franklin réprima un rire. Il se remémora leur premier combat avec un bâton dans le parc. Puis, contraint de se résoudre à cet hasardeux résumé du sport qu'il pratiquait depuis tout jeune garçon et que son père avait pratiqué avant lui, il acquiesça.

— Oui, en gros.

— On pourra voir, un jour ?

Franklin s'arrêta et dévisagea l'enfant.

— Quoi ? s'étonna Prune. Toi, t'as le droit de me voir faire semblant de faire mes courses dans un marché de producteurs locaux, mais moi je n'ai pas le droit de te regarder faire mumuse ?

Il ne se priva plus de rire et interrogea Pernelle d'un œil curieux.

— C'est sa façon d'essayer d'être sympa avec toi. Aide-la.

Prune ne fit pas attention à l'intervention de sa sœur et continua de gratifier Franklin de son regard dur qui s'emplissait d'impatience.

— Si tu ne veux…

— D'accord ! Tout de suite, ça vous va ? Je dois demander à votre mère, d'abord.

*Est-ce que je peux emmener les filles à mon entraînement d'escrime ? Elles veulent voir.*

Naturellement, tous les trois attendirent au milieu du trottoir. La réponse à venir définirait le chemin qu'ils allaient prendre.

*Pas de problème, amusez-vous bien !*

*Si elles veulent se faire adouber pour leur anniversaire, tu t'en occuperas ;)*

Franklin entra dans le gymnase comme en pays conquis ; les filles se montrèrent un peu plus frileuses bien que l'une des deux affichait des premiers signes d'excitation.

— Restez ici, je reviens. Je vais me changer, fit Franklin d'une voix assurée que ne lui connaissait pas Pernelle.

Il disparut derrière une des nombreuses portes qui segmentaient le hall du bâtiment. Prune et Pernelle avancèrent légèrement à la rencontre de ces étranges énergumènes empapillotés de blanc.

— Il a dit de ne pas bouger, souffla Pernelle.

Prune ne l'écouta pas et, lâchant la main de sa sœur, avança à pas de louve, se tordant le cou pour imprégner autant d'éléments que possible sur ses jeunes rétines.

Son regard émerveillé se posa sur un nouveau spécimen méconnaissable derrière son masque qui venait de rejoindre le groupe et qui, visiblement, l'avait aussi remarquée. Il brandit son fleuret et, la prenant

pour cible, marcha d'un pas vif vers elle.

Prune l'accueillit d'un grand sourire. Son assaillant défit son masque et son sourire s'évapora.

— Qui es-tu, jeune demoiselle ? fit Colin.

La fillette, surprise, chancela en arrière.

— Je… je vous ai pris pour quelqu'un d'autre. Excusez-moi…

Prune rebroussa chemin et retourna auprès de sa sœur ; mais Colin la suivit, la tenant toujours en joue.

Pernelle s'interposa, portée par un élan protecteur qui habituellement collait plus à la personnalité de Prune.

Et soudain, l'arme de Colin croisa le fer d'un autre tireur, à visage découvert, pour le plus grand soulagement des filles.

— Je vous avais dit de ne pas bouger, rouspéta Franklin.

— Elles sont à toi ? s'enquit Colin.

— Nous ne sommes à personne ! rugit Prune en faisant un pas en avant.

— Oh, oh. Mais dites-donc, c'est qu'elle pourrait mordre !

Prune, à moitié retenue par sa sœur, fronça si méchamment les sourcils que, dans le doute, Colin garda ses distances.

— Les jumelles que je garde, Prune et Pernelle.

— Tu veux les initier ? demanda Colin à son égal. Fais-les s'habiller… qu'on s'amuse un peu, ajouta-t-il d'un sourire carnassier aux filles encore sur leurs gardes.

Elles suivirent Franklin qui les confia à une nouvelle personne. Elles ressortirent du vestiaire quelques minutes plus tard comme si c'était la loge de la costumière qui les préparait pour un rôle de globules blancs dans un documentaire scientifique. Leur nouvelle tenue ne leur allait pas au teint mais elle ferait la blague.

Il leur tendit à toutes les deux un fleuret et les invita à le suivre sur une piste inoccupée tenue à l'écart de la foule. Colin les y attendait.

À peine eurent-ils fini d'expliquer les règles du jeu que Prune chargea Colin, son fleuret brandit à bout de bras.

— En garde, espèce de vieille bique dégarnie !

Colin esquiva dans un rire profond et dansa tout autour de Prune tandis qu'elle essayait désespérément de le piquer comme une abeille en colère.

Remis de sa crise de rire, le talentueux tireur reprit une position correcte et fit respecter les règles. Il toucha Prune plusieurs fois au tronc, la repoussant dans ses retranchements.

Alors qu'il s'apprêtait à se déclarer grand vainqueur, Colin baissa sa garde et laissa entrevoir à Prune une fenêtre de tir. Elle s'y engouffra et le toucha à la poitrine.

Franklin haussa les sourcils et son coéquipier le rejoignit dans sa surprise teintée d'exaltation.

— Alors, on fait moins le malin ?

Le bras toujours tendu, le fleuret planté dans la veste en tissu de Colin,

Prune reprenait sa respiration.

— Elle a besoin de se défouler, la petite ? la chercha Colin en s'adressant uniquement à Franklin.

Il la taquinait pour révéler son potentiel.

Prune recula d'un pas pour mieux l'assaillir. Son adversaire para mais fut contraint à son tour de reculer.

Muets, Franklin et Pernelle les contemplèrent. L'ami du premier et la sœur de la seconde se livraient à un duel enragé. Plus entraîné que sa partenaire qui s'économisait, Colin se permettait quelques commentaires à la fois incisifs et stimulants.

Pernelle retenait son souffle, comme si sa propre vie en dépendait. Elle serrait ses gants de ses petits doigts frêles.

— Tu veux essayer ? lui proposa gentiment Franklin.

Elle dévia son regard de cette scène hypnotisante et concéda vouloir bien échanger quelques passes avec son maître d'arme temporaire.

Franklin se montra nettement moins brusque que Colin, plus prévisible et souple dans ses attaques, lui laissant maintes occasions de riposter. Elle testa ses compétences ; Franklin lui reconnut une bonne adresse, mais ne trouva pas en elle la même énergie qui habitait – si ce n'est dévorait – sa sœur.

— Tu t'es bien défendue, conclut enfin Franklin lui laissant remporter le dernier point.

— Oui… mais je crois que ce n'est pas pour moi.

Pernelle regarda sa sœur demander grâce, les deux mains sur les cuisses, et un sourire triste passa sur son visage.

— Je crois que je préfère les échecs.

— Je préfère ça ! fit Prune les rejoignant les joues rouges d'excitation.

La gaieté de Prune déteignit un instant sur Pernelle comme deux vases communicants.

— Tu sais, vous avez le droit de ne pas vouloir les même choses, ta sœur et toi, lui assura un peu plus tard Franklin.

— Oui, je sais…, répondit la fillette en renfilant son manteau.

— Rien ne vous oblige à être identiques. Et puis, vous continuerez de vous ressembler, aucun doute là-dessus.

Pernelle leva ses grands yeux tendres sur Franklin qui lui rendit la pareille.

Prune accourait derrière eux.

— C'était trop bien ! J'espère que maman voudra bien que je revienne.

*Si elles veulent se faire adouber pour leur anniversaire, tu t'en occuperas*, se souvint Franklin.

Tout allait bien pour Billie. Merveilleusement bien. Tout était réglé. Elle avait parlé à Nicolas. Il avait parlé à Candice. Il lui avait reparlé ensuite. À moins que Candice ne veuille elle aussi lui parler, Billie et Nicolas avaient fait le tour de la question et tout était réglé.

— Du coup, ça va mieux ? se risqua Nicolas.

— Mais oui ! fit Billie en lui assénant une tape amicale sur l'épaule comme s'il venait de disputer une compétition de football. T'inquiète !

Billie força un sourire grossier et disgracieux.

— J'suis passée à autre chose !

Nicolas se radoucit alors, retrouvant sa collègue.

— Super ! On doit fêter ça alors ! Tu veux venir boire un verre avec nous ce soir ? Candice a des *copains*, ajouta-t-il d'un regard plein de sous-entendus.

Billie qui n'arrivait pas à s'extirper de son masque burlesque acquiesça avec le même entrain.

— Bien sûr !

Elle émit un gloussement que Nicolas ne perçut pas comme faux.

Toujours armée de son plus beau masque, Billie battit en retraite et commença sa journée de travail avec un enthousiasme débordant.

*Ce n'est pas ce qu'on dit ? Qu'il faut faire semblant d'aller bien jusqu'à ce que ça soit vrai ?* se demanda Billie qui commençait avoir mal aux zygomatiques.

— Allez, Valentina ! Tu me fais la totale sans faute et je t'inscris à l'examen !

L'annonce de Billie, qu'elle fit en pensant exaucer le vœu de son élève eut l'effet contraire. Valentina se sentit soudainement écrasée par une grande pression.

Bien que trop occupée à consolider son costume d'amoureuse éconduite, Billie sentit que la jeune conductrice n'était pas à l'aise.

— Conduis normalement, ça va aller, fit la monitrice, moins euphorique.

— Ça va aller…, répéta Valentina comme un mantra.

— Oui. « Ça va aller », si tu arrives à t'en convaincre, tout ira bien, dit Billie qui ne se voulait pas sarcastique.

Elle regarda Valentina d'un œil confiant et l'entendit marmonner entre deux bouclages de ceintures et règlements de rétroviseurs.

La leçon se passa sans accroc. Billie lui demanda de les ramener à l'auto-école, devant laquelle elle se gara, au milieu des autres véhicules de l'agence.

Billie consulta son journal posé sur ses genoux et vérifia la disponibilité d'un créneau.

Alors qu'elles venaient de se mettre d'accord sur un jour et une heure dans le courant de la deuxième semaine de février, Valentina ouvrit sa portière d'un coup sec, la cognant contre la voiture d'à côté.

Valentina se raidit dans son siège, refermant la portière, incapable d'affronter le regard de Billie qui, inévitablement, n'avait pu échapper à cette fâcheuse démonstration évidente de son manque de maturité à passer le permis.

Il y eut un grand silence. Billie écarquilla les yeux. Valentina attendait sa

sentence. Mai ? Juin ? Quand allait-elle pouvoir passer l'examen ?

Elle risqua un œil vers Billie qui déglutit. Cette dernière reconnut le manteau de Nicolas sur le siège passager de la voiture touchée.

Alors que Valentina était toujours en apnée, Billie sourit. La jeune fille se dit alors que sa sanction était proche. La bouche de Billie s'élargit, ses dents apparurent. Et ce qui était là encore imprévisible arriva : Billie éclata en un rire tonitruant. Sa poitrine était secouée de spasmes et elle dût se tenir les côtes. Une petite larme roula de ses yeux.

Valentina était tétanisée, elle ne savait quoi faire.

— Bon, s'arrêta soudainement Billie. Tu recevras une convocation pour l'examen. Si tu as des questions, n'hésite pas, il nous reste deux heures pour consolider tout ça, fit Billie en faisant tourner son index en l'air.

Les deux femmes sortirent du véhicule l'air de rien, et tandis que Valentina partait de son côté, la tête rentrée dans les épaules se dépêchant de ne plus être à portée de voix de Billie au cas où elle changerait d'avis, celle-ci regagna le bureau en sifflotant.

Nicolas et leurs collègues prenaient leur pause.

— Un café ? lui proposa l'un d'entre eux.

— S'il te plaît ! entonna Billie. Valentina est prête, je l'inscris pour jeudi. Elle fait des étincelles, cette petite !

Elle s'installa avec les autres moniteurs et se mêla à la conversation. Billie qui n'évitait plus Nicola, s prit plaisir à partager à nouveau avec ses collègues qu'elle avait dû fuir ces derniers temps.

— Eh beh, vous vous êtes bien rabibochés, vous deux ! fit l'un d'eux. Ce n'était pas le grand amour pendant un temps !

— Ha ha ha ! explosa Billie, à deux doigts de se taper la panse.

Cette mascarade ne durerait qu'un temps, le temps que ce n'en soit plus une, et qu'elle ait vraiment tourné la page.

Franklin regarda une dernière fois le prospectus qu'il tenait dans ses mains et leva la tête. L'immense façade qui s'imposait à lui était belle et bien celle dessinée sur le papier.

Son imposante hauteur l'intimidait un peu.

Il poussa la lourde porte, passa la réception et, après un long couloir, descendit les tribunes. Arrivé en bas, au pied de la scène, dans la lumière naissante des projecteurs, l'animatrice des ateliers d'improvisation lui adressa un doux sourire.

— Montez, Franklin.

# Chapitre 19
# Les premiers flocons et la braise

Enfin la neige était tombée sur Château-sur-foin. Elle s'était faite désirer. Les habitants commençaient à se lasser de gratter les pare-brise sans avoir rien d'autre à se mettre sous la dent. Peut-être en avait-elle eu marre qu'on la prie de tomber, et elle avait envoyé ses flocons en éclaireurs, qui avaient visiblement conclu qu'il était temps d'envahir la vallée.

La ville était blanche, des rives du fleuve aux montagnes en passant par les toits et les voitures. Le parc, plus que la route et les trottoirs, était immaculé, comme recouvert d'un gros édredon où aucun chat ne s'y était encore pelotonné.

Regardant les premiers riverains s'aventurer d'un pas fragile dans la neige, Grace ouvrit sa fenêtre et laissa entrer l'air doux de février dans son appartement. Elle constata avec soulagement que même les commères du quartier n'étaient pas encore sorties.

Ragaillardie par le froid pénétrant, elle referma les battants, s'emmitoufla dans la robe de chambre duveteuse que sa mère lui avait fait livrer quand elle avait appris son emménagement dans cette vallée montagneuse, et descendit à l'étage inférieur.

Son père s'affairait dans la salle de bain ; elle le regarda passer les bras chargés de draps qu'il serrait précautionneusement contre lui et vit son matelas dénudé par la porte de la chambre ouverte.

— Je t'ai réveillée ? Excuse-moi, je n'ai pas fait attention…

— C'est rien. Je regardais au dehors. Tu as vu ? Il a neigé.

Auguste afficha un vague intérêt et retourna à sa lessive.

Grace le regarda faire, hypnotisée par les gestes méthodiques de son père. Elle se décolla de l'encadrement de la porte et se dirigea d'un pas morne vers la cuisine. Tandis qu'elle préparait du café frais, son père réapparut en reniflant.

— Regarde ça, je suis tombé malade, se justifia-t-il.

— Tu es bien tombé, papa. Mais pas de maladie.

— Tu penses avoir fini de ranger aujourd'hui ?

— J'espère, oui.

Les deux regardèrent le désordre qui avait frappé le rez-de-chaussée. Telle une tornade, Grace avait mis tout sens dessus dessous. Elle avait vidé les étagères, disposant soigneusement les piles de livres sur le sol en de vertigineux monticules. Auguste circulait entre, veillant à ne pas les faire tomber. Ils ressemblaient à des tas de pièce d'or, celles qu'amassaient les riches seigneurs nains dans leurs forteresses souterraines. Grace en était la cupide propriétaire qui vaquait tel un dragon au milieu de son trésor. Son père prenait soin de ne pas éveiller sa colère et la laisser réagencer les lieux à sa guise, comme elle avait coutume de faire quand son esprit était embrouillé. Alors elle se calmerait et y verrait plus clair, jusqu'à la prochaine fois…

Elle avait poussé les fauteuils contre la vitrine, près de laquelle elle avait également déplacé sans un mot le bureau et la chaise de l'auteur en se dépêchant de le recouvrir de livres, et s'était attaquée à l'armoire vitrée. La toisant de toute sa hauteur, les mains sur les hanches, elle avait fini par se décider et l'avait vidée. Son contenu – divers beaux livres, dont l'ouvrage qu'avait scrupuleusement étudié Victor pour son roman – était tassé sur le comptoir, forçant Auguste à faire ses comptes un peu plus loin.

Grace monta chercher d'autres meubles au grenier, dernier étage de la demeure, laissant un trou béant dans la pièce et une sensation de vide étrange. Auguste apprécia le silence, comme une pause au milieu de la tempête.

La sonnerie du téléphone retentit si fort qu'ellle le fit sursauter.

— *Chez Bertille*, Auguste à votre écoute.

— Bonjour, c'est Victor.

— Ah, bonjour ! En quoi puis-je vous aider ?

— Je voulais m'assurer que la librairie était ouverte.

— Vous savez très bien qu'elle est ouverte. Que voulez-vous ? Parler à Grace ?

— Non ! Non, se reprit-il plus calmement. Je veux dire… Je voulais consulter le livre des contes.

Auguste émit un bref gémissement interrogateur en regardant ses comptes devant lui.

— Le livre sur Château-sur-foin, vous savez… Est-ce que je peux passer ?

Auguste se demanda dans un premier temps pourquoi Victor faisait preuve de tant de manières. Ne se souvenait-il pas avoir passé des journées entières dans ces murs ? La librairie lui était-elle devenue si

étrangère ? Puis il posa les yeux sur le chantier qui s'imposait à sa vue et la responsable qui risquait de revenir d'une seconde à l'autre.

— En fait, vous faites bien d'avoir appelé. La librairie est quelque peu… en désordre et il serait préférable de ne pas s'y aventurer. Le vent n'est pas encore retombé, ajouta-t-il avec précaution.

— Ah, d'accord. Une autre fois alors…

— En revanche, le coupa Auguste, on peut se rencontrer ailleurs, pour que vous puissiez consulter le livre. Je ne voudrais pas faire obstacle à votre travail !

Victor se réjouit à l'autre bout du fil et les deux hommes trouvèrent un accord sur l'adresse.

Grace redescendit, bredouille. Elle se reposta devant son champ de bataille laissé en suspens en se mordant l'intérieur de la joue.

— Tu n'as rien trouvé ?

— Rien qui n'aille, non. Seulement les copines de Bertille, ajouta-t-elle dans un rictus.

Elle remarqua alors son père qui s'affairait autour de la caisse enregistreuse.

— Tu vas à la banque ?

— Oui. Je vais me promener.

Grace n'en demanda pas plus et le laissa filer avec les chèques, l'argent en liquide et sa lourde mallette dans laquelle il cacha soigneusement le tout.

— Ça va aller pour finir ? fit-il sur le départ.

— Oui, oui. Fais attention à la neige. Les trottoirs sont traîtres.

Grace regarda son père partir et vit que le temps était toujours blanc dehors. Elle posa à nouveau son regard sur les étagères vides et se retroussa les manches.

Plusieurs heures interrompues par quelques clients errants eurent bon de son rangement. Mise à part une inversion entre deux colonnes et le regroupement de basses étagères, la disposition de la pièce ressemblait étrangement à celle qu'elle avait fait jeter en éclats la veille. Elle prit soin de replacer les piles de livres et cette dernière tâche fut accomplie en un claquement de doigts. Elle s'étonna toutefois d'avoir gagné autant de place dans l'armoire vitrée…

La luminosité au dehors annonçait la fin de l'après-midi et l'heure du goûter devait être passée de peu.

Grace jugea, aux quelques flocons tombants, qu'elle ne risquerait pas grand-chose à fermer la librairie plus tôt et aller également prendre l'air.

Grace y avait pensé toute la journée et la perspective d'arriver au bout de sa tâche lui avait donné l'eau à la bouche. À présent, elle s'apprêtait à pousser la porte de *Chez Léonie* pour déguster l'une de ses merveilleuses pâtisseries, ce qu'elle aurait dû faire déjà la semaine passée.

Elle marcha droit vers le comptoir qui l'attendait bras ouverts. Les effluves qui s'échappaient des cuisines annonçaient de terribles réjouissances. Arrivée à la vitrine, elle découvrit autant de mignardises mises en avant sous un léger éclairage.

Seulement parce qu'il bougea, elle remarqua et reconnut Maxime qui attendait sa commande derrière le comptoir.

— Je n'ai pas encore choisi…

— Prenez votre temps, je vais faire un tour, lui répondit-il la cafetière à la main.

Les mains sur les cuisses, penchée en avant, Grace déshabilla du regard chacune des pâtisseries. Tartelette à la citrouille, cake aux châtaignes, fondant au chocolat, madeleines à l'orange confite, quatre-quarts noisettes et miel, financier à l'amande amère, crumble à la poire, tarte aux coings, gâteau renversé aux pommes caramélisées. Elle lut attentivement les noms, les ingrédients, les arômes et estima la quantité de beurre et de sucre que chacune pouvait bien contenir. Elle gloussa intérieurement du festin qu'elle et son père allaient partager.

Elle jeta son dévolu sur les fondants et se promit de revenir pour goûter aux madeleines. Quoi qu'à bien y réfléchir, elle pourrait ne pas attendre sa prochaine visite…

Elle se releva, guettant le retour de Maxime pour lui transmettre sa commande. Et pendant qu'elle parcourait l'étal de prospectus, son attention se posa sur une discussion non loin de là et, sans le vouloir, en reconnut les auteurs.

— … vaut mieux tard que jamais, comme on dit ! lança le premier.

— Je ne vous le fais pas dire, s'exclama le second.

Grace déverrouilla sa nuque raide et se força à regarder ce qu'elle ne voulait pas voir : la double banquette occupée par Victor et l'autre libraire de *Chez Bertille*.

Grace fut frappée de sidération. Comme si la foudre lui était tombée dessus. Et sentant ses deux yeux inquisiteurs se poser sur eux, ils la remarquèrent enfin. Tandis que Victor afficha son air contrit habituel, son

père sembla étrangement fautif, comme pris la main dans le sac.

Personne n'osa briser le silence. L'un des trois se dit qu'éventuellement, s'il ne bougeait pas, elle ne le verrait pas, prenant Grace pour un prédateur aveugle.

*Elle peut sentir la peur.*

Puis vint Maxime, qui se posta comme un tampon entre les deux camps, la cafetière toujours en main.

— Eh bien, on dirait que ça vous a plu ! devina-t-il en scrutant les assiettes vides de ses clients, ignorant tout des tensions qui couvaient. Je vous ressers ?

Les deux hommes firent vaguement « non » de la tête et Maxime suivit leurs regards.

— Vous avez choisi ? s'enquit-il auprès de Grace. Je suis à vous tout de suite.

— Laissez tomber. Je n'ai plus faim. On vient de me couper l'appétit. Encore une fois, ajouta-t-elle en jetant un bref coup d'œil à Victor.

Drapée dans sa dignité, Grace repartit par là où elle était venue, laissant derrière elle toute l'envie qui avait guidé ses pas.

— Pourquoi ai-je la désagréable sensation d'avoir été pris en flagrant délit de batifolage avec une maîtresse plus jeune ? fit Auguste.

— Et moi celle d'être la maîtresse plus jeune ? Vous croyez que je devrais la rattraper ? se demanda Victor en se levant maladroitement, heurtant la table.

— Il ne vaut mieux pas. Vous réussiriez à aggraver la situation.

Victor s'efforça de reporter son attention sur le livre ouvert devant lui, mais les mots qu'il lisait perdaient leur écho dans le tumulte de pensées qui lui brouillaient à présent l'esprit.

Écœuré, il finit par refermer le livre.

— Gardez-le, le pressa Auguste. Vous me le ramènerez plus tard. Je ferais mieux de rentrer. La neige recommence à tomber.

Grace rentra d'un pas vif, ignorant le froid et la neige qui s'abattaient sur elle. Elle ignora le Baron qui somnolait seul sur le banc dehors et suspendit son sac à l'endroit où elle l'avait pris une demi-heure plus tôt. Elle gardait les lèvres serrées, les sourcils froncés, tandis qu'elle déboutonnait son manteau avec moins de douceur qu'à l'accoutumée. Elle n'avait qu'une hâte, s'en débarrasser.

Libérée, elle se ravisa et constata la fraîcheur de la pièce.

— Et ce foutu poêle qui ne veut pas fonctionner !

Elle saisit le bois d'allumage dans le foyer. Elle s'empara de la boîte d'allumettes et en extirpa une qu'elle vint gratter sur le frottoir. L'allumette se brisa et alla aussi sec dans le poêle. Grace en sortit une deuxième, la frotta et ne put que constater son extinction avant qu'elle mette le feu au bois.

L'agacement montait en elle. Elle rouvrit pour la troisième fois la boîte, sortit plusieurs allumettes d'un coup et les alluma toutes. De l'autre main, elle s'empara d'une feuille de papier journal qu'elle froissa et ses deux mains se joignirent dans l'âtre où le tout s'embrasa. Elle replaça les morceaux de bois au-dessus des flammes puis vint rajouter des bûchettes. Les flammes vinrent les lécher sans pourtant les mordre. Quand le papier journal fut brûlé, les flammes avaient elles aussi disparu.

Un filet de fumée s'échappa d'un trou d'aération comme narguant celle qui ne ferait jamais carrière dans la pyromanie.

— Pas de fumée sans feu, pourtant ! *Comme on dit*, ricana Grace d'un rire mauvais.

Elle se redressa d'un bond comme si le fauteuil dans lequel elle était assise était recouvert de charbons ardents et monta chez elle.

Elle fit une halte au premier étage pour allumer les radiateurs et ne fut pas surprise de sentir l'odeur de la poussière brûlée, basse vengeance des appareils électriques pour avoir été si longtemps ignorés. Ceux de son appartement répondirent de la même façon. Alors qu'elle les sermonnait à voix haute, un courant d'air fit claquer une porte violemment.

— Oh toi, la barbe ! Cette baraque est un fichu courant d'air. Alors, Rosabelle, épargne-moi tes sermons ! fulmina Grace ignorant tout du drame qui se tramait deux étages plus bas. Tu souffles, tu souffles, mais tu n'es pas fichue de parler ! Tu ne fais que brasser de l'air, change de disque !

Les remontrances qui s'échappaient de l'étage n'allèrent pas pour rassurer Duchesse, la chatte blanche et digne mascotte de *Chez Léonie*, désormais prise au piège dans la librairie.

La chatte, découragée par la neige, s'était faufilée dans l'entrebâillement de la porte mal fermée. Celle-ci s'ouvrit alors en grand laissant entrer à son tour le rosabel. Il n'en fallut pas plus aux les braises prétendument éteintes pour se raviver.

C'est alors que la porte d'entrer se referma bruyamment, déclenchant les admonestations plus haut. Duchesse, jusqu'alors semblable à une Iris curieuse, prit peur et bondit sur une étagère. Elle courut, en renversant plusieurs livres sur son passage. Quand elle retrouva

son chemin vers la sortie et trouva porte close, l'animal se comprit prisonnier et s'agita. Elle arpenta la pièce comme un lion en cage, tantôt se perchant, tantôt courant ventre à terre. Son égarement la conduisit près du poêle d'où commençaient à s'échapper des volutes de fumées. Ses moustaches se raidirent et Duchesse poussa un feulement audible tout en renversant le guéridon sur lequel elle était juchée.

— Papa, c'est toi ? s'interrompit Grace dans sa colère. T'es rentré ? ... de ton petit goûter, persifla-t-elle tout bas.

Elle tendit une oreille et, sans réponse, retourna à ses occupations. Prendre sa douche en était une.

— Tu vois, à te faire des films, tu finis toujours par avoir mal, réfléchit Grace à voix haute. Tu en as la preuve : il n'en a rien à péter de toi. Il voulait juste voir son maudit bouquin et surtout pas moi... de qui il n'en a rien à péter ! Et ce vendu de géniteur qui... dans mon dos... Aaah le félon, il ne perd rien pour attendre. Et depuis quand je me prive de manger ? Et deux fois en plus ! Non mais ressaisis-toi, ma belle. Tu ferais mieux d'écouter maman. Elle, au moins, elle a la belle vie en bord de mer. Ici, je me les caille pour pas un rond !

Tandis que Grace frottait généreusement ses bras qu'elle était déterminée à ne pas vouloir baisser, un écran de vapeur d'eau emplit la salle de bain, s'amplifiant comme un brouillard dans l'appartement.

Celui formé par la fumée au rez-de-chaussée venait à sa rencontre.

Grace sortit enfin de sous la cascade d'eau brûlante et découvrit avec stupeur que l'odeur de brûlé n'était pas encore passée.

— Les radiateurs, si vous voulez la jouer comme ça, très bien, mais il ne faudra pas vous plaindre quand vous accompagnerez le poêle à bois à la déchetterie !

Elle se planta devant celui de la chambre, la serviette de bain nouée autour de la poitrine, et se rendit compte que l'odeur ne s'en dégageait pas. Son sang ne fit qu'un tour.

— Papa !

Grace manqua de glisser dans l'escalier et découvrit avec stupeur la fumée opaque qui gagnait l'appartement de son père. Elle fit le tour des pièces à sa recherche et, devant l'évidence qu'il n'était pas rentré, elle descendit à la librairie. Sa vision se brouilla aussitôt. Elle crut apercevoir une forme pâle se sauver et, dans l'incompréhension, se jeta sur la porte d'entrée.

Mais celle-ci ne voulut pas s'ouvrir. Grace, saisie par la peur, tourna vivement la poignée et vérifia le loquet : rien ne la bloquait. La porte

demeurait coincée dans le chambranle et ses coups de poing sur la vitre n'aidèrent pas pour l'en déloger.

En revanche, ils réveillèrent le Baron.

À l'instant où il ouvrit l'œil, il comprit de quoi il en retournait. Il traversa la rue en deux pas et fondit sur la librairie. Son élan et sa carrure n'eurent d'égal que son courage et tous enfoncèrent la porte.

— Mon enfant, vous allez bien ? s'enquit-il en extirpant la jeune femme de ce feu couvant.

Il l'entraîna dans la rue, en plein air frais pour qu'elle reprenne sa respiration. Elle grelotait autant par le froid que par la peur.

— Il y a un... Il y a un..., hoquetait Grace péniblement.

— Votre père est à l'intérieur ?

— Non... mais... je crois avoir vu un chat.

Le Baron lâcha ses épaules et, sans prendre de précaution, disparut dans le brouillard.

Les riverains s'ameutèrent et entouraient Grace – un d'eux avait mis un manteau sur ses épaules nues – quand le Baron réapparut, toussotant, la chatte immobile dans ses bras.

— Les pompiers arrivent ! cria quelqu'un.

Le vieil homme s'écarta du groupe et entreprit de masser la poitrine de l'animal qui ne semblait pas réagir.

Auguste, qui avait pris exceptionnellement son temps pour rentrer, accourut quand il passa l'angle du cabinet dentaire.

— Grace ! cria le père en perçant la foule de badauds.

— Je suis là, papa. Je n'ai rien, gémit-elle dans ses bras. Mais... à l'intérieur...

— Qu'il y a-t-il ma chérie ? Qui est à l'intérieur ?

Auguste leva la tête en quête de brancard ou, pire, de sac mortuaire, en vain.

— Qui ça, Grace ?

— Bertille !

Alors que Grace exhortait tout ce qu'elle avait refoulé, Auguste se fendit d'un rire.

— Elle ne craint rien, elle est coriace, notre petite Bertille. Elle et toutes ses copines.

Auguste fit le tri dans les suppositions qui s'échappaient de l'assemblée pour comprendre ce qu'il était arrivé. Le reporter de la gazette n'avait pas perdu de temps pour glaner des témoignages, en dépit des pompiers qui leur sommaient de s'écarter de leur passage.

— Vous avez fait ce qu'il faut, le rassura Romane quand elle prit le relai auprès du Baron. Qu'on m'apporte l'oxygène !

Assise à l'arrière du camion de pompiers, pendant qu'on l'auscultait, Grace regardait les hommes en combinaison aller et venir dans la librairie d'où s'échappait encore la fumée. Un autre faisait des pieds et des mains pour soigner le Baron, trop occupé à caresser la chatte bien vivante.

— On dirait que ça vient du poêle, conclut Romane en revenant vers Grace et son père. Heureusement, quand le Baron est entré, l'appel d'air l'a fait s'embraser, permettant ainsi à la fumée de s'évacuer.

— Mais... on l'a installé l'an dernier. Tout était bon.

— Vous savez, quand le temps est bas, on ne peut rien y faire.

# Chapitre 20
# Le dos d'âne et le contact

— J'ai reçu ton bulletin de notes, fit l'homme d'une voix blanche.

Franklin se dandina d'un pied sur l'autre.

— Tes notes sont en baisse et ton prof de maths dit que tu bavardes en classe.

Franklin baissa honteusement la tête.

— Tu avais les félicitations au premier trimestre et tu ne les as plus ! Comment tu expliques ça ?

— Oui, mais c'est que…

— Il n'y a pas de « mais » !

Franklin écarquilla les yeux de surprise et réprima un sourire.

— Ça te fait rire ? aboya-t-il. Tu te crois intelligent ? Ça ne m'amuse pas.

— Mais papa… Je n'ai pas dit ça.

— « Mais papa », *gnagnagna*, l'imita l'homme la bouche tordue par la colère. Tu vas arrêter de te foutre de la gueule du monde et te remettre sérieusement au travail ! Tu as un examen à passer. Tu as l'air de l'oublier. Moi, je m'en fous, je l'ai déjà, ricana-t-il. Alors que si tu continues comme ça, tu n'es pas près de l'avoir ! Tu veux redoubler ? Tu as intérêt à travailler !

— Mais je travaille ! objecta Franklin qui ne rigolait plus. Je fais que ça ! Entre les cours, les devoirs, la conduite, l'escrime et garder les filles, je ne fais que ça ! Je n'ai pas une seconde à moi ! Il n'y a que le théâtre qui me permet de souffler ! Et j'ai « bavardé » en classe car je ne comprenais rien au cours et que j'avais demandé à ce qu'on m'explique ! Et mes notes baissent comme toutes celles des autres !

— Je me moque des notes des autres ! le coupa le père.

— Tu ne retiens que ça ? s'étrangla l'adolescent.

Franklin fulminait, guettant la réponse de son interlocuteur.

Elle ne venait pas.

L'animatrice du cours d'improvisation décida alors que l'exercice était réussi et mit fin à cette fausse altercation.

— Eh bien ! Vous en avez des choses à dire ! Merci, Antoine, pour avoir endossé le rôle du père agacé ; je crois que vos enfants vous donnent assez de billes pour tenir le personnage. Quant à toi, Franklin, tu en as gros sur la patate, hein.

Elle lui tapota l'épaule et il se radoucit, quittant ce déguisement de fils en colère.

Franklin s'épanouissait dans le théâtre d'improvisation. Ces ateliers lui donnaient l'impression d'être faits sur mesure. Ils répondaient à ses

besoins, éclaircissaient ses doutes, mettaient en perspective ses tracas. Comme si l'animatrice lisait dans ses pensées et ajustait son programme en conséquence. Il attendait ces séances avec une envie dévorante.

Franklin avait mis ses parents au courant de sa nouvelle activité extrascolaire avec une certaine appréhension. Il s'attendait à ce qu'ils le mettent en garde compte tenu de son emploi du temps déjà soutenu ou qu'ils lui posent plein de questions sur cette nouvelle lubie, mais il n'en avait rien été. Horace et sa femme avaient très bien réagi. « C'est bien, ça », accompagné d'une tape sur l'épaule venant de son père, et d'un grand sourire venant de sa mère.

Alors Franklin n'avait pas cherché à les faire changer d'avis et s'était inscrit à deux cours hebdomadaires où il retrouvait sensiblement le même groupe de personnes. Alors qu'il avait été un des plus âgés dans l'atelier d'initiation auquel avaient été rattachées Prune et Pernelle, il se retrouvait à présent le plus jeune de la troupe. L'animatrice n'avait pas fait cas de son statut de benjamin et s'était davantage amusée à bouleverser les codes en faisant de Franklin parfois le personnage le plus expérimenté dans ses exercices d'improvisation. La première fois qu'il avait dû expliquer à « son petit frère » de vingt ans son aîné comment on faisait les bébés avait donné lieu à une hilarité générale tant le fou rire des deux comédiens avait été communicatif.

Franklin avait trouvé dans l'improvisation ce qui lui manquait dans l'escrime : une manière de s'exprimer émotionnellement. À présent qu'il se déchargeait sur scène, il canalisait mieux encore son énergie sur la piste.

— Je ne sais pas ce que tu fais mais continue ! lança Colin en parant l'assaut de son équipier. Tu ne te conduis plus comme un bourrin. Tu danses, Frankie !

— Comme quoi, il t'arrive d'avoir raison : avec toi, on finit toujours par danser, fit-il en cherchant à le toucher de sa lame.

— Mais j'ai toujours raison, Frankie, rebondit-il en esquivant le coup.

Franklin se concentra sur ses pas plutôt que sur ses mots et alla chercher le point. Il faisait cependant face à un spécimen particulièrement agile qui exécutait une chorégraphie bien maîtrisée. Il l'emmena alors sur un terrain plus fragile, essayant de le prendre à son propre jeu.

— Les filles avec qui tu danses se laissent-elles toucher aussi facilement ou les pousses-tu à t'esquiver toute la soirée ?

Colin esquissa un sourire, aiguisant sa réponse.

— Ce sont elles qui me cherchent, voyons ! Elles m'acculent et me désarment, me soumettant à leurs terribles charmes.

— Et toi, bon seigneur, tu leur fais cet honneur.

Colin fit une erreur. Au lieu de verbaliser son acquiescement, il haussa les épaules en écartant les bras, offrant son torse à son adversaire.

Franklin se risqua une première fois, en vain, mais il eut la démonstration parfaite de ce qu'il espérait.

Il réfléchit à sa prochaine réplique. Il la voulait percutante et imparable. Il voulait que Colin ne puisse se retenir de répondre. Il voulait que Colin fasse la même erreur et expose de nouveau son torse. Alors il vint titiller sa corde sensible.

— Montre-moi un peu ce que tu caches, Colin ! Je te trouve bien raide !

Colin accueillit cette réplique comme si elle lui avait été servie sur un plateau d'argent. Sa cage thoracique se souleva et, ne pouvant s'en empêcher, il saisit la balle au bond tout en ignorant que sa répartie lui causerait sa perte.

— C'est ce qu'elles disent toutes ! roucoula-t-il, le torse bombé.

Franklin saisit la perche, profitant de son égarement, et planta son épée dans son poitrail lui arrachant la victoire.

— J'ai gagné.

— Je n'étais pas prêt, tu m'as eu par surprise ! On recommence ?

— C'est ce que tu leur dis aussi ? répondit Franklin déjà sur le départ.

— Même pas ! Je voudrais bien, mais je n'en vois plus aucune en ce moment.

— Bah alors, tu te ramollis ! Je ne te reconnais plus. Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de mon ami ?

Franklin attrapa ses affaires et retourna au vestiaire se changer. Il regarda son téléphone et vit un appel manqué de Billie qui indiquait dans le message laissé sur son répondeur vouloir venir aux nouvelles quant à ses progrès en conduite.

Billie nota dans son dossier de rappeler Franklin ultérieurement, enregistra sa prise de notes et fila à l'examen. C'était le grand jour pour une de ses élèves, un jour qu'elle avait sans doute marqué d'une pierre blanche alors que des journées comme celle-ci, c'était le lot quotidien de Billie.

L'examinatrice faisait le point dans ses feuilles et renseignait sa fiche avec les informations que Valentina venait de lui confirmer.

Billie attrapa son élève par le bras, lui prodiguant un dernier conseil avant de la regarder se jeter du nid de ses propres ailes.

— Bon. C'est un jour comme un autre. Tu montes en voiture. Tu fais tes réglages. Tu demandes si tout le monde est bien attaché. Tu prends le temps de regarder les rétros.

Valentina hocha la tête. Billie regarda en l'air.

— Tu as de la chance, il ne neige pas.

— Oui.

Billie la sonda.

— Garde bien tes distances, dis merci aux gens. Respecte les priorités.

— Oui.

— Pense à respirer.

— Oui. Tu seras là ?

— Derrière l'examinatrice.

Valentina acquiesça lourdement.

— Elle est comment ?

— C'est pas la pire. Tu as de la chance. Ne la regarde pas, ignore-la complètement. Imagine que c'est moi.

Valentina réprima un rire.

— Valentina ?

— Oui ?

— C'est sa voiture à côté de la nôtre. Je t'en supplie, fais attention.

Valentina suivit à la lettre les recommandations de sa monitrice. Elle garda les yeux grands ouverts tout le long du circuit en veillant bien à suivre les consignes de l'examinatrice. Elle fit un ostensible coucou de la main à un conducteur aimable qui lui avait laissé la priorité pour être sûre d'avoir le point de courtoisie. Elle réussit son demi-tour dans une rue étroite en deux manœuvres et démarra en sommet de côte sans caler ni reculer.

— Retournons à l'auto-école, si vous voulez bien, lui indiqua enfin l'examinatrice.

Valentina acquiesça et Billie afficha mentalement le chemin qu'il lui faudrait prendre et les obstacles qui le composaient. Elle ne voyait que le ralentisseur.

Billie guetta Valentina dans le rétroviseur, prête à l'encourager d'un regard confiant.

À l'arrivée du fameux obstacle, Valentina ralentit, rétrograda calmement et avança précautionneusement ses roues avant sur le dos d'âne. Les roues arrière suivirent peu après et telle une conductrice aguerrie, elle réaccéléra. En repassant la troisième, le moteur de la voiture émit un vrombissement trahissant un mauvais rapport de vitesses. L'examinatrice demeura impassible, attendant de voir comme la candidate allait réagir.

Bien que son visage exprimât la détresse, les mains et les pieds de Valentina montraient un sang-froid imparable. Elle comprit qu'elle avait mis la cinquième et corrigea son erreur.

— Excusez-moi. Je m'étais trompée, fit-elle en se raclant la gorge.

Tandis qu'il lui restait moins d'un kilomètre à faire pour retrouver son nid douillet, elle consulta son rétroviseur, non pour vérifier que personne ne la suivait, mais plutôt pour se rassurer. Ce que Billie fit d'un battement de paupières.

Une fois garée, Valentina fut priée de sortir, laissant l'examinatrice et la monitrice commenter sa prestation. Elle se contraint à ne pas les espionner, d'autant plus que leurs expressions qu'elle devinait à travers le pare-brise ne laissaient rien paraître quant à ses chances de réussite.

Enfin, Billie sortit. Elle fit signe au prochain candidat de prendre place derrière le volant et s'adressa à Valentina.

— Bon, fit-elle dans un sourire. Ç'a été ?

— C'est à toi de me le dire. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Je ne peux rien te dire.

Valentina pinça la bouche. Elle devait attendre.

— Tu t'es bien débrouillée, lâcha enfin Billie.

Valentina lui sourit et s'en alla. La journée avait terriblement bien commencé pour elle et s'apprêtait à se poursuivre encore dans de meilleures conditions.

— Pssst, Victoria !

Valentina se figea et se mordit la lèvre. Elle reconnut la voix qui la hélait de manière si peu délicate. Elle reprit toutefois sa route sans faire cas de cette curieuse apparition.

— Veronica ! cria cette fois P-A à travers la vite baissée.

Valentina n'en fit rien et cacha son sourire dans son écharpe.

— Wanda !

Valentina freina des quatre fers et adressa un sourcil interrogateur au jeune conducteur qui roulait au pas à côté d'elle.

— C'est un W.

— Peut-être mais ça se prononce « V ». Et ça reste deux V.

Elle le sonda.

— Je ne cache pas mon prénom, moi. Tu n'as pas besoin de m'en trouver un autre.

Il ne répondit pas, jonglant plutôt entre sourire aguicheur et œillade dans le rétroviseur pour vérifier que personne ne le suivait.

— Allez, grimpe, Violetta !

— Ça suffit, oui ? fit-elle en ouvrant la portière. Et pourquoi es-tu venu me chercher ? s'enquit-elle en bouclant sa ceinture. Par envie ?

P-A regarda dans le rétroviseur, une voiture arrivait derrière lui alors qu'il était encore à l'arrêt.

*Ça passe.*

— *Par Amour*, répondit-il en approchant ses lèvres des siennes.

Valentina le dévisagea.

— Ce sont de *piètres avances*... mais pourquoi pas ?

Ils échangèrent un premier baiser.

Tout en reprenant sa route, P-A chercha la main tremblante de son amie.

— Ah ? Je t'ai fait taire ou tu as aussi épuisé les « P » ?

— Je crois que ce n'est plus un prénom qu'il te faut, mais un titre..., minauda-t-elle. Que dis-tu de Prince Arthur ?

— Mmh, vraiment ? Ce n'est pas un prénom de prince, mais celui d'un roi !

Valentina et P-A continuèrent leurs élucubrations à grand renfort de Prince Albert dans la petite voiture vrombissante au « A » fraîchement apposé sur le pare-chocs arrière.

Les candidats au permis de conduire qui suivirent Valentina n'eurent pas tous la même issue favorable. Une comprit rapidement qu'elle était recalée quand l'examinatrice freina depuis sa pédale. Un autre se vit demander pourquoi il n'avait pas mis un clignotant pour doubler le cycliste. « Même pour les vélos, il faut mettre le cligno ? » n'était pas la réponse qu'elle

espérait. Le dernier candidat de la matinée prit un trottoir. Même si le reste de sa conduite était irréprochable, Billie ne préféra pas se prononcer dans les pronostics. Et dans tous les cas, elle devrait attendre comme ses élèves le courrier de l'examinatrice pour actualiser ses dossiers et enclencher les procédures auprès de la préfecture.

Quand elle eut fini de boucler sa saisie, Billie avait terriblement faim. Elle avait cuisiné de délicieux petits plats la veille et elle allait enfin pouvoir y goûter.

— Adieu les sandwiches au pâté et au fromage, bonjour le fait-maison ! s'était-elle exclamée dans sa cuisine tandis que, dans la pièce d'à côté, les acteurs de télé-réalité s'empiffraient d'hors d'œuvre préparés par des traiteurs.

Pendant que le gratin se gratinait et que la panure panait, Billie avait dégusté une soupe de poireaux devant son téléviseur.

Elle avait écouté d'un œil distrait les comédiens mettre en perspective leurs problèmes de gens riches et célèbres pendant qu'elle se réchauffait.

— Aaaah, avait-elle dit en déglutissant de plaisir. Comme quoi, je peux y arriver. Il y a deux semaines encore, j'aurais été en train de pleurer et j'aurais probablement commandé un bon dîner bien gras. Mais maintenant, je suis une adulte mature et responsable.

Le lendemain midi, Billie était toujours portée par la même conviction : elle était guérie de son chagrin d'amour, et elle et Nicolas étaient redevenus les bons amis qu'ils étaient auparavant. Mieux encore :

*Je crois que ça nous a rapprochés*, pensa Billie se rappelant les répliques toutes prêtes qu'on lui servait à la télé.

— T'es prête pour aller manger ? fit Nicolas en apparaissant derrière le comptoir.

— Oui !

Elle le suivit jusqu'à la salle de repos où les autres moniteurs et employés de l'auto-école étaient déjà réunis.

— Euh, attends, l'arrêta Nicolas en se retournant dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Candice m'a dit de te dire un truc.

— Elle n'est pas dispo samedi ? Elle a une déforestation à interrompre ? ricana Billie.

— Non, non… Elle m'a dit que je devrais te le dire avant. Pour pas que tu…

— Que je quoi ? Qu'est-ce que tu dois me dire avant ?

Nicolas voulut lui prendre la main pour l'éloigner de la salle de repos d'où s'échappaient des bribes de conversations animées et où ronronnait sans relâche le four à micro-ondes, mais préféra la pousser par l'épaule.

— Billie. J'ai demandé à Candice de m'épouser.

Billie attendait. Elle attendait la chute risible à cette bonne blague ou que le bruit bizarre qu'elle venait d'entendre se transforme en une phrase

totalement cohérente.

— Et elle a dit oui.

Billie comprit que ce n'était ni une blague ni un bruit bizarre.

*Elle a dit oui*.

— Vous allez vous marier ?

Nicolas hocha la tête.

— Elle a dit que t'aimerais l'apprendre avant. Et en privé… Pas devant tout le monde.

— Tu allais leur annoncer ? fit Billie en pointant son pouce derrière elle.

— Oui. Je vais leur annoncer, répéta-t-il.

— D'accord.

Billie regarda Nicolas. Elle chercha ses mots. Elle se fit la réflexion qu'en tant que bonne copine, elle manquait à tous ses devoirs.

— Toutes mes félicitations alors, fit-elle en souriant. Je suis contente pour vous.

— Merci, Billie.

Après quelques secondes de flottement, Billie s'écarta du chemin et pria Nicolas d'aller répandre la bonne nouvelle.

— Dépêche-toi ou ils ne vont pas t'écouter : ils sont affamés là-dedans ! Haha.

— « Dépêche-toi ou ils ne vont pas t'écouter ! Ils sont affamés ! Hahahahaha ! », fit Billie le soir même accoudée au comptoir du bistrot place des Bains de Château-sur-foin. Un autre, s'vous plaît ! ordonna Billie au serveur.

Billie n'en était pas à son premier verre. Le premier verre n'était d'ailleurs plus qu'un lointain souvenir déjà évacué dans les toilettes de l'établissement. Elle ne savait plus d'ailleurs à combien elle en était. Le serveur lui rappelait entre chaque qu'il serait peut-être temps de passer à l'eau. Il avait tenté d'ailleurs de la piéger en lui remplissant un petit verre de ce liquide transparent qu'elle avait pensé être autre chose de légèrement plus fort et avait avalé cul-sec en renversant la tête en arrière. Goûtant les reliefs sur la langue imbibée, elle avait compris et l'avait regardé d'un œil mauvais.

— Personne peut venir vous chercher ? fit-il après un moment.

— Non ! brailla Billie. Figurez-vous que l'amour de ma vie est indisponible. Il est actuellement en train de choisir ses alliances avec *son* amour de sa vie.

— Personne d'autre ? Des amis ?

— J'ai personne…

— De la famille ? Vous devez bien avoir quelqu'un.

— Non ! répéta-t-elle en faisant traîner la syllabe.

Billie prit son sac à main posé mollement sur le haut tabouret à côté d'elle et le laissa tomber dans les ronds d'alcool qui tâchaient le comptoir en bois. Elle attrapa son téléphone et tenta de dessiner le schéma de

déverrouillage, une sorte de N. Elle réussit à la troisième tentative.

Elle parcourut ses contacts pour voir qui pourrait bien l'aider.

— J'ai que des collègues de boulot…, dit-elle en retenant un rot.

— C'est bien. Appelez-en un.

— J'veux pas. Ils vont l'dire à Nicolas.

— L'amour de votre vie ? C'est un collègue ?

— C'est ça… Vous voulez le voir ?

Billie n'attendit pas sa réponse et afficha la photo attribuée à la fiche de son contact dans le répertoire qu'elle ouvrit depuis son journal d'appels.

Manœuvrant de manière hasardeuse son écran tactile, elle fourra le portrait sous le nez du serveur.

— Il est pas un peu jeune, votre gars ?

— Bah ! Il a mon âge.

— Vous avez quel âge ? s'inquiéta l'homme.

— Oh… j'ai… j'ai trente ans, renifla-t-elle bruyamment.

— Il n'a pas trente ans. Il n'en a même pas vingt.

Billie lui adressa une grimace perplexe et regarda la photo de l'amour de sa vie qu'elle exhibait.

— Ah, mais non… ça, c'est Franklin. Un élève. C'est un p'tit gars bien, se perdit-elle.

— Vous avez des photos de vos élèves ?

— Oui. Faut bien que je m'y retrouve. J'en ai beaucoup trop à me souvenir…

— Prof de quoi ?

— D'auto-école, hoqueta-t-elle.

Le serveur leva le menton de compréhension.

— C'est con. Vous apprenez à conduire à tout le monde, mais au final personne peut venir vous chercher.

— J'vous le fais pas dire, ricana Billie. Je m'occupe des autres et à la fin… tout le monde m'oublie.

Billie menaça de tomber de son tabouret et se rattrapant au comptoir, regarda le serveur d'un air lubrique.

— Je peux en avoir un autre, s'vous plaît ?

— Commencez par me régler ce que vous me devez, hein.

Billie grogna et chercha de l'argent dans son sac à main humide.

— Et lui, Nicolas, il peut pas venir vous chercher ? lui proposa-t-il en acceptant sa carte bancaire.

— Sûrement pas. Il croit que tout va bien. Que je suis heureuse pour lui.

— Vous ne l'êtes pas ? Vous tenez à lui, quand même.

— Si, si… mais bon, ce n'est pas ce que j'ai envie de lui dire.

— Qu'avez-vous envie de lui dire ?

— Qu'il est con.

— En effet. Ne l'appelez pas.

— Et pourquoi pas ? s'offusqua Billie. Je l'appelle si je veux ! Vous

n'avez pas le droit de me dire ce que je dois faire !

Billie avait les joues rouges. Le serveur se retint de rire et se contenta d'essuyer ses verres fraîchement lavés.

— Regardez, je l'appelle ! fit Billie en gesticulant son téléphone sous son nez. Ça sonne !

— Allô ? fit Franklin.

— Viens me chercher ! hurla Billie. Je suis au bar. On doit discuter.

— Mais de quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu as vu l'heure ?

— Oh ça va, t'es déjà couché ?

— Non, enfin, ce n'est pas une raison…

— T'es avec elle ? C'est ça ? Coucou Candiiice ! Merci de lui avoir dit de me le dire avant ! T'es vraiment une fille bien !

— Mais de quoi tu parles, Billie ? Tu as bu ?

— Bien sûr que j'ai bu. Ça fait longtemps que j'aurais dû boire. Bon. Si tu ne viens pas me chercher, c'est moi qui viens !

— Mais tu ne sais pas où j'habite…

— Bien sûr que si je sais où t'habites ! Quoi ? Vous avez déjà déménagé ?

— Hein ? Non, mais il y a mes parents…

— Ah bah oui ! J'aurais dû me douter ! Toute la petite merveilleuse famille est là pour fêter la grande nouvelle !

— Où es-tu, Billie ?

— Place des Bains, le bar de l'angle…, bredouilla-t-elle.

— Personne peut venir te chercher ?

— Personne ! Je peux compter sur personne ! Si tu ne viens pas me chercher, je dis à tes parents que tu fais le mauvais choix !

— Bon. Bouge pas. J'arrive.

Billie raccrocha et se pavana devant le serveur.

— Voyez comme il accourt !

Franklin renfila son pantalon et son pull, descendit l'escalier sur la pointe des pieds. Ses parents étaient couchés depuis un moment et devaient dormir à poings fermés. Il ne devait absolument pas faire de bruit. Arrivé en bas, il enfila manteau et chaussures et attrapa les clefs de la voiture de son père qui, par chance, l'avait laissée dans l'allée.

Il ouvrit le portail électrique, priant pour que ni le témoin lumineux ni le bruit du mécanisme n'attirent l'attention des parents à l'étage, monta dans la voiture et défit le frein à main, laissant glisser le véhicule sur le chemin pentu. Arrivé sur le trottoir, il mit le contact et prit la route. Il laissa le portail ouvert : il n'en aurait pas pour longtemps, jamais ses parents ne seraient au courant.

À cette heure tardive, les rues n'étaient fréquentées que par les fêtards. Et heureusement, grâce au froid de l'hiver, ils étaient peu nombreux. Franklin roula doucement, consultant les rétroviseurs très fréquemment, craignant de voir apparaître d'un moment à l'autre un gyrophare bleu et

rouge.

Il se gara à proximité de la place des Bains, profitant de deux places libres dans une rue étroite pour garer sa grosse berline. Tout se déroulait à merveille. Il lui suffisait à présent de retrouver Billie.

— J'allais lui dire que je l'aimais ! beugla une femme à qui voulait bien l'entendre.

Malgré les reniflements tonitruants qui accompagnait cette tirade, Franklin reconnut sa consciencieuse et distinguée monitrice.

— Billie ?

— Franklin ? Qu'est-ce tu fais là ?

— Tu m'as appelé, tu te souviens ? Je te raccompagne. Bonsoir, monsieur, fit-il au serveur. Ç'a été ?

Il ne se retint plus de rire.

— J'en ai vu d'autres. Sacré numéro, cette fille.

Franklin lui sourit poliment.

— Vous êtes son élève de l'auto-école, c'est ça ? tenta-t-il soupçonneux.

— Ancien. Ancien élève, reprit-il avec assurance.

L'homme le dévisagea sans mot dire.

— Ça ne fait pas longtemps que j'ai le permis, mentit le garçon. Mais ça devrait le faire.

— Mmh. Bon, je vous la confie alors.

— Merci, monsieur. Bonne soirée.

Au plus grand soulagement de Franklin, du serveur et des habitués du bistrot, Billie se laissa faire docilement. Elle lui laissa le temps de sortir de l'établissement avant de reprendre ses vocalises.

— T'as pas ton permis, dit-elle.

Billie arqua un sourcil.

— Si ? Me souviens plus…

— Non, je ne l'ai pas. Mais je ne pouvais pas lui dire la vérité.

Il la soutenait tandis qu'il la guidait vers la voiture.

— La vérité, ce n'est pas toujours ce qu'il faut, hein…, fit Billie.

Franklin la regarda dans la lueur pâle d'un réverbère.

— Des fois, ça ne fait que tout empirer, renchérit-elle.

Il la laissa parler pendant qu'ils s'installaient. Elle babillait d'une voix triste, redescendant de l'ivresse qui l'avait fait délirer plus tôt. Franklin reprit sa course sereinement. Billie lui indiqua où elle habitait et il matérialisa dans son esprit le chemin qu'il allait prendre. Il surveillait la route parsemée de lampadaires, les rétroviseurs qui reflétaient des lumières rouges et blanches, et Billie qui était collée à la fenêtre et ne disait plus un mot.

— Ça va ?

— Oui.

Franklin souffla.

— J'ai envie de vomir.

— Ça peut attendre ?

— Arrête-toi !

Franklin ne prit aucune précaution et pila. Billie chercha à tâtons la poignée de la portière et l'ouvrit juste à temps. Retenue par sa ceinture, elle rendit tout ce que l'aimable serveur lui avait laissé prendre.

Arrêté à la hâte sur le bas-côté, Franklin n'était pas rassuré. Les voitures le doublaient, parfois en faisant savoir leur mécontentement. Il pensa alors à enclencher les feux de détresse.

Billie n'en finissait pas.

— Ça va mieux ?

— Je crois que…, commença-t-elle avant que son estomac ne la contredise.

Quand Billie eut fini, elle se releva. Le sang lui était monté à la tête. Elle ferma la portière et chercha dans son sac de quoi s'essuyer la bouche et se rafraîchir l'haleine. Il perdit du temps à la regarder faire et ne vit pas dans ses rétroviseurs le véhicule de police s'arrêter à quelques mètres derrière eux. La lumière de ses phares inonda toutefois l'habitacle et Franklin comprit.

— Billie ! Les flics ! cria-t-il en chuchotant. Tiens-toi tranquille !

Franklin regarda la silhouette sombre se découper dans le reflet de son rétroviseur gauche et expira lourdement.

*C'est le moment d'improviser !*

Il baissa la fenêtre de sa voiture.

— Bonjour, Franklin ! J'avais bien reconnu la voiture, mais je m'attendais à voir ton père.

— Ah, bon-bonjour, officier Rivière.

— Lieutenant Rivière, maintenant.

— Ah ? Félicitations.

— Que vous arrive-t-il ? Madame ? Tout va bien ?

— Bonjour, je…, tenta Billie.

— Billie est ma monitrice d'auto-école.

— Tu n'as pas le permis ? s'enquit le lieutenant Rivière.

— Non. Pas encore. Il me reste quelques heures à faire.

— À cette heure-ci ?

— Vous savez, c'est compliqué. Je suis pas mal pris en journée avec le sport et les examens. Et… j'ai demandé justement à Billie de bien vouloir me faire passer une leçon de nuit, pour apprendre.

— Car il n'est pas très à l'aise, jugea bon d'ajouter Billie.

— C'est ça. Je ne suis pas à l'aise.

— Avec la voiture de ton père ?

— Oui. Je la conduis déjà avec lui. En conduite supervisée.

Le lieutenant se pencha à la fenêtre, et dévisagea Billie puis Franklin. Ils ne bougèrent pas. Billie déglutit. Rivière se dirigea devant le véhicule et inspecta les phares.

— Si Rivière vient devant ta porte, on est fichus ! bafouilla Franklin.

— Dis-lui quelque chose pour l'attirer de ton côté !

— Excusez-moi, euh..., l'interpela Franklin, la tête par la fenêtre. Pourquoi vous avez choisi ce métier ?

— Tu veux être flic ? s'étonna Billie.

— Mais non, c'est pour l'appâter. Fais pas de bruit, ça fonctionne.

— Eh bien, pour protéger et servir, fit le lieutenant en revenant à la fenêtre de Franklin. Pourquoi tu veux savoir ça ?

— C'est pour les cours, je fais des recherches.

— Décidément, tu fais tous tes devoirs ce soir.

— Oui ! Tout va bien avec la voiture ?

— L'ampoule du phare gauche faiblit. La changer pourrait faire l'objet d'une leçon.

Franklin et Billie abondèrent dans son sens d'un ricanement feint.

— Bien, je ne vous retiens pas plus. Soyez prudents.

— Oui. Merci.

— Franklin ?

— Oui ?

— Passe le bonjour à tes parents.

— Je n'y manquerai pas.

Le lieutenant Rivière s'écarta du véhicule et regarda Franklin remettre le contact et partir sans demander son reste. La voiture de patrouille était encore visible dans le rétroviseur interne que Billie explosa de rire comme une cocotte-minute sous pression.

— Tu m'as bluffée ! C'est dingue ! Vous vous connaissez ?

— Oui… On s'est croisés par le passé.

Billie était passée par toutes les émotions. Après le chagrin et la colère, elle était portée par une excitation nouvelle. Le mélange d'hormones qui circulait dans son organisme camouflait les grammes d'alcool.

Franklin raccompagna Billie et sa hâta de rentrer chez lui. Seul au volant, sans accompagnateur, il serait plus difficile de justifier son excursion nocturne.

Quand Franklin arriva devant chez lui, le portail était encore ouvert. La lumière de la chambre de ses parents était éteinte. Il ne lui restait plus que quelques minutes à tenir. Il remonterait dans sa chambre et retrouverait la quiétude de son lit, et tout ça ne serait qu'un étrange rêve. Même Billie n'en aurait aucun souvenir.

La voiture garée à sa place initiale, il entra dans la maison, ôta son manteau et ses chaussures. Alors qu'il s'apprêtait à allumer la lumière dans l'escalier, on le devança.

— Où étais-tu ?

Sur la première marche, Franklin marqua un mouvement de recul. Sa mère le toisait depuis la dernière, son père à son côté, encore plus menaçant.

— À la cuisine. J'avais faim, improvisa leur fils.

— Et finalement, rien ne t'a fait envie ? répliqua-t-elle sans regarder ses mains effectivement vides.

— Euh, non…

— Du coup tu es allé faire des courses, c'est ça ? En pleine nuit ?

— Je…, commença Franklin en cherchant quelle raison il pouvait bien leur servir.

Ses cours d'improvisation ne lui seraient d'aucune aide.

— Je suis désolé, dit-il plutôt.

Les parents descendirent l'un après l'autre. Franklin recula dans le salon.

— Où étais-tu ? répéta Horace. Imagine un peu la peur qu'a eue ta mère ! Elle a trouvé ton lit vide ! Tu as pris la voiture ! Te rends-tu compte de ce que tu as fait ? Tu n'as pas le permis, je te rappelle !

— Je sais, papa…

— Il n'y a pas de « papa » qui tienne ! s'énerva son père. C'est grave ce que tu as fait !

Horace surplombait Franklin de toute sa hauteur. Son épouse se tenait près de lui. La peur l'avait quittée à présent, elle craignait seulement que Franklin ne soit trop malmené par le courroux de son mari.

— Je suis désolé…

— Où étais-tu ? le coupa-t-il.

— J'étais allée chercher quelqu'un… Elle n'allait pas bien…

— T'es sorti voir une fille ? T'as pris la voiture pour aller faire les jolis cœurs ?

Horace était dans une colère noire et Franklin n'en menait pas large. Il ne voulait pas dire toute la vérité car il savait que son châtiment serait terrible.

— Euh, pas vraiment. Je l'ai juste raccompagnée chez elle.

— Elle n'a pas des parents ? Ou, à eux aussi, elle leur a caché sa sortie ?

— Je ne sais pas…

— T'es un peu jeune pour faire le mur, Franklin !

L'intéressé afficha un air penaud. Il se dit qu'il avait quand même dix-huit ans.

— Ça m'fait pas rire ! beugla Horace. Tu vis sous notre toit ! Tu dois appliquer nos règles ! Si encore tu étais parti à pied, mais non ! Avec ma voiture ! Tu as pensé s'il t'était arrivé quelque chose ? L'assurance ne t'aurait pas couvert ! On aurait *tout* perdu !

Horace s'arrêta. Il avait les yeux révulsés, les narines dilatées, la bouche tordue, de l'écume aux coins des lèvres. Son visage était assez près de Franklin pour que celui-ci le détailla. Il était pétrifié par l'expression agressive de son père. Il ne l'avait jamais vu comme ça.

— Arrête, Horace, glapit sa femme. Tu lui fais peur.

— Parce qu'à moi aussi il m'a fait peur, lui répondit-il sans lâcher son fils des yeux. Tu imagines ce que j'ai pensé, Franklin, quand ta mère m'a

réveillé ? lui demanda-t-il directement. Tu imagines ce qui m'est passé par la tête. « Ton fils n'est pas là, la voiture a disparu ». Franklin, je ne peux pas le revivre une deuxième fois. Je ne me le pardonnerai jamais.

Horace respirait lourdement. Il recula, reprenant son calme. Lui-même n'en revenait pas d'avoir crié sur son fils, il ne l'avait jamais fait auparavant, pas comme ça, pas si durement. Lui et sa femme avaient pris soin de protéger Franklin de tous les maux extérieurs, arrondissant les angles pour qu'il ne s'y blesse, le cajolant avant qu'il ne pleure, le rassurant avant qu'il n'ait peur.

Il y eut un silence. Pur, long. Étourdissant.

Franklin brisa le mur et, avançant d'un pas, se projeta dans les bras de son père, le ceignant des siens, le visage tourné vers le salon, à l'opposé des regards curieux de sa mère. Horace qui, par surprise, avait levé les bras, les rabattit et étreignit son fils. D'une main, il enjoignit sa femme de les rejoindre dans ce câlin aussi sincère qu'imprévisible.

Franklin ressentit une émotion étrange qu'il eut du mal à comprendre plus qu'à identifier. Il détestait être la cause de temps d'inquiétude. Mais il était reconnaissant envers son père de le traiter comme n'importe quel fils. Il avait pris des risques inconsidérés, et son père l'avait fâché comme un père normal qui n'avait pas peur de voir disparaître son fils après chaque dispute.

— Papa, maman ?

— Mmh ?

— C'est *lieutenant* Rivière, maintenant.

# Chapitre 21
# Le vouvoiement et la carte postale

Le plus court mois de l'année était parti avec les derniers flocons de neige. Seul restait mars, et le printemps qui se faisait désirer.

Les rues blanches et les toits immaculés n'étaient plus que de lointains souvenirs. Le parc de l'hôtel de ville était redevenu vert. Les arbres attendaient le retour de leur feuillage. Le mercure avait gagné quelques échelons dans le thermomètre. Le ciel était gris, parfois blanc, souvent triste. Il pleuvait fréquemment.

Les chalands ressortaient, affluaient dans les rues piétonnes et sur le pourtour du parc. Ils ne se risquaient pas encore à poser une fesse sur les bancs humides et frottaient avec précaution leurs pieds à l'entrée des boutiques.

Grace et Auguste nettoyaient plus souvent le sol de la librairie, mais le piaillement régulier de la caisse enregistreuse compensait sans peine cette besogne.

Les libraires étaient toujours affairés, le nez dans les livres ou dans les comptes. Ils travaillaient sans relâche et, à six mois d'exercice, ils avaient acquis une bonne routine.

— Ça sent encore la fumée, tu ne crois pas ?

Auguste jeta un œil plein de reproches au poêle froid comme la pierre.

— Il a retenu la leçon.

Grace et Auguste avaient passés plusieurs jours toutes vitres ouvertes, mais l'odeur de brûlé semblait demeurer dans les murs bien que tous leurs clients leur assurassent le contraire. L'un et l'autre reniflaient à la moindre occasion.

— Non, c'est le four. La pizza doit être cuite.

— Non, ne t'inquiète pas, c'est la soupe.

— Non, rassure-toi, ça vient de dehors.

L'incident encore trop récent avait fait beaucoup de bruit dans le quartier, plus encore que les sirènes des camions. Grace et son père l'avaient vécu différemment et s'étaient rapprochés, jetant aux oubliettes la fâcheuse aventure au salon de thé survenue plus tôt la même journée. Ils

avaient toutefois pris soin de découper et encadrer l'article de la gazette qui illustrait en pleine page la librairie vomissant des volutes noires, « La librairie *Chez Bertille* part en fumée », qu'ils gardaient en vitrine comme un rappel à l'ordre.

Et leur quotidien avait alors repris, comme si rien ne s'était passé.

— Bonjour, Victor.

— Auguste ?

— Oui, je reconnais votre numéro. Que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais vous rendre votre livre.

— Vous êtes pressé de vous en débarrasser ou de revenir ? Ç'aurait pu attendre demain, voyons.

— Pourquoi demain ? Vous n'êtes pas ouvert aujourd'hui ?

— Nous sommes dimanche, Victor.

Victor fit une grimace renfrognée à l'autre bout du fil.

— Je croyais qu'on était jeudi…

— Sacrée différence. Vous pensiez être en avance ou en retard sur le dimanche d'aujourd'hui ?

— Euh… Je ne sais pas vraiment. Je crois que ça fait un moment que je pensais que nous étions dimanche.

— Vous dormez assez, Victor ?

Auguste avait l'étrange manie de ponctuer ses phrases avec son prénom. Bien que cela l'habituait à la postérité, Victor n'aurait su dire s'il était teinté de condescendance ou de paternalisme.

— Je travaille, se justifia-t-il plutôt.

— Pensez à vous reposer tout de même. Vous pensez à manger aussi ? douta le père.

— Oui, oui.

— Bien. Vous pouvez passer quand vous voulez, *on* est là de toute façon. Je vous ouvrirai.

Victor s'habilla et plaça le gros volume dans une sacoche avec un geste si tendre qu'on aurait dit qu'il lui promettait de revenir le voir.

Il eut encore pour lui un regard nostalgique quand il le remit à Auguste.

— Eh bien, vous l'avez usé celui-là, à force de le regarder !

— C'est vrai ? Je l'ai abîmé ? fit-il en mettant son manteau à égoutter. J'ai fait attention pourtant…

— Je vous charrie, mon garçon.

*Si c'était vrai qu'on usait à la simple force des yeux, Grace serait toute lisse*, pensa Auguste.

Alertée par l'agitation, Grace descendit sans que Victor ni Auguste l'ait fait demander. Pour le plus grand soulagement de l'un et l'amusement de l'autre.

— Bonjour, Victor, dit-elle poliment.

Elle l'avait reconnu depuis le haut des marches et avait hésité à rester dans l'ombre. Elle se raisonna et décida de ne pas faire l'enfant.

— Bonjour, Grace, lui répondit-il sur le même ton. Vous allez bien ?

— Très bien. Vous aussi ?

— Oui, merci.

— Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose, et vous ?

— Pas mieux.

Auguste regarda démuni cette triste confrontation. Leur ridicule le mettait mal à l'aise.

— Vous faites peine à voir, jeunes gens.

— Pardon ? couina Victor.

— Qu'est-ce qui te prend ? renchérit Grace.

— Savez-vous au moins pourquoi vous vous faites la tête ? éluda-t-il. Sérieusement ? L'un de vous deux peut-il m'éclairer ? Grace ? Ou vous, Victor ? Hein ?

— Je ne… Mais pas du tout, papa.

— Oh ça va. Vous êtes aussi fiers l'un que l'autre. Je n'ai jamais vu ça. Vous avez échangé deux mots sur l'accident ; tout ce que vous vous êtes dit, c'est par personne interposée : moi ! Je ne suis pas votre hibou.

Auguste marqua une pause.

— Entre Iris qui fait la poule avec ses coqs, et vous deux, fiers comme des paons, il reste moi qui suis… le dindon de la farce ! Vous n'êtes pas fichus de voir que vous êtes amoureux l'un de l'autre et à cause de je ne sais quelle maladresse, vous préférez vous ignorer et tout gâcher. Vous vous empêtrez dans un gouffre sans nom alors qu'il vous suffirait d'abattre

les murs de votre propre orgueil. Vous êtes ridicules ! aboya-t-il. Ma fille a failli y rester, et l'un comme l'autre, vous n'êtes pas fichu de voir que la vie est courte ! En plus, ça fait six mois que vous vous connaissez, vous avez le même âge et vous vous vouvoyez comme deux ambassadeurs de la bêtise humaine. Je le crois pas, même Iris me tutoie !

— C'est vrai ?

— Non, mais ça pourrait ! C'est tout ce que tu retiens ? Ça aussi, vous allez faire semblant de ne pas l'avoir entendu ? J'en ai marre de devoir me répéter, de faire en sorte que vous vous retrouviez. Vous m'épuisez à vous tourner autour sans ouvrir les yeux ! Alors vous allez me faire le plaisir de vous parler, de briser cette foutue glace avant que l'été n'arrive. Je ne passerai pas encore un mois à vous regarder faire.

Victor et Grace le dévisagèrent, sidérés, reprendre sa respiration. Ce n'était pas le moment de l'interrompre. Auguste était un tout autre homme quand il se mettait en colère.

— On t'a élevée pour que tu sois forte et indépendante et au final, tu l'es tellement que tu as peur de t'engager et tu sabotes toutes les relations que tu entreprends ! Tu vas passer à côté de ta vie amoureuse en restant enfermée dans une librairie avec ton vieux père et une araignée dont l'un a tiré le nom de l'autre pour nommer son foutu rêve de gosse qu'il a réalisé au final avec sa fille, car il a compris que sa mère ne l'aimerait jamais comme lui il l'aime !

— Mais elle t'aime, papa.

— Tu entends vraiment ce que tu veux, toi !

— Oui, balaya-t-elle négligemment. Mais maman t'aime. Et puis Victor et moi, ce n'est pas pareil…

Elle lui jeta un regard en biais.

— On n'est pas… on n'est pas comme tu dis.

Victor acquiesça avec amertume.

— On n'a pas de rêve ensemble… ou je sais pas quoi.

— C'est ça, souligna-t-elle à son tour.

— Vous êtes insupportables. Allez prendre l'air, fit Auguste en les chassant de la librairie. Regardez, vous avez même un public. Peut-être que les commères seront de meilleurs spectateurs que moi.

Les trois intéressées se réhaussèrent sur leur banc, le numéro allait commencer.

— Mais papa, laisse-nous prendre au moins nos manteaux.

— Vous avez qu'à vous réchauffer mutuellement.

Auguste referma la porte sur Grace et Victor. Les deux s'éloignèrent de la vitrine, faisant quelques pas de côté.

D'abord silencieux, ils levèrent des yeux gênés l'un sur l'autre. Grace croisait ses bras sur sa poitrine. Victor tendait les siens, les poings élargissant les poches de son jean.

— Super, il pleut, commenta-t-elle en voyant les premières gouttes tomber.

Il pouffa du nez.

— Quoi ? Ah, pardon. La météo, c'est votre truc. Je vous ai piqué l'idée. Va falloir trouver un autre sujet. Un de perdu, dix de retrouvés, *comme on dit* !

Il haussa un sourcil. Tenait-elle de son père cette condescendance tintée d'insolence ?

Elle se renfrogna. L'idée lui vint de s'excuser, mais elle était un peu trop fière.

— Désolée…, céda-t-elle à la pression de sa conscience.

— Vous avez raison, je n'ai pas beaucoup de conversation… Mon truc, c'est…

— Oh arrêtez de vous flageller ! Vous avez de la conversation. Vous avez plein de qualités ! Vous êtes bourré de talent. Vous êtes écrivain, vous rendez-vous compte ? Vous écrivez un livre ! C'est formidable ! J'en suis incapable. Je suis tellement admirative de ceux qui se lancent dans l'aventure. Je suis trop froussarde pour le faire.

— J'allais dire que j'étais plus à l'aise à l'écrit, mais ce que vous me dites me va aussi. Je sais que je suis quelqu'un de passif, qui végète et préfère lire ou écrire que vivre. Mais, pour moi, ça, c'est vivre. J'ai compris cela grâce à vous. C'est vous avoir rencontré qui m'a donné la force et le pouvoir d'écrire.

— Mais je n'ai rien fait ! Tout est déjà en vous. Vous n'avez besoin de personne d'autres pour faire ce que vous faites. Je vous ai peut-être stimulé, d'accord, mais je n'ai fait que faire jaillir ce qu'il y avait en vous.

Grace s'empêcha de sourire. Ils recommençaient. Leur conversation reprenait une tournure alambiquée avec deux niveaux de lecture.

— Vous faites toute la différence.

Victor et Grace se regardèrent, transis.

Une goutte d'eau se déposa sur la pommette de Grace. Il détacha son regard de ses pierres bleues, et le posa sur sa joue. Il rassembla tous ses efforts et vint essuyer de son pouce cette larme qui glissait déjà sur sa peau chaude et rebondie. Ses doigts se déplièrent sur le contour de son visage, venant jusqu'à caresser la naissance de sa nuque, sous son oreille.

Grace le laissa faire, ferma lourdement ses paupières, lui épargnant l'avidité lisible dans ses yeux. Elle se lova dans sa paume, attendant la suite.

Il ferma ses yeux à son tour, verrouillant la trajectoire que sa bouche lui restait à parcourir, sa main ancrée sur sa destination comme un repère dans l'obscurité secrète de leur baiser.

Il déposa ses lèvres sur celles qu'il avait longtemps chéries dans ses pensées. Elle n'exprima pas de résistance. Il continua et glissa son pouce sur son menton, entrouvrant sa bouche. Elle se laissa faire, lui laissant de l'avance.

À présent qu'il avait préparé le terrain et affermi sa position, elle plaqua une main sur ses côtes, l'autre se plaçant sur l'arrière de sa tête pour, d'une part, passer ses doigts dans ses cheveux – chose qu'elle rêvait de faire depuis un moment – et d'autre part, le rapprocher d'elle. Leurs bouches firent de plus en plus connaissance, au milieu du trottoir.

Au bout d'un moment, elles se détachèrent. Leurs fronts prirent la relève en se collant quelques instants, le temps que leur sourire et leur souffle s'atténuent.

— Tu es couverte de neige, fit-il.

— Rentrons nous sécher.

Elle l'emmena dans son sillage et porta une main lourde et franche sur la poignée, mais se heurta à un mur. Pris dans un mauvais film d'horreur, ils restèrent bloqués dehors, agitant la poignée, appelant son père, se penchant contre la vitre pour voir à l'intérieur.

Grace frôla le mauvais souvenir, mais Auguste avait éteint la lumière et bel et bien verrouillé la porte de l'intérieur.

— Papa ! rugit Grace. Déconne pas, viens nous ouvrir !

— On dirait qu'il est parti.

— On va entrer par chez moi.

— Je peux rester là, sinon. Redescends juste m'ouvrir, que je récupère mon manteau.

— Fais pas l'idiot, on est trempés. On doit se sécher.

Il la suivit silencieusement dans une ruelle adjacente, contournant la maison. Il tomba sur un grand escalier en pierre qui grimpait sur toute la hauteur de la façade.

— L'escalier est raide, mais au moins, en haut, nous n'aurons déjà plus froid.

Victor détourna le regard quand Grace se baissa soudainement devant lui, farfouillant dans les pots de fleurs.

— Tu laisses la clef dehors ?

— Je sais, c'est cliché. Mais aujourd'hui, ça nous sauve bien la mise.

Elle poussa la porte avec un grand soulagement. Il lui emboîta le pas avec quelques réserves.

Il reconnut l'aménagement de l'appartement, parfaite réplique de celui d'Auguste à l'étage inférieur.

— La salle de bain est par là, lui précisa-t-elle toutefois. Il y a des serviettes de bain sous le lavabo, sers-toi. Je te rejoins. Enfin, je vais prendre des fringues sèches, je veux dire, l'informa-t-elle en disparaissant dans ce qu'il supposa être sa chambre.

Il lui obéit avec l'étrange sensation de reconnaître les lieux sans y avoir jamais mis les pieds. Il découvrit sa salle de bain, les précieux produits qu'elle utilisait. Il fut gêné de pénétrer dans son intimité.

Il se pencha, ouvrit la porte du placard, laissa glisser ses doigts sur la tranche comme s'il tournait une nouvelle page, et attrapa la première serviette d'une couleur pêche. Il la porta à son visage, humant son parfum. S'attendait-il à reconnaître son odeur ? Il se délecta plutôt de la douceur de la matière contre sa peau constellée de flocons fondus.

Grace le surprit debout, immobile et silencieux, le visage enfoui. Elle le regarda, amusée, puis le contraint à se décaler pour qu'elle-même se serve.

— Ah, pardon.

— T'en fais pas. Donne-moi tes vêtements, je vais les passer au sèche-linge.

— Ça va aller, je… je vais rentrer me changer.

Grace le regarda, stupéfaite, ouvrir la porte le menant à l'extérieur.

— Mais… Victor, tu le fais exprès ?

— De… de quoi ?

Il eut une illumination.

— Exact, mon manteau est en bas, dit-il en changeant de cap.

Grace gronda.

— Tu te fiches de moi, ce n'est pas possible ! C'est pourtant clair là, non ? On s'est embrassés et je t'ai proposé de monter enlever nos vêtements. Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Je ne crois pas me tromper en disant que je te plais, si ?

— Bah, euh… non.

— Mais alors, pourquoi tu t'en vas ?

— Je croyais que tu…

— Mais arrête de croire et agis ! Tu me plais aussi, idiot !

Victor inspira un grand coup. Son regard abattu la suppliait de le laisser partir.

— Tu as envie d'écrire, c'est ça ?

Il hocha la tête comme un enfant pris sur le fait.

— Et qu'est-ce que tu as envie d'écrire ?

— Tu veux que je te le dise ?

— Oui. Dis-le-moi. Quels mots emploierais-tu, là, tout de suite ?

Les lèvres de Victor remuèrent en silence. Il était intimidé. Grace était la plus belle page qu'il lui était donné de voir.

— La douceur de tes lèvres. Ta bouche. Le goût de ta langue. C'est comme si, aujourd'hui, je renaissais. Je redécouvrais la saveur de l'amour.

À deux pas l'un de l'autre, dans le vestibule de leur histoire, elle se tut et laissa ses mots combler le silence.

— Je viens de vivre plusieurs mois dans un siècle révolu, j'ai tant aimé m'y perdre, mais c'est toi que j'ai perdue.

Victor reprenait son souffle entre chaque déclaration. Il soignait sa prose, sa prononciation et son rythme.

— Si Thibalt s'est montré trop couard pour ne pas profiter de l'amour de Rosabelle, je ne veux pas faire la même erreur. Je ne peux pas réinventer leur histoire, mais la nôtre n'est pas encore écrite…

Victor s'approcha de Grace.

— Puis j'écrirais comment je voudrais te faire l'amour.

L'intéressée hocha la tête de bas en haut, l'invitant à développer le

sujet.

— Je poserais mes lèvres sur les tiennes, je t'attirerais à moi. Tu passerais tes mains sous mon pull et tu caresserais ma peau.

Grace releva le pull de l'auteur, tira sur son t-shirt pris dans son pantalon et effleura sa peau chaude.

— Comme ça ?

Ce fut au tour de Victor d'opiner.

Encouragée, elle le débarrassa de ses épaisseurs puis écarta les bras pour qu'il en fasse autant sur elle.

— Je déboutonnerais alors les boutons de ton gilet, un par un…, amorça-t-il en liant le geste à la parole.

Grace se laissa faire jusqu'à ce que Victor dévoile son soutien-gorge.

— J'embrasserais la peau de ton cou...

Grace laissa tomber sa tête sur le côté sous la caresse de sa bouche. Son corps perdit en autorité et Victor la rattrapa au vol.

— Alors je te soulèverais comme tu l'as fait avec mon âme ces six derniers mois et je te déposerais sur le lit.

Il masqua l'effort de la porter, peu musclé qu'il était, et elle en rit. Dans des gestes peu assurés, il s'allongea sur elle, et plongea son regard dans le sien. Il s'humecta les lèvres comme pour prévenir ses pensées qu'elles allaient emprunter une pente glissante, et les murmura à l'oreille de Grace.

Elle arqua un sourcil, impressionnée par ce qu'il lui proposait et, avant qu'il ne réalise ses plans, le supplia :

— Victor… reviens à la librairie. Ça m'est égal d'être ta muse. Tu peux venir juste par intérêt. Utilise-moi autant que tu veux mais reviens-moi. J'en ai marre de réorganiser les étagères…

Comme autant de statues de sel, Iris, Ernest et le Baron avaient regardé le couple se faire chasser par le père, jouer comme des adolescents dans la rue et disparaître dans la ruelle comme des adultes.

Un nouvel acte venait d'être joué devant leurs yeux curieux et observateurs.

Iris fit des pieds et des mains pour éviter un nouveau pari.

— Un seul à la fois.

Auguste reposa le porte-clef. Bien qu'il le trouvât très joli et

concédait sans problème que le manoir des fondateurs converti en hôtel de ville était très représentatif du patrimoine de Château-sur-foin, Auguste se fit la réflexion que c'était un cadeau impersonnel pour l'occasion.

Il se dirigea plutôt vers les articles de vaisselle joliment peints. Les aquarelles sur la porcelaine étaient de toute beauté. Il reconnut d'ailleurs celle qu'on lui avait tendue au salon de thé quand il y était allé en cachette avec Victor. Il en saisit une plus belle encore.

Auguste compara la tasse à l'ours en peluche qu'il tenait sous le bras et se demanda lequel des deux ferait le plus beau cadeau.

L'ours était mignon avec ses lettres brodées sur le ventre. Il était réconfortant, rassurant, évoquait la tendresse. La tasse, aussi belle soit elle, restait froide. Mais elle était utile. On prendrait un café avec. Elle véhiculait un message fort d'engagement.

Auguste se demanda ce que Francine préférerait.

— Aimons-nous comme des enfants ou prenons notre petit-déjeuner ensemble ?

La tasse dans une main, la peluche dans l'autre, il jeta à présent son dévolu sur les accessoires de cuisine. Le set de torchons lui plaisait bien, mais pour le coup, renvoyait un message brouillé.

— Ça te dit de traverser le pays pour faire la vaisselle ? fit-il en retenant un rire.

— Que dites-vous d'une carte postale ?

— Pardon ?

— Sur une carte postale, vous écrivez directement ce que vous voulez dire, l'enjoignit la vendeuse. Le message ne peut pas être plus clair.

— Ça ne fait pas très… « cher » comme cadeau.

— Les mots que vous mettrez dessus auront plus de valeur que la carte, la tasse… ou tout ce qu'il y a dans la boutique, fit-elle en balayant la pièce de la main.

Auguste s'amusa de sa philosophie plus que de son sens commercial et se dirigea vers le portique à cartes postales.

Il se fit encaisser la peluche et la carte, et jeta un dernier coup d'œil à la tasse qu'il se promit de revenir chercher.

Il fit rouler sa valise en dehors de la boutique de souvenirs et regarda le panneau d'affichage dans le hall de la gare.

— Le train 8519 à destination de Plou-en-mer va entrer en gare voie 7, confirma la voix féminine du haut-parleur.

Auguste se rappela de composter son billet et se faufila dans le flot de voyageurs.

# Chapitre 22
# L'impasse et l'amie

Franklin caressa le papier glacé. Il le fit scintiller sous l'éclairage des projecteurs. L'effet amplifia l'éclat des sourires des mannequins qui recouvraient le prospectus.

Il le reposa, et d'une mine contrite, prit congé des porte-parole de cette école de management qui vantaient les mérites de leurs formations à tous ceux qui se laissaient happer par l'esthétisme de leur stand.

Les dernière année de Bois-en-terre, comme ceux de plusieurs autres lycées de la région, se rendraient ce jour et le lendemain au forum des métiers organisé dans une salle d'exposition de Haut-Lavoir. Aménagée la plupart du temps en salle de spectacle avec scène et gradins, la grande salle qui n'était pas moins qu'un hangar accueillait aux beaux jours toutes sortes de salon. Mariage, chocolat, technologie, érotisme et, comme ce week-end, les métiers.

Les professeurs avaient lâché leurs élèves comme autant de jeunes brebis égarées à la recherche d'un futur pâturage. En dépit de l'invitation des accompagnateurs à se disperser dans la salle, chaque classe restait soudée, progressant dans l'inconnu tel un banc de poissons.

Franklin écoutait distraitement le discours soigneusement récité par plusieurs représentants qui se donnaient magistralement la réplique. Des enseignants, des élèves et des anciens – des majors de promotion étaient venus encensés leurs mentors –, ne tarissaient pas d'éloges quant à la supériorité de leurs diplômes. Franklin posa un regard obligé sur les affiches toutes plus grandes les unes que les autres et passa au stand suivant qui lui resservirait la même soupe de réussite, de performance et de distinction.

Enfin, il quitta le quartier des écoles de commerce, de management et de communication avec soulagement. Le guide froissé qu'on lui avait distribué à son arrivée et qu'il tenait à présent d'une main moite, lui indiquait qu'il se trouvait à la croisée des chemins. S'il prenait à gauche, il irait en médecine, découvrirait les sciences et s'habillerait en blanc. S'il prenait à droite, il deviendrait avocat, œuvrerait pour la justice et porterait du noir. En face, le quartier des métiers de la sécurité lui tendait les bras. La gendarmerie, l'armée. Moins de sourires commerciaux et une palette de bleus et de verts.

— Alors, militaire, médecin ou avocat ? l'interrogea monsieur Laplanche.

— C'est donc ça, les choix qui s'offrent à moi ?

— Bien sûr que non. Les choix sont immenses. As-tu fait le tour ? lui demande le professeur en désignant le plan que Franklin tenait entre les mains comme un touriste perdu.

— Je viens de passer trois quarts d'heure avec des gens en costume et j'ai l'impression d'avoir tout vu…

— Regarde mieux, fit l'homme en se postant à côté de lui. Il y a les métiers de l'informatique, du web. Ça te branche, internet ?

Franklin haussa les épaules.

— Faire des sites, gérer les réseaux sociaux d'entreprises…, poursuivit l'homme. Tu peux travailler dans n'importe quel secteur ! C'est comme le métier de chef de projet. Tu appliques des méthodes, des savoir-faire et tu développes des projets dans ce que tu veux.

— Les projets des autres ?

Monsieur Laplanche acquiesça au soupçon de curiosité de son élève sans y apercevoir l'once de cynisme.

— Tes journées ne se ressemblent pas, tu n'es jamais lassé. Un jour tu travailles pour une coopérative de viticulteurs et le lendemain tu organises un forum des métiers ! L'événementiel, t'en penses quoi ?

Franklin haussa de nouveau les épaules.

Il n'était pas le premier élève de monsieur Laplanche à ne pas savoir quoi faire de sa vie, mais le professeur ne semblait pas lassé de prodiguer ses conseils.

— Détache-toi du groupe, du plan. Va te promener, pars à l'aventure !

Franklin rangea son guide et resserra les bretelles de son sac à dos. Tandis que ses camarades parlaient sens du devoir et prestige de l'uniforme avec le quartier d'en face, Franklin laissa ses pieds le mener vers les sciences.

Il regarda sans s'arrêter les nombreux métiers représentés grandeur nature. Il fut un moment impressionné par toute la verroterie avec laquelle semblaient s'amuser des chimistes.

Puis d'un coup, l'allée devint sombre, presque embrumée. Franklin quitta le blanc immaculé des blouses de chercheurs et atterrit dans un cul-de-sac.

L'endroit était désert d'élèves. Les représentants n'étaient d'ailleurs pas tous à leur poste. Des adultes discutaient entre eux au milieu du petit salon. Franklin se dit qu'au moins il pourrait faire le tour sans qu'on lui tombe dessus avec la même ténacité que des vendeuses en parfumerie.

Il remarqua une maquilleuse prothésiste affairée sur un masque sanguinolent. Il la regarda faire un moment, comme hypnotisé. Il aima le soin qu'elle portait à son travail. Elle était concentrée, ignorant le reste du monde.

Quand la femme rompit le charme en cherchant du matériel, il sortit de sa contemplation et continua son périple.

Une école de théâtre occupait à peine un mètre de linéaire et personne ne daignait y rester coincé. Il laissa glisser sa main sur les prospectus négligemment étalés à la manière d'un jeu de cartes distribué par un mauvais croupier.

Les sourires étaient sincères, pris sur le vif, capturés par la joie de

l'instant présent. Aucun des visages ne regardait l'objectif, trop occupés à jouer sur scène. Il n'y avait pas deux uniformes pareils. Beaucoup de couleurs.

— Il faut qu'on reprenne cet emplacement l'an prochain, fit une voix masculine dans son dos. Enfin, s'ils nous laissent choisir.

— J'avais peur qu'un cul-de-sac donne une mauvaise image des arts, répondit une voix féminine.

— Mais finalement, l'image est très belle.

— Toute trouvée.

— L'art est une impasse, et une belle.

Sans se retourner, Franklin releva la tête, se concentrant sur son ouïe. Cette conclusion le déconcerta. Comment cela pouvait-il être vendeur que de se voir refourguer dans un coin ? Il tendit une oreille pour suivre le reste de la discussion.

— Les jeunes traversent les sciences, comme un long couloir…

— On leur tend des prospectus comme des bénévoles distribueraient des bouteilles d'eau lors d'un marathon.

— L'objectif n'est donc pas de s'arrêter, mais de profiter et d'avancer.

— D'aller droit devant eux.

— Vers la lumière, au bout du tunnel.

— Mais comment interprètes-tu ceux qui font demi-tour ? Ils ne restent pas indéfiniment ici, après tout. Ça reste une impasse.

— Mmh, concéda la femme à court d'explication.

Franklin attendit que l'homme surenchérisse et se prit lui-même à réfléchir à une symbolique de cette incongrue disposition des stands.

— Peut-être que… Peut-être que l'art n'est pas une destination mais un accompagnateur dans la vie, osa Franklin en faisant face au binôme. On fait le tour d'ici, fit-il en désignant les stands des écoles d'un moulinet du doigt, et comme la force centrifuge, se souvint-il d'un de ses cours de physique, l'art nous propulse, nous renvoie dans la vie, mieux armé sans doute.

L'homme et la femme écoutèrent Franklin, le laissant aller au bout de sa réflexion.

— Et puis revenir vers là-bas, ce n'est pas régresser, estima Franklin, pris au jeu. Peut-être qu'à l'aller on regarde les stands d'un côté et qu'au retour on regarde les stands de l'autre. Alors au final, peut-être que grâce à l'art, on voit plus de choses ou on les regarde différemment. On s'ouvre encore plus au monde, conclut-il maladroitement.

L'homme hocha doucement la tête, méditant ses propos. La femme se montra plus pragmatique.

— Je vous présente notre école ?

— Alors, ça a donné quoi ? Tu as des pistes ? Tu as pris des dossiers d'inscription ? chercha à savoir Horace en regardant les mains vides de Franklin.

Tout en s'installant sur le siège passager, ce dernier émit un « oui »

vague, comme toute réponse aux trois questions de son père.

— Ça te va si je conduis cette fois ? On est garés en double file.

— Oui, oui, t'inquiète.

— Mais on rattrapera ça, on ira se balader, tu conduiras sur d'autres routes.

— Oui, oui, d'accord.

— T'en es à combien de kilomètres pour l'instant ? Tu as assez conduit ?

— Oui, oui, c'est bon.

— Ah oui ? Tu peux réfléchir à fixer une date alors ? Tu m'écoutes, Franklin ?

— Oui, oui.

— Non parce que si tu laisses traîner, tu n'es pas près d'avoir ton permis. Tu me diras, tu auras peut-être assez d'argent pour t'acheter une voiture. Tu as combien pour l'instant ? De quoi t'offrir une trottinette ? ricana Horace.

Franklin grimaça. Son père n'avait pas tout à fait tort.

Même si Catherine s'était largement reposée sur lui ces derniers mois, ses quelques heures hebdomadaires ne suffisaient pas pour acheter une voiture, même d'occasion.

— Si tu veux, on peut retourner chez le concessionnaire. Il a peut-être de nouveaux modèles.

Franklin dit son premier « non ».

— Tu as quelque chose de prévu ? Les jumelles ou l'escrime ?

— Non, non…

— Pourquoi tu ne veux pas ? Je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à vouloir t'acheter ta voiture. C'est l'argent qui t'inquiète ? Mon argent ? Les affaires tournent très bien si c'est ça qui te préoccupe. Et puis c'est déjà prévu, cet argent, on l'a mis de côté, ta mère et moi.

Par un chanceux ou un malencontreux hasard, Horace capta la moue renfrognée de son fils au moment où il lui fit cette révélation.

— C'est un truc d'ado, c'est ça ? Tu veux te l'acheter toi-même pour être indépendant ? Tu peux me dire.

— Mais non, papa. C'est pas ça.

— Bah c'est quoi, alors ?

— Bah vous… l'argent…, articula-t-il en regardant par la fenêtre, cachant son visage à son père. C'était pas pour moi, cet argent.

— Bah, à qui veux-tu que ce soit ? La maison est payée, et nos crédits aussi.

Horace alternait de manière fréquente et régulière entre Franklin et la route. Le silence de son fils n'allait pas pour le rassurer.

Franklin ne put dissimiler sa nouvelle grimace qui se reflétait dans la vitre ensoleillée.

— C'était pour *sa* voiture.

— Oh, je vois.

Franklin réprima un rire mauvais. Comment son père pouvait-il l'oublier ?

— Tu ne prends pas l'argent de ta sœur. Ce n'est pas parce qu'on ne l'a pas utilisé pour elle, que c'est toi qui en profites. Tu ne *profites* pas, fiston. Tu ne profites pas de la mort de ta sœur. Tu sais où il est, l'argent de ta sœur ?

Sans quitter le paysage qui défilait sous ses yeux, Franklin haussa les épaules d'ignorance. Si lui ne le regardait, Horace ne le rata pas.

— On l'a donné.

Franklin risqua un œil, espérant que son père développe.

— On l'a donné à des œuvres caritatives, des associations, et même une partie à son centre équestre. Bon, ce n'était pas non plus des cents et des mille, mais on a préféré ne pas le garder… pour éviter ce que tu imaginais, justement. « Si pour elle c'est trop tard, ça servira au suivant », ironisa-t-il.

Franklin réfléchit.

— Du coup, c'est *juste* pour ça que tu ne veux pas que je t'offre la voiture ?

— Oui, et…

Son père lui tendait une perche. Franklin avait suffisamment gagné en assurance.

— … il y a le permis aussi.

— Quoi, le permis ?

— J'ai envie de le passer.

— Bah ?

— *Elle* aurait dû le passer avant moi…

— Mais, fiston, voyons…

L'intéressé s'enfonça dans son siège, accablé par le poids de la honte.

— Tu ne peux… tu ne peux pas ne pas vivre ta vie car ta sœur n'a pas eu le temps de vivre la sienne, articula Horace en doublant un poids lourd. À dix-sept ans, elle avait encore tellement de choses à vivre ! Elle n'avait encore rien vu.

Horace marqua une pause. Franklin ouvrit un peu plus son cœur.

— Je suis plus vieux qu'elle, papa…

Il soupira.

— Je sais, mon fils. Et ce sera ça tous les ans, tu continueras de grandir et tu découvriras des âges que jamais elle ne pourra avoir. Mais tu ne peux pas te priver pour elle, Franklin. Tu comprends ?

Franklin réitéra un haussement d'épaules dont lui seul avait le secret.

— Tu as le droit de vivre, tu sais ? Parce que d'abord, c'est le permis et la voiture, puis après quoi ? Tu ne voudras pas de petite copine ? Te caser ? Te marier et avoir une famille parce que ta sœur n'en aura pas eue ? Ce n'est pas lui rendre justice, elle ne voudrait pas ça.

Franklin s'était recalé dans son siège et accepta d'offrir à nouveau son visage au conducteur.

— Et puis tu sais… Elle n'était pas prête à passer le permis, se souvient-

il. Si elle avait pu aller au lycée à cheval, elle l'aurait fait !

Horace rit. L'image d'une jeune femme chevauchant parmi les voitures, le cartable sur le dos, amusa aussi Franklin qui se détendit soudain.

— Ce n'est pas une vie que de vivre dans l'ombre d'un fantôme, fiston. Tu n'es pas « le frère de », tu es « toi » et tu dois vivre ta vie, suivre tes rêves.

Franklin acquiesça lourdement.

— Papa ?

— Oui ?

— Du coup, t'as l'argent aussi pour me payer une école de théâtre ?

Horace n'aurait pas su dire s'il freina brusquement parce que l'annonce de son fils le déstabilisa ou parce qu'il roulait au-dessus de la limitation de vitesse alors qu'aucun client ne l'attendait.

— Tu veux faire… du théâtre ? couina-t-il. Mais tu… n'en fais pas déjà ?

— Une vraie école. Pour apprendre toute la journée, comme des cours. Et en faire mon métier.

— Comédien ?

— Oui, entre autres.

— C'est un peu… « court » comme débouché, non ?

Franklin haussa les épaules d'une toute autre façon, plus assumée que fuyante.

— Et le monde du théâtre, ce n'est pas très sécurisé, non ?

— Tu travailles dans les livres, papa.

— Oui, enfin, je les vends, je ne les écris pas. Moi, je ne prends aucun risque.

— Moi non plus, papa. Je n'en prends aucun.

Franklin regarda son père, attendant qu'il pose ses yeux sur lui.

— Mais maintenant, je veux en prendre.

Billie avait cédé. De temps à autre, de manière calculée, assez fréquemment mais pas trop, et de façon régulière, elle cédait. Elle avait accepté de sortir boire une bière avec Nicolas, Candice et peut-être même des amis à elle.

Billie et Nicolas attendaient cette dernière devant l'auto-école. Candice avait gentiment proposé de passer les prendre pour les emmener dans un nouveau lieu à la mode, à condition bien sûr qu'ils acceptent de bien vouloir l'attendre. Elle avait pris du retard avec les dossiers des sans-abris en voulant replacer de toute urgence une famille avec des enfants en bas âge dont la maison avait subi un dégât des eaux.

*Oui, bah oui. On va pas dire « non, non, laisse-les nager pendant qu'on noie nos problèmes »*, avait pensé Billie avant de lui répondre quelque chose de plus approprié.

Billie et Nicolas attendaient donc sur le trottoir, les mains dans les poches. L'un était impatient à la perspective de cette soirée, l'autre guettait l'heure sur sa montre en décomptant toutes celles qui lui restaient encore à

tenir.

— Ça va toi, sinon ? fit Nicolas tout penaud, ne sachant quoi demander d'autre pour combler.

— Très bien, répondit-elle. Et toi ?

— Pareil. Super.

Un sourire crispé prit racine sur le bas de son visage. Elle eut un petit rire.

— Mmh ? s'enquit-il.

— Non, ça ne va pas, Nicolas, l'informa-t-elle simplement.

Billie continuait sa réponse dans sa tête, ses yeux braqués sur le dénivelé entre la chaussée et le trottoir.

— Ah bon ? fit-il comme si la nouvelle était incroyable et lui tombait sur la tête sans crier gare. Mais depuis quand ?

Il n'en revenait pas qu'en l'espace de dix secondes, elle ait changé d'avis.

— Tu te souviens du coquillage ?

— Celui que je t'ai ramené de mes vacances ?

— Celui-là même.

— C'était il y a… plus de six mois !

— Ça fait long, n'est-ce pas ? fit-elle sur un ton sarcastique.

— Mais je croyais que ça allait mieux, nous deux. On a discuté l'autre jour et tu disais aller mieux, être passée à autre chose. Ce n'est pas le cas ?

Elle le regarda tendrement. Son innocence ne l'agaçait plus, elle en avait fait son parti.

— C'était plus facile de dire ça. Je n'allais pas te dire « ça me coûte de te voir embrasser une autre, alors que ce sont mes lèvres que j'aimerais que tu touches. Le soir, j'aimerais que ce soit à moi que tu fasses l'amour et pas à cette magnifique créature ».

Il ne sut pas quoi répondre. La seule chose qui vint à l'esprit de Nicolas était de justement de lui dire qu'il ne savait pas quoi répondre. Il eut deux sous de jugeote et évita de l'en tenir informée. Il réprima plutôt un sourire gêné.

Elle le lui rendit.

— Ahlala… Ça finira bien par me passer. Un jour, j'oublierai et je penserai à toutes ces années passées seulement tous les deux avec un heureux souvenir. J'arrêterai peut-être de me maudire de ne pas avoir su tenter ma chance et d'y avoir pensé trop tard…

— Bah, c'est que…

— Quoi ? s'enquit Billie.

— Non, rien.

— Vas-y, dis-moi. Je pense que j'ai tout entendu. Enfin, il manquerait plus que… Candice est enceinte ? s'étrangla Billie.

— Hein ? Non, non. Nous ne voulons pas d'enfants.

— Ah ! Enfin un défaut : Candice n'aime pas les enfants ! À moins qu'elle se sacrifie pour des raisons écologiques...

— En fait, elle, elle en veut, mais moi je ne suis pas encore prêt… Donc on prend notre temps.

Billie rit ouvertement.

*Même ça, elle le fait bien.*

— Du coup, qu'est-ce tu voulais me dire ?

— Tu ne le prends pas mal, hein ?

— Oh, on n'est plus à ça près. C'est quelque chose que Candice t'a demandé de me dire ?

— Non, même pas, dit-il avec un soupçon de fierté comme s'il était content d'y avoir pensé tout seul.

Billie le regarda. Son air idiot n'avait plus le même charme qu'autrefois.

— Tu ne m'attires pas, Billie.

— Ah, oui, en effet, tu sais mettre en confiance.

— Je veux dire que tu es mon amie.

— Ça aussi, j'ai bien compris, rit-elle amèrement. Je ne suis que ton amie.

— Non. Tu *es* mon amie. Il n'y a pas « plus » ou « moins ». C'est différent, ce n'est pas moins bien.

Il sonda Billie dont les yeux ne semblaient pas trouver de sens à cette déclaration.

— Tu es ma Billie. Mon amie, ma collègue, tu m'écoutes, tu me fais rire. Tu m'engueules aussi parfois.

Billie voulut bien se reconnaître dans ce rôle.

— Je ne te considère pas non plus comme une sœur. Des frangines, j'en ai plein et ce n'est pas pareil avec elles. Toi, c'est différent. J'en ai pas deux comme toi. J'ai besoin de toi comme tu es. Candice ne te remplace pas. Elle, elle est venue s'ajouter à la liste des filles que je voyais avant, sauf qu'elle, je la vois plus longtemps…, s'égara-t-il.

Nicolas osa penser qu'elle commençait à intégrer ces mots.

— Tu n'as pas à regretter de ne pas m'avoir déclaré ta flamme plus tôt, continua-t-il. Tu n'as pas manqué ta chance ou je ne sais quoi.

— Tu m'aurais rembarrée ? le défia Billie.

Nicolas enfonça sa tête dans ses épaules, l'air désolé.

— Même si tu n'avais pas rencontré Candice et que j'avais eu le courage de te demander de sortir avec moi, tu aurais refusé ? reformula-t-elle.

— Je pense, oui.

— Je ne te plais pas ? s'assura-t-elle une dernière fois.

Nicolas fut gêné de devoir répéter que non, et non, il n'était pas intéressé, qu'il soit célibataire ou non.

— Mais c'est génial, se fendit-elle dans un éclat de rire.

— Ah… Ah bon ?

— Mais oui, tu ne comprends pas ? Ce n'est pas de ma faute ! Je n'y

suis pour rien ! Je ne peux rien y faire ! Je ne peux pas regretter ! Dans tous les cas, tu n'aurais pas voulu !

— Bon, si on avait été tous les deux sur une île déserte, je ne dis pas que…

— Tais-toi, ne gâche pas tout.

Billie souriait. Cette émulsion la saisit de tremblements nerveux. Ses conclusions se lisaient dans son regard perdu sur le bitume plus vite que l'affichage des résultats d'une requête faite sur un moteur de recherche.

— Je ne pouvais rien faire…, répétait Billie pour elle-même. Ce n'est pas une faute de mauvais timing ou un destin malheureux… On n'a pas de destin commun. On n'est pas compatibles !

— Euh, oui, ça doit être ça, confirma prudemment Nicolas.

— Ahlala, ça fait du bien de l'entendre.

Elle n'en revenait pas. Lui non plus.

— Pfiou, ça soulage, conclut-elle enfin, comme libérée d'un poids. Bon. Du coup, merci, hein. Ça va vraiment mieux, cette fois.

— Ah oui ? Tu ne m'aimes plus ?

— Oh, si, encore un peu, forcément. Mais je suis convaincue que ça va me passer. J'ai l'impression d'avoir ouvert les yeux. Tout devient plus clair maintenant. Je ne suis pas faite pour toi. Et je suis au regret de te dire que… eh bien toi non plus, tu n'es pas fait pour moi !

— Ah ?

— Oh, Nicolas, avouons-le : tu n'es franchement pas très futé. Heureusement que Candice est là pour relever le niveau. Vous avez bien raison de vous marier, avant qu'elle n'ouvre les yeux ! ricana Billie. Bon ? On va la boire cette bière ? Ah bah tiens, elle arrive ! Candice ! lança-t-elle, la main en l'air pour qu'elle les remarque.

La petite voiture de Candice qu'elle avait achetée pour ses propriétés peu polluantes, apparut au détour d'une rue. Elle profita de l'absence soudaine de circulation pour se garer en double file, le temps qu'ils grimpent dans la voiture.

— Va derrière, Nicolas, l'intima Billie. Les femmes devant.

— Ah ? De bonne humeur, Billie ? Ça me fait plaisir de te voir souriante.

— M'en parle pas ! Moi aussi !

— Et c'est grâce à qui, on peut le savoir ? Nicolas y est pour quelque chose ?

— Un peu, concéda Billie. Mais c'est surtout grâce à moi : je suis la seule responsable de mon bonheur !

— Tu as bien raison ! reconnut Candice en reprenant la route. Ne confions pas notre bonheur aux autres.

Nicolas, au milieu de la banquette arrière, regardait d'un œil inquiet les deux femmes qui échangeaient avec une volubilité sans précédent.

— Mais t'inquiète pas, ma *Collation*. Tu fais mon bonheur aussi, le rassura la conductrice, non sans lancer un regard entendu à sa voisine.

Sinon, j'ai des amis qui vont nous rejoindre…

— Et tu penses qu'un de ces couvercles ira sur mon pot ? devina Billie sur un ton sarcastique.

Candice lui fit un grand sourire conspirateur.

— Il y a plein de poissons dans l'océan !

— Tu dis ça parce que tu as rencontré ton triton à la plage.

— J'aurais plutôt dit « poisson-clown », avec ses coups de soleil ! Coup de foudre, peut-être, mais c'est surtout le soleil qui l'a marqué !

Billie et Candice riaient en cœur et Nicolas se renfonçait dans son siège pendant que sa fiancée ponctuait d'anecdotes hilarantes leur rencontre paradisiaque.

# Chapitre 23
# Le terme du pari

Avec l'arrivée du printemps, les vendeurs ambulants avaient poussé comme des roses trémières dont les graines auraient été éparpillées par des oiseaux maladroits.

Sa fréquentation du *Volcanon* ayant diminué, l'emploi du temps de Colin voyait ses plages horaires se libérer, lui laissant le temps, par exemple, de tenir compagnie à sa sœur, gérante d'un bar à jus.

— Au lieu de te tourner les pouces, aide-moi donc à servir les clients, lui intima-t-elle. Il te suffit de prendre leurs commandes pendant que je les prépare.

— Je devrais y arriver, je t'ai suffisamment vu le faire.

— Vas-y, fais le malin. Tu t'occupes de la prochaine.

— Et tu attends que les clients viennent ? Tu ne vas pas les chercher ?

— Comment ça ?

— Regarde : bonjour madame ! héla-t-il Billie qui passait devant le kiosque. Une *collation*, ça vous tente ?

— Oh, sans façon. J'ai déjà donné, balaya Billie d'un revers de la main.

— Je vous promets que celle-ci sera meilleure. Vous voulez goûter ?

Billie expira lourdement, réfléchissant à une répartie cinglante.

— Laisse la dame tranquille, Coco, fit sa sœur. Tu vois bien qu'elle ne veut pas.

Billie lui adressa un regard de gratitude et interrogea l'homme.

— « Coco » ? Vous vous appelez Nicolas ? Vous n'arrangez pas votre cas…

— Sacrilège, non. Moi, c'est Colin, fit-il la main tendue. C'est différent et c'est bien mieux !

— Un autre poisson dans l'océan, dit Billie pour elle-même.

Elle le sonda. Colin avait un sourire commercial mais néanmoins charmant.

— Excusez mon indiscrétion, mais… c'est votre copine ? s'enquit Billie en désignant la femme qui s'occupait d'un autre client.

— Ah, non ! C'est ma sœur. J'en ai qu'une et c'est très bien comme ça. Je n'en veux pas d'autre !

Grace se tenait dans l'embrasure de la porte de la librairie.

— C'est si bon, ce soleil…, dit-elle doucement en laissant la chaleur du printemps embrasser son visage.

— T'as qu'à te mettre dehors, proposa sa mère.

— Je vais m'asseoir avec les commères, rit-elle en gardant les yeux fermés.

— Prends une chaise et mets-toi sur le trottoir. Tu ne gêneras personne.

— « Ils sont beaux nos livres, ils sont frais ! »

— Prends une table et mets en quelques-uns.

— Il ne faut pas une autorisation pour ça ?

— Possible. Installe-toi, et si on te demande…

Grace se décolla mollement de l'encadrement et rouvrit les yeux. L'intérieur de la librairie lui parut plus sombre, tinté de bleu. Elle sourit. Elle aimait l'arrivée des beaux jours.

— Tu n'as pas peur de t'ennuyer toute seule ? souffla Francine.

Grace prit alors une deuxième chaise.

— Elle est pour moi ? railla une voix dans son dos. Non, non, je plaisante, fit William Beauregard quand Grace l'invita à s'asseoir.

— Justement, je pensais à vous : il me faudrait venir vous voir pour une autorisation…

— Tout ce que vous voulez ! Vous avez redonné vie à *l'ancienne* librairie, alors je peux bien vous accordez une autorisation ou deux.

— C'est notre jour de chance, maman ! lança-t-elle par-dessus son épaule. Mais que nous vaut le plaisir de votre visite, monsieur le maire ?

— Je viens aux nouvelles ! Vous êtes-vous remise depuis la dernière fois ?

— Si vous parlez de la fois où j'ai failli cuire en papillote à cause d'un poêle à bois capricieux et du fantôme d'une héritière bafouée, je m'en suis totalement remise ! J'espère pouvoir en dire autant de la petite Duchesse qui a aussi eu chaud ce jour-là : je ne l'ai pas revue depuis que le

Baron a été forcé de la relâcher.

— Je crois qu'elle a retenu la leçon, elle ne ressortira pas du salon de thé de sitôt ! En parlant du Baron… Ma visite n'est pas totalement désintéressée. J'ai à m'entretenir avec lui.

Grace et William tournèrent la tête et regardèrent les trois commères piailler sur leur banc, sans doute en train de délibérer sur les motivations qu'avait le politicien à faire campagne.

— Je sais que j'exagère, qu'il y a eu plus de peur que de mal, commença Grace. Je me doute bien que votre belle-sœur a déjà vu pire, mais… je ne peux pas m'empêcher de penser que s'il n'avait pas été là… eh bien, l'issue aurait été différente.

— Tout aurait pu tourner au drame. C'est pour ça que je suis là, lâcha le maire après un moment. Les gens doivent savoir ce qu'il a fait. Que son action a été héroïque et que la ville lui en est reconnaissante.

William sonda Grace et refréna un rire.

— Je voulais ménager mon effet, mais je peux bien vous le dire, de toute façon d'ici une heure toute la ville le saura : le Baron va recevoir les clefs de la ville. Je suis venu le lui dire. J'ai suivi son dossier avec son assistante sociale et il faut croire qu'il a du mal à garder un foyer. Je veux qu'il se sente partout ici chez lui.

Grace s'enchanta de cette nouvelle.

— Allez, je me sauve. Je vais mettre le feu aux poudres ! Merci encore pour avoir levé la malédiction !

— Quelle malédiction ?

À peine assise après le départ du maire, Grace s'était aussitôt relevée. D'abord pour conseiller un client de la librairie, puis pour accueillir Victor et faire quelques pas ensemble loin des oreilles baladeuses de sa nouvelle associée.

Sa chaise n'était pas restée libre bien longtemps. Catherine était venue s'y reposer le temps que ses filles partent à l'assaut du coin jeunesse.

— Alors, c'est pour de bon ? demanda Catherine.

— Eh oui ! accusa Francine, elle-même étonnée du grand chambardement de sa vie. Auguste et moi, moi ici. Qui l'eut cru ?

— Auguste, peut-être ?

Francine souffla du nez.

— Et vous, avec vos nouvelles résolutions, vous trouvez votre

équilibre ?

— Oui, répondit Catherine en hochant vigoureusement la tête. On a réfléchi avec les filles et on a réussi à faire un emploi du temps qui nous satisfasse toutes les trois. Prune pourra faire de l'escrime et Pernelle jouer aux échecs pendant que je travaille. Et je vais pouvoir me libérer plus de temps pour profiter d'elles. Elles m'ont fait part de leurs demandes, de leurs « doléances » – elles ont appris qu'on pouvait en remplir des cahiers – et on a fait des compromis.

Entre chaque annonce, Francine acquiesçait.

— Avec son aptitude à jongler entre les cours et les activités, Franklin nous a été de bons conseils, au grand dam de ma fille – je vous laisse deviner laquelle –, mais on ne pourra plus compter longtemps sur lui : il emménage à Haut-Lavoir dès l'été pour suivre un stage dans son école de théâtre. Il va me falloir le remplacer et je crois que pour gagner du temps, je vais laisser les jumelles tenir les entretiens d'embauche…

Francine sourit tendrement. Prune avait la réputation d'avoir du caractère mais, en fin de compte, elle était aussi docile et craintive qu'un chaton.

Les deux mères tendirent l'oreille. L'une et l'autre entendaient leurs progénitures babiller.

— Et avez-vous pensé à dégager du temps pour vous seule ? s'enquit Francine. En dehors du travail, je veux dire. Pour rencontrer quelqu'un…

— Quelqu'un qui m'aiderait à élever les filles à temps plein ?

— Oh, non. Vous n'avez besoin de personne. Je pensais à quelqu'un avec qui vous pourriez vous élever vous.

Francine regarda Catherine d'un œil encourageant qui n'avait pas l'air d'avoir envisagé jusqu'à présent de rajouter une catégorie « sortie amoureuse » dans son emploi du temps.

— J'imagine que ça pourrait faire l'objet d'un nouveau chapitre de ma vie…

— Mamaaaaan ! arrivèrent en trombe les jumelles. On peut prendre ce livre, s'il te plaît ? firent-elles d'une même voix.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda leur mère en attrapant l'album scientifique.

— C'est sur les arthropodes, commença l'une.

— Il y a toute une section sur les araignées, fit l'autre.

— Même que Bertille l'a dédicacé !

Francine s'étrangla.

— Comment ça ? La librairie… ? interrogea Catherine.

Francine évita le regard curieux de son interlocutrice et fit un effort surhumain pour s'effacer de la conversation.

— Non, l'araignée de dessous les étagères. Elle s'appelle aussi Bertille. Elle a marché sur le livre, expliqua Pernelle.

— Je voudrais bien en adopter une, fit Prune, mais Pernelle a dit que tu ne voudrais pas. Et un crabe, tu voudrais bien, maman ? Ils en vendent au magasin.

— Euh, pas tout de suite, ma chérie. Il ne faudrait pas le séparer de sa famille, tu comprends ? Et non, on n'en prend pas plusieurs non plus, devança-t-elle. Mais pourquoi vous avez appelé l'araignée comme la librairie ?

— C'est pas nous, c'est Grace. Elle a dit qu'ils ont appelé la librairie comme l'araignée ou c'est l'inverse, je ne me souviens plus, réfléchit Pernelle.

— C'est curieux…

— Oh, regardez, Auguste est revenu ! s'exclama Francine. *Sauvée par le gong*.

Le libraire revint les bras chargés d'un grand sachet en papier floqué aux couleurs de *Chez Léonie.*

— J'ai ramené quelques douceurs. Servez-vous. Mets-en de côté pour Grace, ajouta-t-il pour Francine. Je n'ai pas envie qu'elle retourne les meubles…

— Oh bah non, ça ferait peur à Bertille, murmura Pernelle sans que les grandes personnes ne l'entendent.

— Tu sais où elle est ? s'enquit Auguste.

— Là-bas, répondit Francine en lui indiquant du menton leur fille en bonne compagnie au coin du parc.

— Ah. On ne peut plus les décoller ! s'amusa Auguste.

Tous les regardèrent.

— Bon. Je vais leur apporter.

— Attends. Ne les dérange pas. Il se passe un moment magique.

— Quoi ? Il ne la demande pas en mariage, quand même ?

— Mais non. Quelque chose de plus fort encore…

— J'ai fini le roman, Grace. Enfin, le premier jet, se justifia Victor en lui tendant un bloc de feuilles reliées.

Grace écarquilla les yeux, se fendit d'un sourire et accepta l'énorme liasse.

— Accepterais-tu de me lire et de me donner ton avis ? Enfin, si tu veux…

— Mais oui, Victor ! Je le veux, bien sûr ! J'en suis honorée ! fit-elle en sautillant sur place.

Elle était ravie qu'il lui fasse ainsi confiance.

— Grace…, l'avertit-il. À défaut de ne pouvoir encore te le dédicacer, je te… je te…, laissa Victor en suspens.

Grace fronça les sourcils et tourna les premières pages du feuillet. Elle lut :

— « À Grace, ma muse ». Tu me le dédies, fondit-elle sous l'émotion.

— Attends, lis tout en bas.

Grace déplaça ses pouces.

— « Qui m'a vendu plein de livres que je n'ai jamais lus ».

Appuyée contre le pare-chocs de la voiture de l'auto-école, Billie attendait sa nouvelle élève en sirotant son jus de myrtilles acheté plutôt à ce charismatique Colin. Elle en savourait chaque gorgée, la bouche étirée sur la paille qu'elle mordillait de temps à autre, les yeux perdus sur le bitume à ses pieds.

— Bonjour, je cherche Billie, la surprit-on. C'est vous ?

— Oui, bonjour ! Joanne ? Tu peux me dire « tu ». Installe-toi.

Billie monta dans la voiture et Joanne en fit autant, après avoir enlevé sa veste et rangé son sac à main derrière le siège conducteur.

— Waouh ! fit la monitrice en découvrant son superbe ventre rond de femme enceinte. C'est pas contre indiqué… ?

— Disons que ce n'est pas spécialement recommandé. Mais ça devrait aller ! Il faut que j'aie le permis avant d'accoucher justement, après ce sera un peu tendu…

Billie grimaça.

— On prendra le temps qu'il faudra. Je ne peux pas me permettre

de te lâcher dans la nature si tu ne sais pas conduire. Tu t'en doutes ?

Joanne, très positive et déterminée, opina du chef.

— Bon. Tout d'abord, as-tu déjà conduit ?

— Oui ! Mon compagnon m'a fait essayer une de ses voitures. C'est un ancien modèle. Très joli…, digressa-t-elle. C'est celle que je conduirai.

— Voyons voir ton niveau, alors. Je t'en prie, démarre et sors-nous de la place.

Billie stimulait son espièglerie. Elle attendait de voir caler Joanne, mais fut surprise de la voir vérifier que la voiture était bien au point mort – elle ne l'était pas –, d'embrayer et de sortir le véhicule dans un mouvement fluide et délicat.

La paille encore à la bouche, la monitrice fit une moue admirative et sirota le fond de son jus. Alors qu'elle s'apprêtait à le poser sur le plancher de l'habitacle, son attention se posa sur le gobelet, encore violacé par la myrtille mais nettement plus transparent qu'avant.

Elle lut avec stupéfaction les premiers chiffres d'un numéro de téléphone et la consternation s'empara d'elle quand elle se rendit compte que la condensation liée à la moiteur de sa main avec fait disparaître la fin de ce numéro gagnant.

— Prends à gauche, vite !

Voyant le succès affirmé de la nouvelle librairie en ce début avril, le Baron ne put se résoudre qu'à admirer sa victoire.

— Il semblerait que j'ai gagné le pari, dit-il d'un ton las.

Ernest avait donc perdu le marché, mais gagnait le gros lot : le cœur d'Iris. Il se retint toutefois de se pavaner. Observer la dispute entre Grace et son père les animait davantage.

— Comment ça, t'étais au courant pour la malédiction ? C'est toi qui as choisi ce local !

— Mais je l'ai su bien plus tard... Quand j'ai appris pour le pari.

— Quel pari ?

— Celui des commères, voyons. Que la librairie ne resterait pas longtemps ouverte... Et on a réussi ! Tu n'étais pas au courant ? Tout le monde le sait. La gazette va passer faire un article à ce sujet, justement.

— Comment veux-tu que je le sache !

— Tu devrais sortir un peu le nez de tes bouquins, ricana Auguste.

— Ce n’est pas drôle...

Son père s’amusa de la susceptibilité de sa fille.

— Elle te plaît ?

— Oui, admit Grace. C’est une très belle tasse.

— Tu pourras y boire ton café en lisant le roman de ton cher et tendre. Tu prends une commission ?

— Papa…, soupira Grace en roulant des yeux.

— Vous voyez, fit Iris depuis le banc d’en face. Ça durera encore longtemps. Je vous le... Non, j’ai rien dit.

Iris se leva, son prétendant sur les talons, et s’étonnant de voir leur ami demeuré assis, l’apostropha :

— Cher Baron, vous venez ? J’ai réservé une table pour trois.

Les trois amis s’en allèrent, bras dessus bras dessous, baguenaudant jusqu’à *La Tour des vents*. Ils laissèrent passer une voiture de l’auto-école visiblement pressée de mener à bien sa leçon de conduite et traversèrent la rue, laissant dans leur ombre *Chez Bertille*.

# Épilogue

Horace mit son clignotant et se gara à son tour sur la bande d'arrêt d'urgence. Il lâcha le frein pour venir serrer avec la même fermeté la main de son épouse.

Monsieur et madame Lefèbvre regardèrent leur fils s'extirper de sa voiture avec une prudence autant scolaire que méthodique. Depuis leur siège, ils l'accompagnèrent dans ce rite, presque initiatique, qui le conduisait au bord du parapet.

Franklin portait un poids dont il semblait prêt à se libérer, comme l'avait fait sa mère un an avant lui et son père encore un an avant elle.

Sa mère ne le lâchait pas du regard tandis qu'Horace assurait ses arrières. Il surveillait le flot de voitures qui ne faisaient pas l'effort de ralentir. Le stationnement d'une grosse berline et d'une trois-portes d'occasion à mi-chemin du pont qui joignait Château-sur-foin à Haut-Lavoir ne passait pas inaperçu.

Franklin occulta ses parents et les automobilistes qui ne faisaient pas de pause dans leur course éffrénée.

Il s'occupa plutôt de défaire le couvercle de l'urne, jeta un dernier regard au contenu et la tendit délicatement au-dessus du vide. Franklin resta de longues minutes aux prises avec ses pensées.

Puis il se résolut à ne plus retarder l'inévitable.

En même temps que le rosabel emportait les dernières cendres de sa sœur dans l'immensité de la plaine et du fleuve, il s'adressa à elle à haute et intelligible voix.

— Adieu, frangine. Je suis prêt à te laisser partir et vivre ma vie.

**Vous avez aimé votre lecture ?**

**Découvrez les autres romans des éditions Feel So Good disponibles en numérique.**

Delia Wilmus
UN PUCERON SUR LE NEZ D'UN GÉANT
TOME 1
Survivre
PREMIER CHAPITRE OFFERT
3ÈME PRIX DU CONCOURS FEEL SO GOOD
FEEL So GOOD

# Chapitre 1
# Mutation surprise

Le regard apitoyé, Claire Lacroix fixait sa subordonnée. Trentenaire, un brin condescendante, elle affichait l'empathie de bon aloi enseignée dans les meilleures écoles de management. Elle recoiffa d'un geste son épaisse chevelure cendrée, se leva, puis posant deux mains parfaitement manucurées sur le bureau, s'adressa à elle.

— Charlène, tu sais combien je déplore l'épreuve que tu viens de traverser, mais là, franchement, pour ton bien, il est temps que je t'écarte de cette usine. Comprends-moi, ce n'est pas de gaieté de cœur, car je me sépare d'une collaboratrice compétente et loyale. Je suis persuadée que dans notre filiale de Wallonie tu t'épanouiras pleinement. Une vie nouvelle, de passionnants défis, un environnement stimulant t'y attendent. C'est pourquoi j'ai décidé de te nommer responsable des ressources humaines à Engis.

Son employée la dévisagea, effarée. Elle aurait été moins surprise si Claire lui avait affirmé être la réincarnation de Néfertiti.

— À Engis ? Mais les filles vont à l'école à Bruxelles, et puis… ma maison, qu'est-ce que je dois en faire ?

Claire haussa les épaules. C'était une femme séduisante, au visage émacié et au teint lactescent sur lequel tranchait une bouche écarlate. Dans les ateliers, les ouvriers l'appelaient la poupée sanglante. Ses lèvres minces témoignaient d'une opiniâtreté hors norme.

— Tu n'as qu'à la vendre, ou la louer. Quant à tes enfants, elles bénéficieront d'une scolarité au sein d'une institution privée réputée. Pour ta gouverne, je suis originaire de cette région. La directrice actuelle de l'établissement dans lequel j'ai usé mes fonds de culotte fait partie de mes connaissances ; si tu m'y autorises, poursuivit-elle d'un ton protecteur, je lui recommanderai tes filles.

Charlène en resta sans voix. Veuve depuis quelques mois, elle avait, après un court répit, repris le travail de manière acharnée afin de ne pas sombrer. Et, maintenant, Claire parlait de l'exiler en province ! Étouffée par un tsunami d'émotions diverses, elle aspira l'air à grandes goulées avides.

Sa supérieure, consciente de son trouble, enchaîna :

— Je ne remets pas tes compétences en cause. Au contraire. C'est

parce que je t'apprécie énormément que j'estime préférable pour toi de t'éloigner. Ici, tout t'évoque le passé. Crois-tu que je n'aie pas vu les larmes perler au bord de tes yeux, le soir, à l'idée de rentrer dans un foyer amputé ? Et puis, les regards des collègues, leurs chuchotements, je sais combien tout cela te pèse. Je suis humaine, quoi qu'on en dise… Par ailleurs, l'usine d'Engis ne se porte pas bien. Le climat social est tendu, les ouvriers ont menacé de faire grève après une énième bévue du directeur que j'ai remplacé il y a peu. Je connais ton professionnalisme, tes qualités. Tu parviens à instaurer la confiance rapidement, tu es à l'aise tant avec le management qu'avec les travailleurs. J'ai réellement besoin de toi là-bas.

Charlène hocha la tête. Sa proposition n'était pas désintéressée et elle avait l'honnêteté de l'avouer. En son for intérieur, elle se sentait obligée de reconnaître que le dernier semestre avait été éprouvant. De crainte d'une parole maladroite, les autres employés la fuyaient. La vie sans Alain lui paraissait insipide, tout lui rappelait sa présence : le chapeau négligemment posé sur la patère, les mots croisés près des toilettes, les cendriers qu'elle n'avait pas encore eu le cœur de jeter… Leur couple avait suscité beaucoup d'envie et de jalousie tant leur entente était parfaite. Un simple chauffard ivre avait balayé ce bonheur, relégué brutalement au rang de paradis perdu, la précipitant dans les affres de l'enfer. Tourment supplémentaire, de déchirantes interrogations métaphysiques, vis-à-vis desquelles elle ne possédait aucune réponse lénifiante, torturaient ses deux filles, Léa et Sara.

Claire l'observait attentivement, cherchant à suivre, à travers son regard, le cheminement de ses pensées douloureuses. Au bout d'un moment, elle finit par conclure :

— Bien entendu, tu disposeras d'une voiture de société et de tout ce qui accompagne la fonction. Une augmentation substantielle te permettra de faire face aux frais de déménagement ainsi qu'au passage de tes enfants d'une école publique vers le privé catholique. Je vais préparer ton avenant. J'aimerais qu'à la fin du mois tu sois déjà opérationnelle. Qu'en dis-tu ?

Il aurait semblé malvenu de refuser ce qu'elle présentait comme une promotion et que Charlène eût plutôt qualifié d'exil, voire de bannissement. Elle posa la question qui la turlupinait.

— Et si je ne m'habitue pas à la campagne ? Ou si les filles ne s'y plaisent pas ? Je retrouverais ma place ici ?

Claire fronça les sourcils avant de répondre sans hésiter.

— Ce n'est pas possible. J'ai d'ores et déjà recruté ta remplaçante. Elle commence lundi prochain. Je ne souhaite pas former, durant plusieurs semaines, une collègue débauchée à la concurrence au prix fort, pour m'en

défaire peu après. Je suis désolée. Considère ton départ comme définitif. Ma franchise peut paraître brutale, mais elle demeure préférable à l'entretien de vains espoirs…

La quadragénaire se sentit aspirée dans un tunnel sombre, interminable. Accoutumée à ses manières d'agir — fréquemment, elle devait procéder en toute discrétion au recrutement de collaborateurs, destinés à remplacer un travailleur informé en dernière minute de son licenciement —, elle en appréhendait à présent toute l'horreur. Si elle refusait, elle ferait elle-même l'objet d'une éviction, telle une tumeur nauséabonde suspectée d'engendrer des métastases. L'instinct de survie lui souffla d'accepter ce nouveau coup du destin.

— Qui sera mon supérieur hiérarchique ? Toi… ou le cadre local ?

Estimant la partie gagnée, le visage de Claire s'éclaira.

— Marc Hartmann. Cette usine appartient à une division déficitaire. Le coût des matières premières ainsi que des salaires, pèse trop. Nous sommes occupés à en construire une en Tchéquie, moderne, à prix réduit. Dès qu'elle sera en activité, c'est-à-dire, selon nos plans, dans deux ans, nous comptons arrêter la production à Engis. Si tu mènes à bien la fermeture sans bain de sang social, tu recevras un bonus rondelet… Ensuite, tu seras affectée à une autre filiale. Dans l'intervalle, ta mission consistera à restaurer une certaine rentabilité.

Elle jeta un regard rapide sur sa montre.

— Encore des questions ?

Abasourdie, Charlène secoua la tête. Avant de lui ouvrir la porte, sa responsable décréta :

— Nous déjeunerons ensemble vendredi midi, afin de régler les derniers détails. J'en profiterai pour t'expliquer en profondeur ce que j'attends de toi.

La poupée sanglante referma la porte en silence, déjà absorbée par le prochain point du jour sur son agenda. Charlène, quant à elle, regagna son bureau, hébétée.

Elle était entrée chez Vatexo un peu moins de deux ans après la naissance de Sara. L'annonce garantissait une fonction variée au sein d'une entreprise de taille humaine.

À l'époque, la société familiale, non encore cotée en Bourse, présentait les avantages et les inconvénients de ce type de structure : une ambiance bon enfant, une implication individuelle hors du commun, une direction bienveillante mais également une fameuse dose de népotisme teintée de paternalisme. L'accent était mis, au niveau des ressources

humaines, sur le recrutement et les formations, ce qui lui convenait parfaitement. L'absentéisme ainsi que la démotivation, anecdotiques, n'étaient même pas mesurés. Cinq ans plus tard, frappé d'une embolie, le patron avait revendu sa compagnie à un groupe international aux crocs acérés. Restructurations, harcèlements, intimidations avaient pointé le bout de leur nez.

Charlène, seule rescapée de l'équipe originelle, s'était alors vue contrainte de réduire les coûts inutiles, tâche qui consistait principalement à exhorter les salariés à donner plus d'eux-mêmes, en exerçant des pressions, si nécessaire, dans un contexte économique de plus en plus morose.

Sans s'y opposer ouvertement, elle avait émis de sérieuses réserves avec force arguments : ils avaient perdu beaucoup d'employés, victimes d'épuisement professionnel, ou simplement remplacés peu après leur embauche, car jugés insatisfaisants. Une politique de rétention du personnel, assortie d'un climat social inspirant, n'aurait-elle pas généré une plus grande efficacité ? Ses collègues s'étaient gaussés d'elle. Pourquoi se fatiguer à former ou motiver des collaborateurs, alors que le marché regorgeait de profils talentueux et bardés de diplômes ? Elle s'était tue, non par pusillanimité, mais en raison du caractère minoritaire de sa protestation. La culture d'entreprise avait prévalu sur le bon sens, la pensée unique imposait son impitoyable tyrannie.

La quadragénaire jeta un regard distrait sur la pièce claire, fonctionnelle et accueillante, occupée depuis son engagement. Elle en avait mené des entretiens dans ce lieu, reçu de nombreux compagnons de travail, écouté patiemment leurs doléances, leurs problèmes familiaux ! Elle connaissait les prénoms de leurs enfants, leurs difficultés conjugales, leur mal-être aussi. Sur son bureau figuraient des photos de ses filles et d'Alain. Ce dernier l'aurait sans nul doute incitée à quitter sur-le-champ son emploi. Pour ce Bruxellois dans l'âme, abandonner sa capitale chérie eût été inimaginable. Claire, non plus, avant le décès, n'aurait pas osé émettre une telle proposition. On n'exploite que les êtres en situation de faiblesse, lorsqu'ils se trouvent acculés. En tant qu'employé des postes, Alain ne gagnait pas énormément ; leur logis avait fait l'objet d'un refinancement deux ans plus tôt : ils avaient décidé d'investir dans de nouveaux châssis, de rénover cuisine et salle de bains, avec comme corollaire une reprise du crédit à zéro. Autant dire qu'après la revente, elle ne disposerait pas d'un sou, ce dont Claire était consciente.

Couvrant son visage de ses mains, elle tenta de réfléchir posément. Engis ! Elle avait visité la manufacture quelque temps auparavant. Située en bord de Meuse, cette commune fortement industrialisée partageait même le triste record de ville parmi les plus polluées du royaume, en raison de

l'exploitation de ses minerais de plomb, d'alun, de houille, de calcaire et de son usine de phosphates. C'était dans cet endroit que Claire voulait l'envoyer ! Bien sûr, elle logerait aux alentours, mais dix heures par jour, serait soumise à cet air délétère. De plus, habiter à côté d'une centrale nucléaire ne l'enchantait guère. Elle ne pouvait obtempérer à cette injonction ! Si elle refusait, elle serait licenciée. Retrouver un poste à quarante-cinq ans n'était pas une sinécure, même si, dans son domaine, les offres fleurissaient. Son ancien collègue Christophe, cinquantenaire, avait mis près de huit mois à réintégrer une fonction convenable.

Prise au piège ! Envahie par une puissante colère, elle se leva. Elle songeait à toutes ces démarches incontournables pour louer ou vendre la maison, au déménagement. Ces caisses qu'il faudrait remplir avec les affaires d'Alain, leurs souvenirs, ses effets personnels. La corvée lui parut insurmontable. Bien entendu, elle pourrait compter sur son amie Mathilde et sa sœur Fabienne ainsi que sur Antoine, le parrain de Léa, qui ne ferait sûrement pas faux bond à condition d'être prévenu bien à l'avance. Gérant d'une petite firme de transport, il jonglait avec un emploi du temps de ministre.

En face de son bureau, au mur, trônait une photographie du PDG, Mark Van Hulle. C'était un homme mince, au regard sévère cerclé de lunettes métalliques rondes, aux traits anguleux. Sous son portrait, qui décorait l'ensemble de l'usine, sa devise fétiche s'étalait en lettres dorées : « Grandir ou périr ». Subitement, elle éprouva de la haine pour lui.

Elle déménagerait, soit, lui laissait-on vraiment le choix ? Mais, dès que possible, elle prendrait la tangente.

« Fonction variée au sein d'une entreprise de taille humaine », quelle blague ! Désormais, cette entreprise n'avait plus rien d'humain, même pas la taille.

Rassérénée par cette résolution, elle reprit ses activités dans un état second.

Avant de poursuivre son rôle de parfait rouage dans la machinerie diabolique d'éviction de toute pièce humaine défectueuse, Charlène absorba un anxiolytique.

À cinq heures, elle éteignit l'ordinateur, rangea le bureau, remisa les documents confidentiels sous clef puis se dirigea vers la sortie.

Comme pour se gausser de son tourment intérieur, le temps, en ce mois de mai, se montrait particulièrement clément. Elle gagna d'un bon pas la station de métro puis embarqua dans la rame.

À la maison, les filles l'attendaient, attablées devant un quatre-heures improvisé composé de crêpes nappées de chocolat. Léa lui sauta au

cou joyeusement, tandis que Sara, plus réservée, se contentait de l'observer avec intérêt.

Elle l'aborda la première.

— Des soucis, maman ? Tu n'as pas l'air en forme…

Charlène lui sourit. Elle n'avait nul désir de partager ses problèmes, du moins, pas avant d'avoir résolu comment s'organiser. Déménager maintenant, c'était risquer de compromettre leur session d'examens, ce à quoi elle ne pouvait se résigner. Sara et Léa n'avaient, jusque-là, jamais éprouvé de difficultés scolaires.

Elle dévisagea Sara. Comme elle avait grandi, ces derniers mois ! Élancée, ravissante, d'épaisses boucles brunes autour d'un visage de madone, des yeux de biche noisette emplis d'humour, elle la comblait de fierté.

Son regard glissa ensuite vers Léa. À onze ans, elle promettait d'égaler son aînée en beauté. Des deux, c'était la plus sensible et la plus câline. Sara avait toujours été la préférée d'Alain, qui ne s'en ouvrait qu'à elle.

Détailler ses adolescentes lui procura un sentiment de bien-être. Pour elles, elle se sentait capable de soulever des montagnes. Bien avant leur naissance, Alain lui avait demandé ce qu'elle escomptait de leurs enfants : intelligence, beauté, perfection ? Sans hésiter, sa réponse avait fusé : de l'humour. Avec cette qualité, elles seraient équipées pour surmonter les épreuves de la vie. À sa grande satisfaction, les fées avaient exaucé ses vœux : ses filles se révélaient pétillantes et facétieuses.

Sara débarrassa la table, remit le pot de pâte à tartiner au chocolat au fond de l'armoire puis aligna la vaisselle sale dans le lave-vaisselle. Léa attendait sagement que sa sœur eût passé l'éponge pour étaler ses cahiers et commencer à réviser. Depuis la mort d'Alain, elle refusait d'étudier dans sa chambre ; la présence de sa mère semblait la rassurer. Sous prétexte de ne pas comprendre tel mot, ou telle équation, elle sollicitait constamment son attention.

Sa tâche de rangement terminée, Sara saisit son sac à dos avant de gravir les marches quatre à quatre, le portable en main.

Charlène concocta le repas en silence, dans l'attente d'une inévitable question.

— Ça va, m'man ? Qu'est-ce que tu prépares de bon ?

Incapable de résister aux yeux gourmands de sa cadette, Charlène rit de bon cœur.

— Ton plat préféré, ma chérie, un hachis parmentier !

— Choueeeeette ! Je peux t'aider ?

— Tu as fini tes devoirs ?

Léa haussa les épaules.

— J'ai juste un texte à travailler pour la dictée, demain… Trop fastoche !

En temps normal, Charlène aurait repris son vocabulaire, mais le cœur alourdi par la peine qu'elle allait leur infliger, elle se résigna à laisser couler.

Léa s'installa à ses côtés sur une chaise haute, afin d'éplucher les pommes de terre. C'était devenu un rituel quotidien : elle l'aidait à la cuisine tandis qu'elles discutaient comme de vieilles copines. Même si au fond d'elle Charlène demeurait vigilante, cette intimité inespérée la ravissait. Autrefois, Alain et elle prenaient l'apéritif ensemble, tout en se racontant une foule d'anecdotes survenues en cours de journée. Ce rituel lui manquait cruellement. Léa s'efforçait de combler ce vide ; sa sollicitude bouleversait sa mère.

— Je me suis disputée avec Sandrine.

Léa et Sandrine se chamaillaient régulièrement pour des queues de cerise, toutefois Charlène mit un point d'honneur à s'intéresser au motif de leur querelle.

Léa fronça les sourcils, hésitante. C'était tellement surprenant que sa mère déposa la mandoline sur la paillasse avant de s'essuyer les mains puis l'incita à poursuivre son récit.

— À la piscine, on était dans une cabine commune avec les autres filles de la classe, elle a prétendu qu'elle retrouvait pas sa ceinture en cuir Gucci à trois cent quatre-vingt-dix euros. Elle m'a accusée de l'avoir volée, tout ça, parce que je lui avais dit qu'elle avait grave de la chance d'avoir un accessoire de ce prix-là. Le pire, personne d'entre nous se souvenait si elle l'avait le matin. Ah, mais, il est pas écrit bécasse sur mon front que je lui ai lancé, alors elle a piqué une crise et elle a menacé de me faire renvoyer de l'école. Tu te rends compte ? Je veux plus jamais être son amie ! En plus, me traiter de voleuse, moi, n'importe quoi !

— Rassure-moi, chérie, tu ne l'as pas prise cette ceinture ?

Léa lui jeta un regard indigné.

— J'y crois pas ! C'est quoi ce binz ?

L'expression amusa Charlène.

— J'ai une entière confiance en toi, mais Sandrine peut t'occasionner de sérieux ennuis. Ce serait bien que d'autres témoins attestent qu'elle ne portait pas sa ceinture ce matin.

— Aucune se souvient ! J'ai demandé à toutes les potes, c'est le black-out total !

— Bon, c'est ta parole contre la sienne, alors. Calme-toi !

— Je suis triste ! Sandrine, c'était comme ma sœur.

Léa esquissa une moue boudeuse absolument craquante.

— Merveilleuse comme tu l'es, les amies ne te feront jamais défaut, ma chérie.

— Merci, m'man. Tu arrives toujours à me consoler. Papa aussi trouvait les bons mots ; il me manque, tu sais.

À moi également, ma puce. Je crève d'envie de respirer son odeur, de m'appuyer sur son épaule, d'entendre son cœur dérailler, de sentir ses muscles se durcir contre mon corps. Je me retiens de hurler le soir dans mon lit, je le cherche à tâtons, mais n'entortille que les draps frais ou le coussin devenu inutile. Combien son absence me pèse, d'autant plus que je ne puis en parler devant toi ! Je dois me montrer forte, parce qu'une maman c'est là pour protéger, rassurer, apaiser. Mais moi, qui me réconforte ?

— Moi aussi, ma chérie, moi aussi ! Viens me faire un gros câlin.

Étroitement pressée contre sa mère, elle passa les bras autour de son cou, posa la joue sur celle de Charlène, suscitant en elle une intense émotion.

Après quelques secondes, apaisée, elle se rassit avant de demander négligemment :

— C'est quoi la sodomie ?

Bon, voilà autre chose maintenant. Où est-elle allée pêcher un mot pareil ? À onze ans ? Comment aborder le sujet sans la brusquer, sous peine de la voir se fermer à toute discussion ?

— Où as-tu entendu ça ?

— Un copain de classe a dit à Thomas, tu sais, celui qui est si mignon… Tu as une gueule de sodomisé ce matin. Thomas a ri et moi aussi, j'avais pas envie de passer pour une débile ! Lucie m'a appris que c'est celui qui pratique la sodomie. Ça m'a pas plus avancée…

Léa s'esclaffa, aussitôt imitée par sa mère.

— Il a voulu dire que Thomas faisait sa tête des mauvais jours, j'imagine. C'est une très laide expression, je refuse que tu l'utilises.

— Promis, m'man. Samedi, je pourrai faire un gâteau au chocolat pour l'annif de tatie Fabienne ?

Charlène sourit. Fabienne était sa sœur unique et elle n'aurait raté son anniversaire pour rien au monde. À trente-neuf ans, elle attendait son premier enfant. Baba cool, professeur de dessin dans un collège huppé de la capitale, Fabienne s'était amourachée d'un écrivain qui commençait à se tailler une jolie réputation. Fantasque et bohème, il se levait en plein milieu de la nuit, couchait ses réflexions sur le papier des heures durant puis dormait d'une traite le jour suivant. Même si Charlène doutait de la pertinence de fonder une famille dans ces conditions, elle gardait ses a priori pour elle.

Depuis le décès d'Alain, Fabienne débarquait souvent à l'improviste, munie d'une pâtisserie, d'un livre ou d'une fleur. C'était sa manière de lui signifier qu'elle compatissait à sa douleur.

Léa se racla la gorge afin d'attirer l'attention de sa mère, perdue dans ses pensées.

— Bien entendu, ma chérie. Nous choisirons un cadeau ensemble, tant pour elle que pour le nouveau-né, qu'en dis-tu ?

— J'ai hâte d'avoir une cousine ! Papa était seul, et toi tu n'as qu'une sœur.

— Ne t'emballe pas, ma puce ! Ce sera peut-être un cousin ! Tante Fabienne ne désire pas être informée du sexe du bébé.

— Oui, c'est trop bizarre ! Quand je serai maman, moi, je voudrai savoir !

Après le repas, Léa s'éclipsa à l'étage tandis que Sara l'aida à ranger la vaisselle. De ses deux adolescentes, c'était la plus secrète, mais également celle sur laquelle elle pouvait compter sans réserve.

— Tu as fini tes devoirs, ma chérie ? se tracassa sa mère.

— Oui, je n'avais pas grand-chose… une démonstration en mathématiques, une traduction en anglais…

Charlène lui sourit avec tendresse.

— On se regarde un film ?

Grande cinéphile, Sara se délectait chaque semaine d'un classique du cinéma en famille. Elle avait rédigé une liste de productions incontournables et célèbres.

— Non, pas ce soir. J'ai un contrôle jeudi sur une lecture imposée, et je n'en suis qu'au début.

Charlène fronça les sourcils.

— Tu t'y prends encore à la dernière minute, soupira-t-elle. C'est quel livre ?

— *Le Parfum*… je l'aurai terminé en deux jours ! J'adore !

Sa désinvolture heurta sa mère.

— Terminé, oui… Mais… digéré, analysé ?

— T'inquiète, maman, je gère, lui répondit-elle d'un ton légèrement irrité.

— Je sais, Sara.

Son aînée apprenait avec une facilité déconcertante. Elle étudiait très peu, tout en réussissant haut la main. Elle possédait cette tendance à procrastiner, commune à sa génération, qui exaspérait la sienne. À l'école, dès qu'une lecture était prescrite, Charlène se la procurait sans délai, la savourait, la décortiquait. Fébrile, elle recherchait les moindres critiques à son sujet, les approuvait ou les désapprouvait selon les cas, s'évertuant à justifier sa position. Elle ne rencontrait pas ce besoin d'analyse chez Sara ; cela l'agaçait, mais elle se morigénait. À une époque où une information foisonnante et diversifiée circulait sur internet, une telle profondeur s'imposait-elle encore ?

— Je suppose que, faute de temps, tu ne viendras pas nager, demain ?

Le mercredi, après le travail, Charlène et ses filles se rendaient à la piscine municipale. La quadragénaire enchaînait quelques longueurs puis retrouvait son amie Mathilde à la buvette. Alain les y rejoignait après ses cours de photographie et ils y dînaient tous ensemble. Depuis son décès, elle n'avait plus trouvé le courage d'y remettre les pieds. Ses adolescentes s'en étaient plaintes. Elle leur avait par conséquent promis de renouer avec cette tradition qui remontait à leur enfance.

— Si, bien sûr ! Pas question de rater ça ! lui répondit Sara avant de lui envoyer un baiser du bout des doigts.

Charlène lui sourit, veillant à masquer l'angoisse qui la harponnait à la gorge. Comment allait-elle leur annoncer de si mauvaises nouvelles ?

**LES LUMIÈRES DU BOUT DU MONDE**
**Tome 1 : Dans les steppes sans fin**

**Après avoir vu la mort en face, parviendra-t-elle à semer ses démons ?**

Reporter passionnée, Elina arpente depuis des années champs de bataille et terrains minés. Mais Nicolas, son premier amour, souffre trop de ses absences à répétition et se fiance à une autre. Elina refuse de s'apitoyer sur son sort et se réfugie dans son travail. Sa douleur la pousse néanmoins à commettre des imprudences sur le terrain, au péril de sa vie. Contrainte par sa supérieure à des congés forcés, elle plie bagages et entreprend un long voyage en Mongolie. Dans les steppes, elle rencontre Federico, bel Espagnol à la tête d'une association visant à réintroduire une espèce de chevaux en voie d'extinction dans leur milieu naturel...

**Avec en toile de fond un panorama à couper le souffle, Coralie Duperrin retrace le parcours d'une femme guidée par ses idéaux, à la recherche de sa destinée. Elle livre ainsi un très beau récit initiatique, empreint de poésie et de philosophie.**

**Pour en savoir plus**
**www.feelsogood-editions.com**

**LA VIE TRÉPIDANTE ET ROCAMBOLESQUE DE MADISON NICHOLS**
**Tome 1 : Le jour où elle a dérapé au coin de la rue**

**Elle contrôlait parfaitement sa vie jusqu'au jour où...**

Madison Nichols est une jeune anglaise au caractère bien trempé et à l'imagination débordante. Douée d'un grand sens de l'observation, elle est également très organisée. Son quotidien est réglé à la minute près. Pas question de laisser de la place à l'imprévu et aux mauvaises surprises ! Jusqu'au jour où elle rencontre Mac, un sans-abri méconnu des habitants du quartier et installé depuis peu à l'angle de sa rue. Si aux yeux des autres, Mac n'est rien d'autre qu'un mendiant, il en va différemment pour Madison qui pense être témoin d'un échange peu scrupuleux lorsqu'elle le voit récupérer mystérieusement un sac dans la pénombre. Dès lors, elle se met en tête de découvrir par tous les moyens qui se cache derrière ce sans-abri. Et elle n'est pas au bout de ses surprises...

**Suivez les enquêtes farfelues de Madison Nichols qui l'entraîneront dans des situations cocasses, délirantes, mais aussi attachantes !**

**Pour en savoir plus**
**www.feelsogood-editions.com**

Jusqu'à l'irruption d'une femme dans sa vie...
Emily Chain
COMME UNE BOUTEILLE À LA MER
TOME 1
Ou comment apprendre à aimer de nouveau la vie.

**Comme une bouteille à la mer**
**Tome 1 : Ou comment apprendre à aimer de nouveau la vie**

**Et si vous suiviez le carnet d'une inconnue pour retrouver le bonheur ?**

Luc a décidé de rejeter tout sentiment depuis que sa femme enceinte a perdu la vie dans un accident de voiture. Pas de sentiments, pas de chagrin. Juste un grand vide. Le jour où son enfant aurait dû naître, il pense à mettre un terme à sa propre existence. Jusqu'à l'irruption de Victoire, qui incarne la vie. Elle lui lègue un carnet, dans lequel elle notait ses pensées, ses souvenirs, ses conseils, pour réussir à apprécier la vie, et à partager aux autres des petites parcelles de bonheur. Luc se prend au jeu et utilise ce carnet comme un guide. Mais jusqu'où cela le mènera-t-il ? Une chose est sûre, Victoire lui fera faire des choses qu'il n'aurait jamais pu imaginer...

**Emily Chain décrit avec justesse les sentiments d'un homme abandonné par la vie, mais aussi et surtout sa résurrection et sa réouverture au monde qui l'entoure. Un roman qui nous emmène en voyage...**

**Pour en savoir plus**
**www.feelsogood-editions.com**

**Les fleurs renaissent toujours au printemps**
**Tome 2 : À la croisée des chemins**

**Le bonheur de sa nouvelle vie ne plairait-il pas à tout le monde ?**

Malgré son divorce, Florence n'a jamais été aussi entourée. Enfin installée dans sa nouvelle vie, elle remonte doucement la pente. Troquant son métier d'enseignante et sa villa en banlieue pour devenir vendeuse dans un magasin de sport en montagne, Florence s'épanouit dans sa nouvelle colocation et se lie d'amitié avec sa propriétaire, Lise, une comtesse veuve, excentrique et prévenante. Ensemble, elles décident de prendre une troisième colocataire. Elles font alors la connaissance de Margaux, une fille hors du commun, qui vit dans sa camionnette et semble porter un lourd secret. Cette jeune fille libre et farouche se laissera-t-elle apprivoiser par les deux femmes ?

**De sa plume douce et sensible. Gabrielle Delestre signe un deuxième tome empreint de bienveillance, dont les personnages sauront faire preuve de résilience et de remise en question.**

**Pour en savoir plus**
**www.feelsogood-editions.com**

**© Éditions Feel So Good, 2021 pour la présente édition**

Éditions Feel So Good
10/8, rue Jules Cockx
1160, Bruxelles

www.feelsogood-editions.com

eISBN : 9782390453161

Maquette de couverture : Philippe Dieu
Photo : © WAYHOME studio / Shutterstock ; Abscent84 / iStock

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est strictement interdite.